

Université de Montréal

*Les briques ne connaissent pas le deuil*

et

Repenser la demeure : une valse entre deuil et désir dans *Les maisons* et *Faire les sucres*  
de Fanny Britt

Par

Astrid Babkine-Ringuette

Département des littératures de langue française

Mémoire présenté en vue de l'obtention de la maîtrise en Littératures de langue française,  
Option recherche-crédation

Avril 2023

Astrid Babkine-Ringuette, 2023

Université de Montréal

Département des Littératures de langue française

---

Ce mémoire intitulé « Repenser la demeure : une valse entre deuil et désir dans *Les maisons* et *Faire les sucres* de Fanny Britt » et ce texte de création intitulé *Les briques ne connaissent pas le deuil*

Présentés par Astrid Babkine-Ringuette

Ont été évalués par un jury composé des personnes suivantes :

Catherine Mavrikakis

Directrice de recherche

Martine-Emmanuelle Lapointe

Membre du jury

Kiev Renaud

Membre du jury

## Remerciements

Je tiens à remercier ma directrice, Catherine, pour sa confiance et la place qu'elle accorde dans sa pratique à l'expérience de l'écriture. Cette ouverture d'esprit a été très formatrice pour moi tout au long de mes études. Merci à mon amie Lucie, pour son temps, son soutien et ses sages conseils et à mon conjoint qui a été présent pour moi au cours de la rédaction. Finalement, merci à mon père d'avoir été le premier à me mettre un livre entre les mains.

## Résumé

L'essai suivant brosse un portrait général du rapport à l'espace domestique des personnages de fiction dans les romans *Les maisons* et *Faire les sucres* de Fanny Britt. Certains concepts issus de la géographie sociale tels que l'identité spatiale, la pratique et la représentation du lieu, permettent d'étudier l'habiter des personnages. L'analyse montre que les désirs individuels modulent les pratiques et représentations de l'espace habité. Par ailleurs, il ressort de cette étude que le deuil occupe une place prépondérante dans la représentation du chez-soi. J'ai tenté d'exploiter les relations possibles entre ces deux objets dans le cadre de ma démarche créatrice. La narratrice est progressivement amenée à faire le deuil de l'espace habité.

Mots clés : littérature québécoise, création littéraire, espace domestique, identité spatiale

## Abstract

The following essay provides a general portrait of the relationship to domestic space of fictional characters in Fanny Britt's novels "Les maisons" and "Faire les sucres". Certain concepts from social geography such as the identity with place, the practices and representations of place have provided very useful keys for understanding the characters' inhabiting of space. The analysis shows that individual desires modulate the practices and representations of inhabited space. Moreover, it emerges from this study that mourning occupies a preponderant place in the representation of home. I have attempted to explore the possible relations between these two objects within the framework of my creative approach. The narrator is gradually led to mourn the loss of the inhabited space.

Keywords: Quebec literature, literary creation, domestic space, identity with space

## Table des matières

<b>Les briques ne connaissent pas le deuil .....</b>	<b>6</b>
<b>Repenser la demeure : une valse entre deuil et désir .....</b>	<b>86</b>
Première partie : Ériger le désir .....	88
Deuxième partie : Faire rentrer l'autre .....	102
Troisième partie : Une nécessaire disparition .....	113
Quatrième partie : Quitter la maison .....	119
Conclusion .....	126
<b>Bibliographie .....</b>	<b>129</b>

## Les briques ne connaissent pas le deuil

1.

*Tu ne m'as jamais dit que tu avais peur. Tu évitais de blesser ta peau déjà à vif avec des vérités inflammables. Tu te guérissais dans un silence vaseux, en te baignant dedans, pour calmer la douleur. Lentement, tu t'apaisais. Tu devenais molle, comme un murmure terne, enveloppant, qui aurait habité toutes les pièces de ton chez-toi. Tu habitais ton silence comme une maison, comme ta famille.*

*Sous mes pieds  
Cette longue absence  
Un peu grise  
Qui me disperse*

## 2.

J'introduis le massif cadre d'aluminium dans mon appartement par le balcon arrière. La balustrade vibre sous le poids de mes efforts. Sans élégance, les cornes de la bicyclette s'acharnent sur les pentures de la porte. Je suis décidée et peu efficace à la tâche. Sur le mur crème de la cuisine, une ligne oblique se dessine et s'allonge au contact du pédalier sur le plâtre. Il est trop tard désormais, j'ai déjà fait pénétrer l'engin à l'intérieur et le vertige de la descente me décourage de rebrousser chemin pour tenter une manœuvre plus agile. Au diable ! J'allonge l'épais sillon de suif et de graisse qui scinde désormais en deux le coquet gypse moka de la cuisine. Je dépose le vélo sur son support, je serre l'écrou en place, le léger bercement du cadre cesse, il s'immobilise, en équilibre, lévite comme un spectre au milieu du salon. Je leste les mâchoires de freins, je lousse la déclenche rapide, je retire la roue, l'air, un soupir, puis l'ancien pneu. De mes avant-bras, je tords tant que faire se peut l'épais caoutchouc pour qu'il se moule à la roue. L'installation est ardemment agrémentée d'interjections. J'en viens à la chaîne, tachetée d'oxyde ferreux comme une peau vérolée. Elle demande mes soins. Je conserve, dans un coin de mon bureau, cette caisse de lait pleine de chiffons souillés en fibre synthétique. Il en émane un parfum à la fois terreux et mentholé qui ne faiblit pas avec le temps. J'y plonge le bras et déjà je ressens au creux de ma paume le contact du liquide un peu gommant, une résine aux relents chimiques. Un nuage invisible gravite autour des loques, comme si y enfouir la main avait fait remonter à la surface les forces vives de ces particules olfactives. Je jurerais y être de nouveau... Et je ne m'en lasse pas.

\*\*\*

Les garages de mon enfance n'existent plus. Au décès de ma mère, la maison a été vendue, son fourre-tout de garage avec. Mon grand-père, lui, s'est assagi. La pièce sombre où il réparait ses

vélos sert désormais à stocker ses caisses d'oranges et sa réserve annuelle de miel de contrebande. Elle est devenue une mystique salle froide, dissimulant à la vue de mes petits cousins toutes les bonnes choses qu'un enfant peut bien rêver de s'enfiler discrètement durant des retrouvailles familiales. Lors de la Pâques orthodoxe, il s'éclipse quelques minutes dans son QG pour en ressortir, les bras chargés de palettes de chocolat, d'œufs colorés et de pains sucrés, avec cette fierté pour une Russie disparue imprimée sur son front, comme un roman fleuve qu'il faudrait sans cesse décoder. Le garage de mon père, lui, s'est embourgeoisé. Là où trônait le banc de scie gît désormais un VUS de l'année, là où reposaient les lourdes étagères de bois, se trouvent des crochets d'où pendillent mollement deux bécanes en fibre de carbone. Mais alors que je dépose sur chaque maille une goutte d'huile bleutée, que le torchon absorbe l'excédent et que mes doigts s'imbibent du produit, je retrouve un peu du calme de ces abris du passé.

Je peux sentir la fraîcheur humide du béton sur mes bras, les poils se dresser sur ma nuque. L'humidité, le froid pénétrant, la noirceur, ce qui serait intolérable ailleurs, dans les aires communes, devient ici singulièrement appréciable. Ni environnement extérieur, ni réellement intérieur, le lieu se tient là, dans un entre-deux assumé. Le garage chez mon père communiquait avec l'escalier menant au sous-sol. La troisième marche, juste avant la porte, était légèrement plus courte que les deux premières. Un petit grincement caractéristique lorsqu'en s'ouvrant, elle glissait sur ses gonds. Mais attention, la poignée avait été posée à l'envers ; il fallait être prévenu pour réussir son entrée. Dans ces circonstances, il fallait s'accoutumer à la pénombre, un peu plus dense qu'ailleurs. Une fois les deux pieds ancrés dans le tapis rêche, l'interrupteur se trouvait à distance de bras, derrière l'établi, sur la droite. Combien de fois ai-je réalisé ce chemin de croix dans un sens puis dans l'autre ? Ouvrir les cartons de décoration de Noël, déterrer des jeux de société, trouver le tournevis étoile pour fixer un quelconque ressort au deuxième, placer par ordre de



grandeur les douilles de mon père dans leur joli boîtier de plastique rigide pour tuer le temps dont je disposais en abondance.

Tous les garages qui habitent mon esprit traînent avec eux cette odeur à la fois fraîche et terreuse qui décuple les capacités respiratoires. L'essence se love dans toutes les cavités qu'elle peut trouver, elle cherche les crevasses du béton poreux et s'y loge pour y rester. Il ne faut pas penser à l'en déloger, elle y subsiste comme la crasse. Et elle m'accompagnera partout, chez papa, maman, babushka et dedushka.

Chez les Grecs, le chaos représentait cet espace de noirceur immense préexistant à toute chose dans l'Univers. Le garage constitue, dans ma cosmogonie, le cousin germain du chaos. Nul autre lieu n'incarne mieux les années brouillonnes de mon enfance. Une journée d'hiver, j'avais peut-être huit ans, ma mère est revenue d'une marche avec, dans les bras, une chatte grise, sauvage et effrayée. Elle l'avait installée au garage, le temps qu'elle s'acclimate. Ainsi, je descendais au sous-sol tous les jours pour remplir de nourriture et d'eau les gamelles de Scarlett, tel fut son nom. Je cherchais avec envie la bête grise des yeux, mais le chaos l'ensevelissait. Au milieu de la pièce, une tour de guet entièrement composée d'échecs matrimoniaux – ma mère était avocate – menaçait de s'effondrer à tout moment. Au fond de la pièce subsistaient les vestiges du premier mariage de mon beau père : photographies de famille, abat-jour de guipure et livres de croissance personnelle rédigés par le 1% bienpensant du monde de la finance. Le flanc ouest, avec ses deux portes à rails, était réservé à l'entreposage de nos découvertes hebdomadaires. Nous rodions, généralement dans les quartiers voisins, pour récupérer les trésors mis au chemin. Avec ces rebuts, nous montions d'étranges pièces dans le sous-sol de la maison. Je vois encore ce petit cheval peint en blanc et surmonté d'une roue de vélo en guise de girouette que nous avons planté dans les vivaces en plein

milieu de la pelouse. Il y a aussi eu ce castelet, créé à partir d'un vieux meuble concave à télévision cathodique, peint en rose pastel et surmonté d'une mosaïque en miroir. La tête me tourne en pensant à toutes ces choses qui coexistaient sans pudeur aucune.

Après le décès de ma mère, je suis revenue à la maison. Il fallait désencombrer le garage pour la vente. C'était inévitable. Retrouver le parfum du benzène dans ma pièce fraîche et encombrée a libéré tout mon corps. Je comprenais un peu mieux Scarlett d'y avoir passé une année entière. Encore aujourd'hui, je m'explique mal l'effet qu'a ce lieu sur moi. J'aime à penser qu'il m'a rendue puissante, capable. Si un archéologue faisait un jour le pont entre les garages de mon existence, il comprendrait peut-être quelque chose qui m'échappe. Il verrait peut-être, dans cette accumulation, ma capacité à vivre et ma manière de regretter ce qui n'est plus.

\*\*\*

En gonflant ma roue arrière, le corps en sueur, je réalise que j'ai un flat.

3.

— On trouvera pas moins cher ! Pi les fenêtres sont grandes pour un demi-sous-sol. Je sais qu'on rêvait de quequ'chose de plus neuf, mais c'est pas vraiment un problème.

La litote et ses vertus curatives. Le style peut tout aseptiser, jusqu'à l'aspect sombre et piteux d'un futur logement. À bien y repenser, ce jour-là, c'est un procédé stylistique qui m'a fait troquer mon ancien appartement pour un nouveau.

— Oui, t'as raison.

— On le prend?!

Son ton est invitant. Dans sa bouche, entasser mes affaires dans des boîtes devient presque souhaitable. Je me dis que peu importe l'état du cinq et demie, je serai avec la bonne personne.

Le reste est vite expédié. On rappelle le proprio, on passe à l'enquête, on cosigne le bail. Le tout se conclut dans une brasserie sur Masson à s'exfolier l'œsophage à grandes lampées de rousse pour se convaincre qu'on a trouvé la perle rare. Simon semble heureux. Accoté au comptoir, il flotte dans sa griserie comme on plisse dans un bain magique. On ne vient pas de signer un bail, on vient de se « starter un projet ». On se lance sans filet dans le vide étonnamment compact de la nouveauté. Je peux comprendre son émotion. Chose certaine, ça lui va bien.

— Penses-tu que tu peux t'occuper du camion ? Faudrait faire ça le plus rapidement possible, sinon y'aura pu rien de dispo rendu au premier.

Sa diction est parfaite. La mienne s'effiloche après mon deuxième verre. Il me regarde avec la droiture d'un gestionnaire de tâches. Je suis en dialogue intime avec Windows à qui l'on aurait greffé beauté et amitié. Je lui assure que je vais m'en occuper, que je nous trouve un camion dès demain matin pour le jour J. Il semble satisfait comme s'il venait d'optimiser la performance de son périphérique.

On jase un peu de la job. On évalue les aspérités de nos vies, on médite l'aménagement de notre futur appart comme un digestif qui aiderait à faire passer le reste. On se quitte sur la promesse d'une année meilleure, et moi, avec ma quête du Saint Graal : trouver la charrette à moteur qui nous conduira vers notre nouvelle vie.

\*\*\*

*Cher client, nous devons vous informer que votre réservation pour le 31 juin à 9h40 a été annulée.*

*Les frais préalables de 49,99 \$ n'ont pas été acquittés dans les délais prescrits. Merci de prendre note des modifications apportées à votre dossier.*

Je me liquéfie, puis je mute en une flamboyante et anxieuse supernova, projetant mes faisceaux de sacres sur le calme immuable de Simon. Il est 17h30, la veille du jour J. Je deviens une petite chose difforme et incapable, avalée par un coin de mur pendant que Simon pitonne sur son cellulaire. Il nous déniche un truck, pas mal plus gros, pas mal plus cher.

— C'est tout ce qui restait. On va faire avec.

Je n'ai rien à redire. C'est d'une logique indiscutable. Je me répands en excuses, lui assure que je n'ai jamais reçu de courriel des chiens sales concernant ma dette, que j'ignorais tout. Je payerai la différence pour le camion, je laverai les planchers, je m'immolerai sur la place publique, je porterai le four pour qu'il me pardonne.

Lui, il m'a déjà pardonné. On a trouvé une solution. Il ne voit pas l'intérêt de cautionner mon autodafé. Pourquoi ajouter une buche quand le feu est pogné.

Le déménagement se passe sans embuche. Mon chum porte le four.

4.

Je m'enfonce dans l'épaisse couche de mousse qui flotte à la surface du bain. Les bulles forment un amas de coton tout à fait pudique qui grésille dans mes oreilles. Je m'immerge par saccades. C'est beaucoup trop chaud. Je trempe mon pied que je retire aussitôt. La chaleur laisse sa marque sur ma peau, un petit tatouage. C'est la peau de l'intérieur du pied qui prend le plus de

temps à apprivoiser la brûlure. Le réseau de vaisseaux sous l'épiderme s'affole et hurle au cerveau de battre en retraite. Il faut être patiente. Enfant, je détestais l'heure du bain. Pour moi, il ne s'agissait que d'une autre corvée nécessaire pour apaiser la conscience de nos bienveillants parents. La mousse était leur arme à eux contre la propagation des germes, alors ils nous noyaient dans le savon, par amour. Jusqu'à mes six ans, mon frère et moi prenions notre bain ensemble, deux asticots asexués se détestant pour mourir pris dans cette immense arène concave où tous les coups sont permis. Noah était turbulent, le genre d'enfant qui faisait peur aux papillons et qui se plantait plus vite que son ombre, généralement tête première dans le gravier. Ses bras parlaient d'eux-mêmes avec leurs hématomes et leurs écorchures colorées. On aurait dit que l'énergie jaillissait de lui en une source inépuisable. Oui, c'est ça. Noah était un geyser de vie. Tout en lui débordait et rien n'aurait pu l'en empêcher. Lui, méritait son bain quotidien, son petit corps d'oisillon maladroit crotté jusqu'à la moelle méritait son lot de mousse. Je crois avoir été la première à demander à me laver séparément. J'étais l'ainée, certes, mais aussi la plus exaspérée des deux. Nous ne parlions pas le même langage à l'époque. Sa poésie dissonante m'exaspérait. Aujourd'hui, je repense au chaos qu'il répandait autour de lui comme une myriade de miettes de pain pour nous indiquer à nous, sa famille, le chemin de sa conscience, et je saisis un peu mieux ce qu'il me disait. Il nous criait à tous haut et fort qu'il était bien vivant. Il ne fallait qu'écouter.

Je finis par m'enfoncer dans le nuage de bulle. La brûlure est méthodique, toujours. J'accote mon crâne sur l'étroit rebord du bain et je contemple le plafond. C'est à ce moment précis, dans l'engourdissement de l'heure du bain, que je constate, pour la première fois, à quel point les bécoses sont l'âme d'un logement. Décris-moi tes latrines et je te dirai où tu vis.

Le plafond est auréolé de taches de vieillesse, des picots de son apparatus au gré des infiltrations

d'eau. Il faut dire que nos toilettes ne possèdent pas de système d'aération approprié. Elles demeurent une impasse, le cul-de-sac du logement. L'eau y abonde, mais n'en ressort guère. Le cycle de l'eau y emprunte un chemin inédit : le flot brûlant sert d'abord à nous ébouillanter vifs, nous autres, décapodes de la plus vile espèce ; il s'évapore ensuite pour trouver refuge sur les parois poreuses du bain magique poqué, obscurci d'eucaryotes. Se forment alors de grosses gouttelettes qui suintent jusque dans les interstices de la céramique repeinte. Et les larmes de la baignoire restent là, et le cycle n'en est pas vraiment un. Nous ne faisons qu'accumuler toute l'eau du monde dans ce cabinet d'hygiène.

Je fixe l'empreinte métallique de rouille qui s'est formée autour du vieux *seal* en caoutchouc de la robinetterie. Un mince filet coule jour et nuit par le robinet d'eau chaude et a laissé son gros trait brunâtre s'imprégner dans la céramique. Notre propriétaire semble être en paix avec ces problèmes du quotidien. Il nous répète d'ailleurs à Simon et moi que ce genre de petits soucis est affaire de rien. Argument béton qu'il nous a d'ailleurs servi quand le comptoir de cuisine stratifié s'est mis à s'effriter, abandonnant son poste à coup de petites écailles brunâtres. Car il faut le dire, le brun est bien la couleur de l'altération. Il aura fallu attendre que notre maigre espace de travail pourrisse de l'intérieur et engouffre, un bon matin, mes œufs à la coque pour que l'homme aux petits problèmes daigne venir poser une nouvelle planche de plywood. Les problèmes des autres demeurent des entités abstraites aux yeux de certains. À ce titre, nos portes d'armoire de cuisine ne ferment toujours pas et la couverture de plastique du bain magique gondole toujours sous le poids de vingt litres d'eau qui y dorment.

- Allez-vous venir cette semaine pour le bain finalement ?
- Heu...Oué, oué, j'va envoyer un de mes gars.
- Parce que la bosse est énorme là...

- Ouais, mais ça c'est pas ben grave. C'est juste le revêtement, ça.
- Le fond du bain est pas droit. Suffit qu'il soit glissant pour que ça devienne dangereux.
- Oh ! j'penserais pas qu'on se rende là. C'est pas ben grave.
- Bon. Et pour le comptoir de cuisine alors ? Tout le bord est arraché.
- Ok, c'est correct. Mon gars r'gardra ça en même temps.
- Y va le changer ?
- Mhh...pas encore. Y faut r'garder les prix. J'vas te le magasiner ton comptoir, moi.
- Okay, vous passez quand ?
- Je te rappelle. C'est beau ? Bye là.

À ma connaissance, notre proprio est le seul à pouvoir fixer un rendez-vous sans date et sans objet précis. Il laisse flotter les informations, tout doucement, dans une dimension parallèle où le temps ondule comme notre maudit bain.

J'entends le cliquetis de la serrure. Le son familier d'un porte-clés blindé d'instruments métalliques rentrant en contact avec la porte creuse, le bonsoir familier de Simon, la chute des bottines sur le tapis d'entrée, le pas feutré de ma douce moitié dans le corridor. Je pourrais retracer toutes les étapes de ses soirées rituelles, de son attachante prévisibilité. Il s'active un peu dans la cuisine, s'ouvre une bière, enfile un bas de pyjama, puis va s'installer à son ordinateur. Et lorsqu'il s'assoit, j'ai l'inévitable certitude que le jour se conclut. Que le point final de la proposition finale du jour est posé. Sa prévisibilité me fortifie.

## 5.

La première fois que nous nous sommes vus, j'étais en train de me démener à la halte dîner d'un événement cyclable organisé par Vélo Québec. J'avais été embauchée pour représenter le commanditaire principal de l'événement et je poireautais au kiosque promotionnel en attendant les premiers licreux exaltés et odorants. Cette année-là, en plus des habituelles barres protéinées et des bouteilles d'eau, le stand offrait le nettoyage des verres de lunettes pour tous les cyclistes. On m'avait greyée pour la tâche de quatre chiffons en microfibre de la taille d'un livre de poche et d'une bouteille de nettoyant. On attendait plus de 1600 cyclistes. Après une dizaine de nettoyages, les lingettes, gorgées de liquide, enduisaient les verres d'un filtre gras et tenace. Et les cyclistes continuaient d'arriver par grappes, guillerets de pouvoir se beurrer les accessoires. J'en étais donc à offrir mes plus plates excuses à une tête de peloton frustrée de mon incapacité à faire mon travail quand Simon est venu m'offrir son aide. Il s'occupait du transport des valises et l'équipe achevait de transférer le matériel sur le nouveau site.

— J'ai une bonne demi-heure. Je peux t'arranger de quoi avec la hose, si ça peut aider.

Quelques minutes plus tard, il revenait avec, sous le bras, un bac d'eau savonneuse et un séchoir. Il a raccordé le tuyau à l'entrée d'eau des toilettes et m'a tendu d'une main le tuyau d'arrosage et de l'autre la rallonge. Il m'a saluée, puis est reparti aider à la distribution des repas. Mon honneur était restauré et j'ai pu achever mon contrat dignement sans craindre les représailles des cyclistes aigris.

On me payait pour joindre aux billets des participants les bracelets de bonne couleur de sorte



qu'aucun végétarien ne se fasse servir de médaillon de veau ou de steak saignant contre son gré. Je me suis révélée absolument incapable à la tâche. J'interchangeais les couleurs, oubliais de joindre les reçus de location de tente, mêlais les envois provinciaux aux envois internationaux. Nous avons installé notre QG au sous-sol de l'immeuble, dans l'ancienne salle de conférence qui servait désormais de salle de débarras. J'aurais volontiers formé un mur de cartons entre ma collègue et moi pour me protéger de l'exaspération que ma présence secrétait chez elle.

— Guylaine Beaucage, deux personnes, une végétarienne, l'autre pas. Laisse une note pour son allergie aux noix. Un transport en autobus et une tente. Mets-la dans les envois internationaux, y vivent au Vermont.

Je tremblais en pigeant les bons et mauvais bracelets dans leurs boîtes éventrées comme autant de corps que j'aurais charcutés sans maîtriser l'opération à réaliser. Notre code chromatique perdait en signifiante plus la pile d'enveloppes grossissait.

— C'est bon là ? J'peux passer à l'autre ?

La pause dîner est arrivée comme une aide salvatrice. J'ai pu retrouver la surface et aller me purger l'esprit encrassé de codes postaux au parc Lafontaine. Tout près du lac, j'ai aperçu un pigeon albinos qui picossait de la grenaille au pied d'un banc. Je suis allée m'asseoir à ses côtés et j'ai observé sa tête en épingle de volatile mal-aimé. Je détestais profondément mon été. Mes contrats à mille lieues de l'enseignement des lettres, mes mains pleines de pouces et ma paralysante rêverie. Le pigeon a alors levé la tête dans ma direction et fixé ses pupilles rougeâtres dans les miennes. Son regard vide de toute profondeur m'a un peu apaisée. Lui et moi traversions le même combat.

C'est alors que Simon est apparu dans mon champ de vision avec le même sourire franc qu'il arborait la première fois que nous nous étions vus à la halte. Il tenait dans ses mains deux gobelets de café

brulant qui menaçaient de se renverser. Il s'est assis à côté de moi sans la moindre hésitation et m'a tendu un des contenants de styromousse qui sentait bon le réconfort. Cela faisait déjà trois étés que Simon était contractuel chez Vélo Québec. Il se dénichait des jobines dans l'événementiel pour s'occuper d'ici l'obtention de son diplôme d'ingénieur en énergies renouvelables. On a bu notre café, recroquevillés au milieu du banc, malgré la chaleur de la fin août, nos épaules entrant en contact comme deux éponges un peu collantes. Puis il m'a parlé de Solarex et ses yeux se sont illuminés. C'était une sorte d'immense centrale solaire thermique située dans le désert texan où son père travaillait. La technologie utilisée par Solarex consistait à focaliser la lumière solaire pour faire chauffer l'eau contenue dans des chaudières. La vapeur produite activait ensuite des turbines, générant une énergie électrique propre. Je me rappelle m'être imaginée une suite de bouilloires en rang d'oignon, comme celles qui trônent en permanence sur les ronds de la cuisinière, reliées entre elles par une série de tubes chromés aux fonctions mystérieuses. Plus tard, j'étais allée vérifier mon hypothèse en ligne et je me rappelle avoir été déçue. Tout comme l'avait fait son père, Simon aussi voulait dompter le soleil et travailler au développement de centrales plus vertes. Il avait déjà son idée en tête et le futur qu'il me décrivait semblait appartenir au souvenir, tant il était savamment réfléchi. Je l'ai suivi jusqu'à l'entrée principale. Dans la cage d'escalier, j'ai inscrit au feutre noir mon numéro sur son gobelet et je suis redescendue m'acquitter de ma vile besogne avec la certitude qu'une bouilloire pouvait avoir quelque chose de sexy.

Nous nous sommes écrit dans les semaines qui ont suivi, puis les contrats ont diminué. Avec l'arrivée du froid, nos discussions au parc se sont écourtées, puis espacées. Les cours ont repris. Le souvenir des avances dans la cage d'escalier s'est estompé.

6.

J'habitais alors en colocation avec Tania, une ancienne amie du cégep, pour mon plus grand bonheur. Nous vivions sous le même toit dans deux mondes à part, habituées à la présence constante et silencieuse de l'autre. Nos rares discussions dans la cuisine ou dans le corridor gardaient la franchise des amitiés simples. Je recevais sa part du loyer par virement bancaire le vingt-neuf de tous les mois sans avoir à le lui rappeler. Les jeudis soir, elle préparait une casserole pleine de son consacré chili à la viande qu'elle laissait lentement tiédir sur le poêle. J'attendais impatiemment de rentrer dans l'immeuble pour respirer les riches arômes d'ail rôti et de sauce tomate qui embaumaient le rez-de-chaussée. Et puis, un de ces jeudis, après m'en avoir servi un grand bol, elle m'a annoncé qu'un logement s'était libéré dans la coopérative où vivait sa mère et que le comité l'avait acceptée. Elle déménagerait le mois prochain.

Simon avait été le troisième à visiter l'appartement. Il s'était révélé être, et de loin, le plus potable et le moins inquiétant des candidats. Je l'avais texté en désespoir de cause à la suite de la visite d'un certain Mickael. Mickael voulait couvrir les murs de mon salon de papier d'aluminium pour mieux capter le réseau.

*Par hasard, te cherches-tu un appart ? Appelle-moi. xx*

*Long time no see. Je t'appelle à soir. :)*

J'avais ouvert la porte à un grand gaillard souriant, aux jeans moulants bien enfoncés dans ses bottines de cuir. Simon avait relevé les manches de son chandail gris au-dessus de ses coudes et ses avant-bras veinés s'étaient étirés dans ma direction pour me faire une accolade. J'ai su qu'il ne

quitterait pas l'appartement ce soir-là. Avachis sur le sofa du salon, on avait bu nos verres, lui sa Coup de grisou et moi, un blanc trop sucré, en parlant de nos vies. Nous chuchotions pour ne pas réveiller Tania qui dormait dans la pièce d'à côté. Le père de Simon vivait encore aux États-Unis et sa mère venait de prendre sa retraite de l'enseignement, *juste assez tôt pour pas s'écoeurer*. Il habitait Longueuil depuis deux ans, mais enrageait de continuer à faire le voyage cinq jours par semaine pour l'école. Ma proposition tombait bien.

La conversation avait tari vers les deux heures du matin et l'on en était à étudier la respiration de l'autre dans un agréable silence chargé d'envie. Je l'ai conduit dans ma chambre en le prenant par la main. Il m'a déshabillée avec ses mains de pianiste, douces et précises. Nous nous sommes caressés pendant de longues heures, nos corps pressés un peu maladroitement l'un contre l'autre.

Simon emménageait la semaine suivante. Dans le camion, il n'a pas eu besoin de charger son matelas.

## 7.

— C'est super simple quand on y réfléchit bien. Ton panneau est composé d'atomes de Silicium et avec la chaleur, les électrons s'agitent. Mais des électrons qui grouillent, ça produit pas un courant continu pour autant, y doivent tourner. C'est là que le Phosphore et le Bore rentrent en jeu. Les deux sont des grands chums de Silicium, mais y s'haïssent pour mourir. Feck, on va dire que Phosphore a une influence négative sur Silicium. Bore, y'est plus hop la vie. Tu me suis ?

Simon a éventré ma boîte de Smarties sur la table de cuisine et s'évertue très généreusement depuis une quinzaine de minutes à m'imager la création du courant continu d'un panneau photovoltaïque. Sous les bonbons, quelques esquisses d'une future maison qui accueillerait lesdits panneaux.

Ça a toujours été mon péché mignon. Dessiner les contours d'une maison au crayon de plomb, tracer les lignes pas tout à fait droites des murs porteurs, imaginer une grande baie vitrée par laquelle je pourrais apercevoir les feuilles dentelées du grand chêne à l'avant du terrain. À l'école primaire, mon enseignante de deuxième année, Madame Sophie, avait demandé à chaque élève du groupe de dessiner sa maison de rêve. La mienne faisait trois étages de haut. Une vigne envahissait la brique et la poutre centrale était faite de bulles. Je me souviens du grand carton vert menthe aux coins racornis que j'avais fièrement exhibé à la classe pour mon exposé avec toute la minutie des rêveurs. Rien n'a vraiment changé depuis le temps. Tout ce qu'on fait, encore aujourd'hui, c'est manier différemment le crayon. Parce que tant que le dessin reste sur la feuille, il n'y a rien à craindre, pas vrai ? Rien ne peut vraiment disparaître si l'on joue avec du papier. C'est sans danger, n'est-ce pas ?

Simon se prête au jeu. Il me demande de rétrécir l'aire commune pour ajouter une chambre. Elle lui servira d'atelier. Son critère absolu de perfection à lui concerne notre autosuffisance énergétique. Il n'est donc pas fan de ma baie vitrée. *C't'un vortex énergétique ta baie vitrée, chérie*, qu'il me dit. Adieu la lumière du levant et les feuilles dorées de mon grand chêne. Simon sait tuer le romantisme dans l'œuf. Au moins je sais que je n'aurai pas froid en hiver.

Les assignations ne pleuvent pas pour les précaires comme moi ces temps-ci. À l'hiver dernier, à la suite du départ d'une prof temps plein en congé maladie, j'avais obtenu un remplacement de quelques semaines. Depuis, je me bute au silence radio de l'employeur. Et mon nom flirte tout au bas de la liste d'ancienneté avec celui des nouvelles recrues, innocente chair à canon. Tant qu'à n'avoir aucun espoir professionnel, je m'étais offert quelques mois de douce indifférence durant lesquels ma vie prenait les traits d'un long film sans synopsis. J'alternais marches et cafés en assimilant progressivement ma complète obsolescence. Pendant que Simon bossait ses maths quelque part dans un local de codéveloppement de l'ÉTS, financé par une firme pleine aux as – le département de Lettres se situait plus généralement dans une aile sombre et poussiéreuse du plus vieux pavillon du campus – moi, j'autodigérais ma conscience et me laissais vivre.

Mais l'argent avait fini par manquer ; mon duveteux coussin avait pris les traits d'un rêche tapis de sol sur lequel on n'ose pas marcher pieds nus par peur de choper le tétanos. Deux choix s'offraient à moi : reprendre un contrat en francisation à raison de dix heures par semaine, ou exhumer les numéros de téléphone de mes anciens patrons pour leur demander de me faire une fleur. J'avoue avoir failli opter pour la première option. Au souvenir du sérieux de mes anciens étudiants et de leur infinie reconnaissance, mon égo avait fait un bond dans ma poitrine et j'avais failli flancher. Puis je me suis souvenue des horaires malcommodes, de l'étroitesse d'esprit du programme et du maigre salaire. Tant qu'à manger des croûtes, autant retourner travailler en boulangerie. Mes anciens patrons sur Laurier m'avait offert mon ancien poste de commis boulangère si j'acceptais de

m'occuper des ouvertures, de cinq heures à midi, du mardi au samedi, ce qui me convenait. J'avais toujours aimé la quiétude du magasin dans l'heure qui précédait son ouverture.

Je commençais par allumer les néons de l'aire de vente, puis je me rendais au fond du local démesurément grand pour préparer les commandes. Déjà à cinq heures, les miches blondes et les carrés de blé tiédissaient sur les grillages de l'immense armoire à pain. L'air embaumait la singulière âcreté du levain et la lourdeur du beurre qui, avec le sucre, formaient sur les plaques de cuissons d'immenses tuiles de caramel brulé qu'il fallait ensuite arracher à coups de spatule. Le mouvement était le même que pour décaper un meuble ou un mur. On accotait la lame sur la plaque en l'inclinant légèrement, puis on allait de bas en haut sur toute la surface pour retirer l'excédent. En se soulevant, la couche de graisse formait des confettis frisottants qui se liquéfiaient sous mes ongles. L'instant de plusieurs minutes, je devenais ce mouvement et j'en oubliais où je n'étais pas. À l'air frais. Chez moi. Devant ma classe. Pendant ces courts instants, je cessais d'exister. Et j'étais payée pour le faire.

## 9.

Vers deux heures du matin, Simon dépose un baiser sur mon front. Il sent le café et porte un lainage bourgogne. Sa valise, prête depuis une semaine, repose encore au pied du lit. Il passera les sept prochaines semaines à Houston chez son père.

— Et pis, comment qu'a va, ma bru préférée ?

— Allô Monsieur Maillé ! Merci d'appeler. Bah, j'vais survivre, mais j'suis un peu émotive

pareil.

— Faut pas t'en faire, ma peanut. J'vas te le ramener bronzé comme un dieu grec, tu vas voir.

Et pis, j'vas le faire travailler sans bon sens, y verra pas le temps passer.

— J'vous le repasse. Faites attention à lui. Bisou. Bye !

Simon referme délicatement la porte d'entrée, s'engage dans la cage d'escalier. Je devine le froid mordant qui l'assaille quand il se retrouve dans le sas du bloc. Octobre n'est pas clément cette année. J'entends claquer une portière. Les phares qui éclairaient la fenêtre de la chambre disparaissent et la pièce retrouve sa noirceur habituelle. Le corps de Simon se trouve maintenant quelque part entre chez nous et le fin fond du Texas, et l'idée de ne pas savoir où exactement me plonge dans un état second. Il remonte peut-être le Boulevard Saint- Michel vers la quarante. Ou alors il stagne à tous les feux rouges et pensant au courriel qu'il enverra à la mairesse d'arrondissement concernant la nécessaire synchronisation des feux de circulation. Le chauffeur de taxi aura peut-être opté pour l'autoroute Ville-Marie, prétextant des travaux de nuit sur la Transcanadienne et engrangeant du même coup de négligeables bidous. Peut-être que Simon est mort à l'heure qu'il est. Un soulon aura renversé le véhicule, tuant du même coup les deux passagers. Et les pompiers seront arrivés trop tard pour les secourir, ne pouvant que constater, impuissants, les flammes consommer le métal et les corps. Il m'a peut-être menti. Je l'insupporte à un point tel qu'il aura décidé de me quitter comme un lâche, abandonnant derrière lui quelques meubles IKEA, un set de vaisselle ébréché et une pauvre bonne femme en larmes.

*Arrivé. :)J'attends mon vol. Bonne nuit amour !xx*

Je flotte dans mon immense matelas, soulagée et ridicule. L'absence est une bien cruelle manière de nous faire saisir la mesure des choses. Et celle de Simon me semble déjà démesurément grande.



Depuis que le commerce existe, Monsieur Laberge s’y rend plusieurs fois par semaine. Il descend la volée de marches qui mènent à la lourde porte d’entrée sans l’aide de sa canne qu’il tient repliée sous son avant-bras comme une fine patte d’échassier obsolète. Sa main droite caresse ensuite le mur de béton jusqu’à la poignée qu’il pousse lentement vers l’intérieur. À mes débuts à la boulangerie, quand je voyais apparaître sa petite tête grisonnante enfoncée dans son coupe-vent crème, j’accourais pour lui tenir la porte.

— Bon matin Monsieur Laberge, faites attention à la marche. Je peux vous offrir mon bras ?

Puis un matin, alors que je tentais en vain de trouver dans l’arrière-boutique les rouleaux de papier reçu, le carillon de la porte s’était mis à tinter. Le temps de me rendre au comptoir, Monsieur Laberge avait énergiquement traversé l’allée centrale sans même donner l’impression de chercher son chemin. Et il s’était planté là, devant l’étalage de viennoiseries avec le visage paisible des accoutumés, le nez porté vers l’avant, les narines dilatées.

— Ouin, vous avez du flair, Monsieur Laberge. Vers les pâtes feuilletées, sans hésitation.

— Ah ah ! Bon matin ! Est-ce que c’est Ingrid ?

— En chair et en os. Alors qu’est-ce qui vous ferait plaisir aujourd’hui ?

— Peux-tu me décrire, s’il te plaît ?

— En partant de votre gauche, on a les croissants, les chocolatines. Elles sont assez dorées ce matin, bien gonflées. Ensuite, on a les amandines, plus petites que d’habitude, mais généreusement garnies de crème d’amande. J’ai aussi de belles brioches rondes à la fleur

d'oranger, des danoises aux petits fruits ou à la poire, une douzaine de palmiers, des muffins aux carottes et trois gros pastis. Ah oui, et mes chaussons aux pommes sortent à peine du four, ils sont encore fumants.

Et le rituel reprenait pour les pains, avec la gourmandise habituelle de Monsieur Laberge pour tous les mots qu'il digérait sans se presser. Jamais il ne dérogeait à ses habitudes, son choix s'arrêtant toujours sur les chocolatines et le carré de blé tranché. N'empêche que je me laissais prendre au jeu, convaincue qu'il réalisait l'effet qu'avait notre échange sur mon moral. Pendant un court instant, je devenais l'étrange prolongation de ses sens, un autre bâton pour l'aider à saisir le contour des choses. Et je flottais, parmi les plaques graisseuses et les échelles enfarinées alors que lui, tout en m'écoutant, déversait le blanc de ses grands yeux vides sur le plafond en stucco de la boutique.

Quand je l'ai revu pour la première fois après mon retour en poste, je n'ai pas pu m'empêcher d'aller lui ouvrir.

— Bon matin, Monsieur Laberge ! Devinez qui c'est ?

— Est-ce que Sophie est là ?

Du revers de la main, il a pris appui sur les flancs de mon tablier pour me contourner, puis est descendu en appelant d'une voix déchirée ma collègue Sophie, la pimbêche des fromages, qui, l'œil morne, a enfilé une nouvelle paire de gants et migré, le pas trainant, de mon côté de l'espace de service. Dans sa bouche, les descriptions avaient quelque chose de vulgaire, une fadeur non voilée. Ne réalisait-elle pas sa chance ? Son choix s'était arrêté sur elle. Il avait élu ce risible marsupial, cet antagoniste du service client pour qu'elle le guide dans les méandres du verbe.

Quelques minutes plus tard, il quittait le magasin, avec, en main, un sac de papier aux rebords fripés contenant deux chocolatines et un pain de blé.

Est-ce ainsi que les gens s'éloignent ? Qu'un fossé se creuse à notre insu dans lequel, avant même de le réaliser, on trébuche, on s'ouvre les genoux et on se cogne la tête ? On reste esseulé, sans trop comprendre comment on s'y est pris pour tomber si bas. Puis on erre et notre manque de repères devient risible à l'excès. J'envie la capacité qu'a Monsieur Laberge d'être aussi cruel. Notre précieux lien m'a échappé, parce que j'ai été inconstante. Je l'ai abandonné. J'en paie maintenant le prix cher. J'essaie d'imaginer Simon, sur son champ de bouilloires quelque part dans le désert texan, et rien ne m'apparaît. Il m'échappe lui aussi, sans douceur, avec toute la violence d'un glissement de croute continentale. Et j'ai la certitude que je vais souffrir. Il y a comme une odeur dans l'air. La chaleur du four, lorsque j'en retire les baguettes, m'inspire ce fatalisme douillet.

11.

J'ai toujours un point entre les reins, comme un élancement après mon quart à la boulangerie. À l'appartement, je retire mes chaussures et je vais m'allonger sur le tapis du salon pour me détendre. Les vertèbres se distancent lentement, viennent tirailler les petits muscles pris dans leurs interstices osseux. Ma colonne retrouve une position normale, un semblant de géométrie. La douleur cesse après quelques minutes, mais je reste clouée au sol à fixer le plafonnier.

Les cadavres de dizaines de mouches se sont accumulés sous l'épais globe de verre et forment d'étranges lianes de corps, de petits soldats en file indienne. Comment ces bestioles ont-elles fait pour se retrouver piégées là ? J'ai toujours été fascinée par la pensée à sens unique des mouches noires, qui, attirées par le sirop, arrivent à trouver l'entrée de l'étroit goulot d'un piège artisanal pour y pénétrer, mais jamais pour en ressortir. Lorsqu'elles ne finissent pas engluées dans le

visqueux sirop, elles tournent en rond, se posent un court instant sur les rebords de la bouteille, puis reprennent leur course effrénée, comme prise de panique devant leur mort imminente. Elles finissent par s'écraser d'épuisement, j'ignore. Reste que ce tombeau translucide me donne froid dans le dos. Je me promets d'emprunter un escabeau au propriétaire en fin de semaine pour aller vider le cercueil qui me pend au-dessus de la tête. D'où je me trouve, je peux voir les taches bourgogne sur le plafond du corridor à l'entrée de la cuisine, vestige d'un repas partagé entre amis au cours duquel j'ai tenté d'arracher le bouchon d'un rouge avec un couteau de cuisine. Le liège s'était scindé en deux et le contenu de la bouteille avait éclaboussé de corolles sanglantes le blanc coquille d'œuf du plafond. Je n'ai jamais réussi à les faire complètement disparaître. Elles ont un peu pâli avec le temps et les produits nettoyants, mais la peinture en a absorbé la teinte de façon indélébile.

Lorsque Simon et moi avons emménagé sur la douzième, nous nous sommes déposés dans ce nouvel espace sans chercher à en comprendre le passé. Nous découvrons une *terra incognita* en colons gonflés de rêves et d'égo que nous étions, gorgés d'amour et d'aveuglement mutuel. Et pourtant, l'appartement n'a jamais été qu'à nous. Les anciens locataires nous narguent encore de leur présence invisible.

Notre chambre a été celle d'un jeune enfant. Le dernier né de la précédente famille à avoir vécu ici se servait de sa porte comme d'un médium pour canaliser son mal-être. D'épais traits de cire forment des motifs abstraits sur la couche rugueuse du vernis. L'idée de repeindre le bois pour dissimuler ce savant mélange de couleurs primaires me traverse l'esprit pour la première fois alors que je végète encore sur le plancher du salon. Comment se fait-il que ce ridicule barbot ait pu me laisser indifférente aussi longtemps alors que maintenant, il m'irrite au plus haut point ? Le

gribouillis, les taches de vin et le tombeau de mouches au-dessus de ma tête.

12.

- Tout ce que j'dis, c'est que vous pourriez au moins nous fournir un gallon pour repeindre les portes ! De toute façon, ça aurait dû être fait avant même qu'on emménage. Déjà que mon père vous a fait une fleur en arrangeant la plomberie...
- R'garde, j'te garantis rien, mais j'va aller voir à l'entrepôt c'qui m'reste. Y faut un primer spécial pour couvrir une couche de vernis de même. C'est ben moins simple que tu crois...

La semaine suivante, je trouve en rentrant du travail deux gallons de peinture qui traînent au bas de ma porte. Je déniche un tournevis plat dans le coffre à outils de Simon et entreprends d'ouvrir un des pots. La croute de peinture séchée qui forme un sceau sur tout le rebord du contenant finit par se fendiller et le couvercle se soulève. Au fond du récipient, la peinture à l'aspect d'une argile sèche, couverte d'un demi-pouce d'huile jaunâtre. J'y enfonce une baguette en bois pour redonner à la peinture un aspect homogène. Rien n'y fait. La pâte épaisse résiste à mon bras. Au diable ! J'irai en acheter moi-même et je la déduirai du loyer.

\*\*\*

Je m'extasie devant le mur de coloris de la quincaillerie quand Simon m'appelle.

- Ah ! Justement, tu tombes bien. J'ai décidé de refaire une beauté à l'appartement et j'voulais savoir si y te restait pas du plâtre à la maison.
- J'pense que oui. R'garde dans le troisième tiroir de la commode du bureau. Le couvercle est

- rose. Tu préfères pas m'attendre pour qu'on le fasse ensemble ?
- Bah, non, ça me tente ! Ça va te faire une surprise en rentrant. Pis toi, ça se passe comment ?
- En fait, c'est pour ça que j't'appelle...
- Oui... ? Qu'est-ce qu'y a ? Y t'es rien arrivé au moins ?
- Non, c'est que des bonnes nouvelles, relax. Jeudi dernier, à la centrale, mon père m'a présenté à Mathieu, un autre responsable de projet. Ça a cliqué, pis...
- Enweille, accouche !
- Ben, y'aimerait ça m'avoir dans son équipe après le stage. Du coup, on m'a proposé un contrat jusqu'aux fêtes.
- Oh ! Câline...
- T'en penses quoi ? J'y ai pas dit oui encore. J'voulais t'en parler avant.
- C'est quand même trois mois de plus que prévu.
- T'inquiète pas pour l'argent. J'vais continuer à payer ma moitié pour le loyer et le chauffage.
- J'm'inquiète pas pour l'argent...
- Ça va ? T'as pas l'air contente.
- Oh mon cœur, désolée. J'trouve ça génial qu'on t'offre la job. Tu vas être excellent. Ça m'a surprise, c'est tout. J'm'attendais pas à ça en décrochant.
- J'te tiens au courant dès qu'on me donne plus d'infos. Toi, sinon, ça va à job ?

— C’est toujours un peu mort après le rush matinal. Rien de nouveau, de la farine, du fromage, de l’argent.

— Palpitant !

— Mets-en ! J’dois te laisser, mon cœur, mes gallons sont prêts.

— Bisou.

Je parcours le kilomètre qui sépare la quincaillerie de l’appartement en tenant un gallon de peinture dans chaque main. Les poignées de métal me scient les paumes de main. Ça change le mal de place.

### 13.

Trois personnes sont allongées sur mon lit. La quatrième se propulse sans cesse de gauche à droite de la pièce sur sa chaise à roulettes. Elle lâche de puissants cris de corneille agonisante, puis se met à chanter. Les trois autres dormeurs lui emboîtent le pas, telles de petites Maria Callas aux vocalises ébréchées. Il est trois heures du matin. La locataire du deuxième a rameuté ses guignols d’amis chez elle après la fermeture des bars, fidèles à ses habitudes.

J’ai l’impression de partager ma chambre avec quatre babouins en rut vautrés dans un nombrilisme indécent. Je leur hurle de se taire. Ils me répondent en faisant claquer leurs talons sur les lattes de bois du plancher. Quatre trolls dansent sur ma tête dans leur appartement enchanté où poussent les mauvaises herbes, les culs bordés de nouilles et le sour puss.

Moins l'on a d'argent à investir dans un loyer et plus les bruits et les odeurs corporelles de nos voisins deviennent familiers. Avec le chèque mensuel vient l'appartenance à une tribu de logeurs dont on partage l'intimité, que ça nous plaise ou non. Je sais que, le matin, Madame Prieur au troisième, dont les trois garçons sont d'ingrats consommateurs de bébelles électroniques, est prise d'une quinte de toux et qu'elle a l'habitude d'évacuer ses sécrétions dans la cuvette. Comment se fait-il que je sache qu'elle préfère expectorer dans le bol ? Parce que son plus jeune fils s'en est plaint à sa copine après leurs bruyants ébats sous la douche, gaiement agrémentés de sonores flocs-flocs.

Je connais bien Lisanne, ma voisine de palier, dont l'amour inconditionnel pour les animaux l'a conduite à adopter quatre chats, deux perruches et trois cochons d'Inde. J'évite comme la peste de me porter à son secours lorsqu'elle quitte le bloc pour le temps des vacances. Entre l'insuline du plus vieux chat, les calmants du plus jeune, les gouttes pour le tigré et la gestion globale du rapport de prédation entre ces différentes espèces du règne animal, je m'y perds assez vite. Lisanne gère la salubrité de son logement de manière obsessionnelle. Je me suis habituée au ronronnement matinal de la balayeuse dont la tête se cogne sur les pentures de portes et aspire les ballots de laine sans répit. Et lorsqu'il n'est pas question de chats ou de salubrité, Lisanne, vêtue de son éternelle chemise de nuit Mickey Mouse, vient parfois m'emprunter mon chaudron de 20 litres qu'elle me rapporte toujours mieux astiqué que je le lui ai laissé. Je ne suis pas dupe. Je vois bien que le hasard a le bras long, et que si mon arrivée dans le bloc coïncide bien souvent avec le besoin urgent qu'à Lisanne de sortir son recyclage, c'est dans l'espoir de tisser une amitié. Une amitié de bout de couloir, d'échanges vides pour meubler le silence, restreindre l'étendue de sa solitude. Quand je quitte l'appartement, je prends donc garde de ne pas claquer la porte pour ne pas l'alerter, et autant que possible, je rentre par la porte arrière, le treillis me protégeant du regard désemparé de Mickey



Mouse. Je rougis de honte, mais je ne me vois pas faire autrement. Je suis détestable.

Au moins il y a Amir au troisième. Amir qui monte ses sacs d'épicerie à l'aide d'une corde accrochée à la balustrade de son balcon. Amir qui possède trois vélos qu'il entretient avec la minutie d'un horloger, mais dont il ne se sert jamais. Amir au béret gris et à l'élégante moustache brossée. Amir qui ne manque pas une seule occasion de nous saluer d'un jovial « bonjour voisin ! », qu'il rentre rayonnant ou éreinté de son quart de travail. Amir qui a lui seul ranimé ma foi en l'être humain avec son sourire paisible et ses yeux bons. Je rêve d'un monde qui compterait plus d'Amir.

Mais les babouins du deuxième viennent rompre le charme. Le branle-bas de combat reprend avec *My Heart Will Go On* et la voix nasillarde de Céline.

— Vos gueules ! Sacrement, on peut-tu dormir, maudite marde !

Je sens qu'on se moque de moi, qu'on prend un malin plaisir au-dessus de ma tête à me supplicier. Je sors de la chambre, empoigne le balai qui traîne dans la cuisine et commence à parcourir toutes les pièces en assénant des coups de manche au plafond et en injuriant mes voisins. Les rires et la musique cessent. J'entends des murmures étouffés puis un peu de mouvement. Quelques minutes plus tard, deux personnes quittent par l'escalier arrière en jetant des regards carnassiers dans ma direction, auxquels je réplique par un assumé doigt d'honneur.

Je sors victorieuse de l'affrontement. Il m'en aura coûté une nuit de sommeil et une demi-douzaine de pucks au plafond.

J'étale la pâte crayeuse à la spatule pour qu'elle remplisse les crevasses du mur. Les pigments rose nanane du mélange s'estomperont avec le séchage. En attendant, j'ai l'impression de badigeonner le salon de fondant à gâteau, ou d'appliquer un onguent douteux sur une plaie ouverte. C'est selon.

Tout ce que nos murs endurent pour nous. On les abat, on les façonne, on les crucifie pour qu'ils portent mieux le poids de nos égos. Mes murs à moi sont pleins de trous. Les précédents locataires ont quitté les lieux avec leurs meubles et leurs bibelots en laissant derrière eux ces corps fiers et meurtris. À la forme que la poussière a laissée par des années de fixité, je devine la porcelaine de faïence jadis suspendue à l'arche du salon. Le flanc ouest, qui a déjà accueilli un jeu de fléchettes, est dardé d'une multitude de pics. Ma main y glisse comme sur une carapace râpeuse. Au-dessus du divan trône l'épicentre esthétique de l'espace de vie, les contours d'un cadre monumental ayant nécessité l'installation de deux vis d'ancrage. Qu'est-ce que ce cadre m'aurait appris sur les anciens habitants du logement ? Qu'est-ce qui a bien pu jadis ravir le goût des locataires de ce demi-sous-sol ? Une princesse New Age enrubannée dans une riche étoffe adoubant un preux chevalier ? Un tigre du Bengale au repos détaché sur le fond noir d'un laminé ? Une maxime sur le sens de la vie constituée d'imposantes lettrines pour mettre en valeur la profondeur philosophique du propos ? Le tronc noueux d'un arbre mort échoué sur le sable noir d'une plage romantique ? J'ai envie de faire un pied de nez à tous ceux qui ont charcuté mes murs, qu'ils se foutent bien profond leur amour de la décoration avec leurs cadres, leurs macramés et leur art de vivre.

Mon mur sera brun. Brun comme l'oxyde ferreux, brun comme la terre, brun comme mon âme.

Quand j'avais sept ans, mon frère et moi avons emménagé dans un bungalow d'Ahuntsic Cartierville. Nous n'avons pas vu la maison avant de nous y installer. Ma mère et mon beau-père avaient voulu nous faire la surprise. Le lundi de sa semaine de garde, après être venue nous chercher à l'école dans la luxueuse impala de mon beau-père – les appliqués de bois sur le tableau de bord constituaient pour moi la quintessence du luxe automobile – ma mère s'est empressée de nous prévenir d'un grand changement. L'information était rentrée par une oreille, puis ressortie par l'autre, alors que nous nous empiffrions de framboises et de mûres, la collation consacrée du retour à la maison. Après le fleuriste, la station de train, puis le chemin de fer, notre mère avait dépassé le quadruplex dans lequel nous vivions depuis 2 ans sans sourciller. Ses yeux brillaient de malice dans le rétroviseur.

En pierre blanche, notre nouvelle maison avait un je-ne-sais-quoi de méditerranéen, sans le charme de la méditerranée. Mon armoire à glace de beau-père travaillait dans le jardin avec son fils lorsque nous avons débarqué de la berline noire.

— Bienvenus à la maison, les p'tits monstres !

Il s'est approché de nous, quémendant une accolade de ses grosses pattes d'ours velu. À l'intérieur, les murs du portique étaient couverts de motifs floraux, des bosquets d'hydrangées jaunes et orangées. Les portes vitrées du garde-robe nous renvoyaient l'image de nos têtes, celles de deux gamins échevelés et un peu sonnés. La télévision cathodique, bien plantée entre les portes ouvertes du meuble bourgogne, diffusait le téléjournal de dix-huit heures.

Passer au travers de l'immense pile de cartons amassés dans le salon allait prendre un mois, mais

nous en viendrions à bout. Mon frère s’installerait au fond du couloir dans la petite chambre face à celle des parents. Moi, je prendrais la pièce donnant sur la cuisine. Je demanderais à la peindre d’un rouge très sombre. Celle de mon frère serait bleu nuit. Plus assumée serait la couleur de notre chambre, mieux nous nous y sentirions. Et la couleur ne viendrait pas à manquer. La cuisine garderait sa teinte orange crème d’origine. Ma mère peindrait le reste des aires communes en vert pomme. Au-dessus de l’escalier menant au sous-sol, elle accrocherait une reproduction de l’iconique enseigne rouge et blanche de Farine Five Roses. Les couleurs règneraient sur ce foyer en maîtresses indomptables. Nous finirions par nous y faire. Peu à peu, l’œil se trouverait moins harcelé. Nous habiterions dans cette maison pendant 7 ans. La mort de notre mère mettrait fin à cette idylle imparfaite, comme une mauvaise histoire qui se terminerait en queue de poisson.

16.

J’ai obtenu congé cet après-midi. Un mardi pluvieux de fin octobre et les passants se font rares sur Laurier. Personne ne veut de pâte feuilletée aujourd’hui. Dans les petites vitrines commerçantes, les courges ont la mine basse, enchevêtrées parmi les arrangements floraux de marguerites et de branches cornues. L’artère est d’un calme apaisant sous le ciel qui se gonfle de grosses cloques. Mon père m’a donné rendez-vous au coin du parc Laurier. Je le vois qui m’attend, les mains enfoncées dans les larges poches de sa marinière. On se dirige ensemble dans un café. Il me cède la banquette et se commande un expresso. Je sais qu’il ne s’éternisera pas.

- J'ai décidé de mettre en vente la maison. C'est rendu beaucoup trop grand. J'ai pas besoin d'autant d'espace.
- Et tu veux aller où ?
- Je vais me trouver un petit condo à Montréal, peut-être m'acheter un chalet dans le Nord.
- Et ça serait pour quand ?
- Je la mets en vente cette semaine.
- Oh...
- Bah oui ma puce, ça sert à rien de niaiser, surtout si y'a de la demande.
- Non, je sais. T'as raison.
- Es-tu libre la semaine prochaine ? Toi et ton frère vous pourriez me donner un coup de main pour faire le tri ? J'ai des trucs à vous donner.
- Oui, oui pas de problème. T'as besoin d'aide pour quoi faire ?
- J'ai pas mal d'outils en double, des décorations, des photos. J'ai peut-être un divan pour vous.
- Mais j'suis pas sûre de comprendre. Tu penses te trouver un logement avant les fêtes ?
- Inquiète-toi pas pour moi. Maudit que t'es mère poule quand tu veux !
- C'est juste une question. Prends-le pas comme ça.
- Pis, Simon y va comment ?
- Y lui ont offert la job.
- À la centrale ? Ah ben, c'est super ! Penses-tu aller le rejoindre ?
- Au Texas ? Pour quoi faire ?
- Bah, t'es drôle toi ! Pour le voir ! Vous pourriez même y vivre un certain temps.
- Papa, j'suis prof de lettres au cégep. Comment tu veux que je me trouve du travail dans le fin

fond des États-Unis ?

- Ouin, va peut-être falloir que tu te trouves d'autres options...
- Nenon, ça va faire. Simon y va revenir aux fêtes pis ça finit là.
- Tu fais ce que tu veux, chérie. D'ailleurs, t'aimerais pas postuler pour enseigner, lâcher ta job d'étudiante ? Y'en cherche partout, des profs.
- J'veux pas faire du remplacement au secondaire. C'est pas mon domaine.
- Parce que la boulangerie c'est plus ton domaine ?
- Sérieux ? Ordinaire.
- Franchement, ma puce ! C'est des blagues. Détends-toi un peu. Tu prends ça ben que trop à cœur. C'est parce que Simon est pas là que t'es dans cet état-là ?
- Ben non, décroche ! Je l'adore Simon, mais ma vie gravite pas autour de lui.
- C'est bien, ma fille. C'est très bien. Mais t'as quand même le droit de pas feeler.
- Je sais papa.
- Bon, je dois y aller. J'ai une réunion au chantier. Je te dépose ?
- Non, t'es fin. J'vais aller marcher un peu.
- Y pleut...
- C'est pas grave, j'suis pas faite en chocolat.
- Maudit que t'es tête de cochon. Allez, je t'embrasse.

Il me prend dans ses bras, me serre fort, puis quitte le café sans se presser. Je le suis du regard, traverser la rue et s'engouffrer dans son camion. Ses lèvres bougent. Il doit être au téléphone sur le mains libres. Il semble déjà ailleurs, absorbé par son appel. J'ai un père d'une efficacité tout à fait désarmante.

7.

Je pars en quête d'une sableuse et d'un banc de scie dans la partie industrielle de Rosemont. La boutique de location, un entrepôt entièrement couvert de graffitis, se trouve à une centaine de mètres du concessionnaire Honda d'Iberville. Un carillon annonce mon entrée au propriétaire derrière le comptoir de vente. En entendant la porte, il referme le tiroir dans lequel il mettait de l'ordre et me contemple avec bonhomie, ses yeux bruns disparaissant derrière ses lunettes à double foyer. Je parviens à lire *Steve* en lettres cursives sur l'étiquette de sa chienne de travail. Je lui formule innocemment ma demande, à laquelle il me répond par un ostentatoire hochement de tête. Il a quelque chose de ces figures de plastique au coup articulé qui dodeline de la tête sur le tableau de bord de la voiture d'une obscure tante kitsch. Sans demander plus de précisions – mon aura de bricoleuse ne doit pas dégager beaucoup d'assurance – il s'engouffre dans l'arrière-boutique pendant trois interminables minutes, puis en revient avec une mallette en plastique sombre et deux planches de bois reliées entre elles par des armatures en métal. Il me faut quelques secondes pour réaliser que les formes abstraites devant moi correspondent bien à ce que je lui ai commandé. Je m'étais imaginée des outils plus imposants, aux rebords aussi massifs que l'évoque le mot ponceuse, mais la petite tête ronde et le disque, lovés dans leur coffret comme le serait un oisillon, sont bien peu de choses. Et je prends soudain conscience de ma totale ignorance des fondements du sablage. Steve doit deviner ma perplexité, car il s'empresse de me proposer un autre modèle.

— J'ai aussi une ponceuse Bosch, mais tout dépend de ce que tu veux sabler.

— Heu...des portes. Oui, des portes. Oui, c'est ça.

À son tour de rester perplexe devant mon incertitude.

— J’pense que tu vas être correct, petit.

Petit. Il m’a appelé petit. Et je vais être correct. C’est Steve qui le dit. Steve de l’entrepôt, derrière le concessionnaire Honda sur Iberville. Steve aux verres opaques, aux cheveux gominés et aux pommettes roses. Celui qui sait. S’il le dit, c’est que ce doit être vrai. Le total s’élève à un peu plus de cinquante dollars. Il me tend ma facture rose sur papier sulfurisé. Petite coquetterie de sa part, un merci élégamment calligraphié au bas de la feuille. Voilà ! Tout devient plus clair. Steve est dévoré d’une passion secrète pour la calligraphie qu’il pratique tant que faire se peut dans l’espace restreint et viril de son établi, qui l’étouffe depuis des années, mais dont il refoule la toxicité par respect pour son père qui jadis lui légua le commerce. Identifier le contenu de chaque tiroir et retranscrire patiemment les étiquettes descriptives des outils de location lui aura valu son salut.

Dans l’entrebâillement de la porte, je me retourne.

— Hey, Steve, toi aussi tu vas être correct.

18.

Arrivée chez moi, je m’attaque tout de suite aux gonds des portes avec un pied-de-biche. Les murs ont été maintes et maintes fois repeints sans égard pour la découpe des pentures, et les pièces ont fini par s’agglutiner et rester figées entre elles. J’ai des portes arthritiques. Non sans



résistance, les vis finissent par sauter et je retire enfin les portes. Je déniche une rallonge dans la commode de Simon que je relis à la sableuse, puis je sors avec le banc de scie dans le stationnement arrière.

J'ai toujours trouvé glauque que la fenêtre de ma cuisine débouche sur l'espace bétonné du stationnement de l'immeuble. Lorsque nos voisins se stationnent le soir, le nez des autos vient s'accoter sur la rambarde de béton et leurs phares illuminent l'intérieur de notre logement. J'ai la certitude que tous en profitent pour jeter un œil à l'intérieur. Je le sais parce que c'est ce que je fais, moi. Simon me répète constamment que c'est voyeur, que ça se fait pas d'aller se coller le nez dans la chambre à coucher de monsieur-madame-tout-le-monde. Rien à cirer. Quand les rues sont plongées dans la noirceur et que le salon d'une maison sur mon chemin demeure éclairé, comme une alcôve bénite, j'épie avec une fascination totalement perverse l'intimidé de ces étrangers. J'observe la répartition des meubles, les choix esthétiques des propriétaires, l'activité nocturne des habitants, j'évalue l'équilibre global de l'ensemble, comme celui d'un tableau. Je défile parmi des natures mortes, variation sur un même thème. Quelle que soit la maison, un détail revient dans chacun de ces tableaux. Tous ces petits personnages se croient invisibles. Ils ne conçoivent pas pouvoir être épiés par un public clandestin. Je dois maintenir cette illusion d'intimité, car le jour où nos regards se croiseront, le charme sera rompu.

Je dépose à plat la première porte sur le banc de scie loin des véhicules stationnés, puis j'allume la sableuse. À peine ai-je commencé que je dois m'interrompre. La poussière me rentre dans les yeux. De l'autre côté du stationnement, une femme, allongée sur une chaise de plage m'observe.

— Hey ! t'as-tu besoin de lunettes ?

Sa voix est rauque et élimée. Elle quitte son trône de plastique et s'approche de moi d'un pas décidé, presque agressif. Ses cheveux blonds sont tirés vers l'arrière en une queue de cheval négligée. Elle vient plaquer ses hanches de l'autre côté de ma porte horizontale et semble attendre mon signal pour reprendre la parole. Elle doit avoir dans la mi-soixantaine. Je me rappelle soudain qu'elle m'a offert une paire de lunettes de protection.

— Ah, ben merci, c'est gentil.

Sans me répondre, elle repart en direction de son poste d'observation du même pas autoritaire. J'observe ses longues jambes qui avancent en automates dans leurs mini-shorts d'élasthanne. La peau est tannée et plisse à l'arrière de la cuisse. Je veux des jambes comme celles-là, kilométriques, dictatrices et ridées. Elle s'engouffre dans son logement et en ressort avec des lunettes de plongée qu'elle me tend. Le tuyau vert d'un tuba est soudé au *seal* de plastique. Je refuse de me mettre à dos cette étrange créature, alors j'enfile mon équipement de protection sans poser de questions. La blonde m'observe attentivement tandis que j'allume la ponceuse pour une deuxième fois. Et elle reste là, figée en contremaîtresse silencieuse, évaluant ma technique. Mon malaise s'agrandit quand elle se met à fixer mes mains, couvertes de poussières de vernis et de sciure de bois. Elle semble contrariée.

— Ça va ?

— Pourquoi c'est que tu fais ça ?

— Pardon ?

— Sabler tes portes.

Je reste interdite, mais elle refuse de céder, soutenant mon regard avec une déconcertante insistance. Pourquoi je sable mes portes ? J'hésite à lui dire que je tente désespérément de m'occuper l'esprit

avec du plâtre, du décapant et de la peinture pour chasser l'image persistante du visage bruni de soleil de Simon, que mon aspiration à enseigner a été déçue pour une troisième fois de suite en un an et que mon avenir prend sournoisement les traits d'une caisse enregistreuse, d'un tablier enfariné et des formules vides de sens du service à la clientèle. Alors je lui offre une demi-vérité.

— Je trouvais ça laid.

Elle hoche la tête en signe d'approbation, satisfaite de mon honnêteté. Elle me dit de la suivre, ce que je fais sans hésitation. Je lui emboîte le pas jusqu'à la partie sud du stationnement.

— Moi, c'est Dolores.

— Ingrid, enchantée.

À l'entrée de la ruelle, derrière un immense Dodge Ram noir, je découvre un spectacle captivant. Entre les briques et les fissures de l'asphalte, le long du rebord bétonné de la sortie d'urgence et sur le pourtour du poteau électrique, les cosmos poussent en grappes denses et indisciplinées. La flore envahit le treillis, les bacs de la ruelle et les quelques pots de 4 litres Coaticook réquisitionnés pour contenir le terreau dans un chaos des plus fascinants. Dans le royaume de Dolores, cette fée du stationnement, les corolles côtoient le verre brisé, les mégots de cigarette et les pick-up.

— Ça te tente-tu que j'en mette de ton bord aussi, des fleurs ?

Je me mets à pleurer en silence, puis les sanglots me secouent la poitrine. Je fais des bulles avec mon nez. Dolores court me chercher un linge à vaisselle. J'ai toujours été un peu sentimentale.

Je me réveille en sursaut. Le cadran sur la table de chevet indique 2h14 du matin. J'ai la peau moite et mes draps sont imbibés de sueur. Je déteste la sensation que produit le tissu humide sur ma nuque et mes bras. Elle me rappelle la chaleur gluante d'un poisson, la caresse poisseuse d'un brochet. Je reviens graduellement à moi et réalise que mon souffle est haletant. Une masse invisible s'acharne sur ma clavicule droite et la pression y pulse douloureusement mon sang. J'ai dû m'endormir sur mon bras droit et prendre peur. Les fourmis recommencent à courir dans mes doigts, mais je me secoue l'épaule dans l'espoir que l'inconfort cesse. Le pincement s'apaise. Je me calme, mais je suis maintenant parfaitement réveillée au milieu de la nuit dans une flaque résiduelle de ma propre angoisse.

Je retire les taies, le drap contour et la couverture que j'enfonce dans le ventre de la laveuse. Cycle rapide, tiens. Je n'offrirai pas la fleur d'un cycle délicat à mes plaies de voisins. C'est peut-être comme ça que naît l'égoïsme : par l'usure des bons sentiments.

Quelque chose cloche. Dans le salon résonne le bruit métallique des tuyaux en pleine dilatation. Je passe ma paume au-dessus du radiateur et la chaleur enrobe vite mon poignet d'une désagréable étreinte. Sur l'écran numérique du thermostat, la température de la pièce avoisine les 28°C, alors qu'il fait à peine deux degrés dehors. Les boutons de commande ne répondent plus et trois icônes de flammes me narguent au bas de l'écran. J'ouvre les fenêtres. Je retire mes bas et ma robe de nuit. Je m'allonge complètement nue sur le linoléum bleu de la cuisine pour absorber sa fraîcheur comme une pauvre bête à l'ombre d'un arbre en plein été. Je m'endors sur le dallage factice en me demandant ce que je préfère entre le bucher ou la toundra arctique. Quelle fin choisir? La fraîcheur

m'apaise. Je pencherais sûrement pour l'engourdissement et le délire, plus proche de mon tempérament.

Mon alarme sonne à six heures du matin. Je suis toujours allongée sous la table de cuisine, la tête entre les pattes d'une des chaises. Il fait frais dans le logement, mais les plinthes électriques semblent fonctionner normalement. J'en viens à me demander si je n'ai pas tout inventé : Dolores, la fée du stationnement, le thermostat qui rit de moi et mon logement qui se consume. Puis, comme par enchantement, j'aperçois à travers la fenêtre de la cuisine, au pied du capot de la voiture, deux bouquets de cosmos. Et je me dis que tout n'est pas perdu.

20

J'ai reçu un appel de Simon un peu avant la fin de mon shift. J'enfourmais une trentaine de baguettes congelées dans le four à bois sous le regard inquisiteur du pâtissier de garde quand j'ai senti mon cellulaire vibrer dans ma poche.

— Putain, Ingrid ? Non, mais tu veux foutre en l'air mes pastis ou quoi ? Non, mais ça va pas la tête !?

Je lui abandonne la pelle au risque de me faire ensevelir d'injures – on finit par s'y faire, comme avec les éloges – prétextant un appel médical urgent. Cachée entre deux cases au fond du vestiaire des employés, je décroche enfin. À l'autre bout du fil, la voix affaissée de Simon me demande comment je vais. À l'entendre, l'inquiétude me prend à la gorge, une sécheresse instantanée dans l'attente d'explications.

— Qu'est-ce qu'y a, mon cœur ? Je suis au travail.

Mon ton trahit peut-être une panique momentanée, parce qu'il semble désolé.

— Ah merde, scuse-moi j'avais oublié.

— Tout va bien ?

— Oui, oui, c'est férié ici. J'avais du temps libre et je voulais savoir comment t'allais.

Je me sens soudainement mal à l'aise. Le silence entre Simon et moi, s'étire, distord l'attente, puis je réalise que je n'ai simplement rien à lui dire, que ma nouveauté se résume aux imprévus quotidiens et aux couches de plâtre sur les murs ridés de mon appartement. Et l'idée me prend qu'au ton de sa voix, je l'ennuie peut-être, qu'il m'appelle par principe, parce qu'il reste un homme de principes. Il aura composé à quelques reprises mon numéro dans l'avant-midi, puis raccroché en se disant, *à quoi bon*. Il aura fini par s'y plier comme lorsqu'on arrache un diachylon avec force dans l'appréhension de l'inconfort que l'irritation causera. Je me sens ainsi, dans la salle chaude et mal éclairée des employés, à retenir au bout du fil ma douce moitié exténuée par mon peu d'intérêt. Une désagréable bande de latex.

Je lui raconte que la maison de mon père doit bientôt être mise en vente et que je passerai la prochaine semaine à faire le tri dans quinze années de cossins soigneusement amassés dans le garage familial. Je lui mens avec une déconcertante facilité sur l'avancement des travaux dans l'appartement. Le lieu que je lui décris reste fantasmé, pue le rêve à plein nez. L'air qui y circule respire le renouveau printanier, les portes récemment remises dans leurs gonds ont la prestance des pièces antiques et s'ouvrent sur encore d'autres charmes, le tout dans le plus protocolaire des ordres princiers. Simon paraît surpris. Une pointe d'énergie perce la morne coque de sa voix.

— Ouin, je vais avoir toute une surprise en rentrant !

— Est-ce que tu vas être là pour le réveillon ?

À nouveau cet implacable silence. Je finis par comprendre.

— Tu rentreras pas pour les fêtes, c'est ça ?

Son soulagement lorsque je lui enlève les mots de la bouche. Il m'explique que les délais sont trop courts et que son père lui offre de bosser sur son rapport à la maison en passant les fêtes à Houston. Il veut savoir ce que j'en pense, mais je comprends bien que ce qu'il me demande réellement c'est si je vais pouvoir me débrouiller. Alors je lui dis ce qu'il veut entendre. Je ravale l'épaisse boule d'amertume, d'angoisse et de déception qui m'irrite l'œsophage et je prends ce ton distant et rassurant qu'il souhaite entendre.

— Prends ton temps. Fais bien les choses, mon cœur.

On raccroche en même temps. On reste immobiles tous les deux seuls dans nos solitudes. On range nos téléphones, moi dans mon tablier, lui dans la poche arrière de son jeans. On pense un peu à l'autre, moi à sa nuque large, lui, à mes hanches. On se manque le temps d'une pensée, puis on s'oublie à nouveau. Simon se prépare un café dans la cuisine de son père. Moi, je remonte l'allée en me rappelant au passage que je dois nettoyer les toilettes avant de quitter la boulangerie.

Rien ne fait plus mal que la distance qui se creuse entre nous et les autres, à notre insu ou sous nos yeux, lorsqu'elle prend les traits de la paisible acceptation, du déni ou de l'indifférence. On se pelotonne dans une attente douillette pendant que le sol s'affaisse sous nos pieds.

L'autobus me débarque à deux coins de rue de la maison de mon père. J'en descends en enjambant quelques sacs à ordures sur le trottoir. C'est jour de collecte, de quoi faciliter le grand ménage qui nous attend mon père, mon frère et moi. La devanture de la maison n'a pas changé au cours des vingt-cinq dernières années. Petite, j'avais pris l'habitude d'inviter mes amis chez moi sans jamais leur donner l'adresse en leur indiquant simplement de chercher la porte verte de la rue Hébert. Un numéro d'immeuble me paraissait superflu pour une maison qui possédait un profil si distinctif. La façade a encore aujourd'hui le même visage noble et serein avec sa brique rouge, sa porte émeraude et les épaisses branches cornues de sa vigne.

En ouvrant la porte, j'aperçois, assis en indien dans le salon, Noah en train de répandre sur les lattes du plancher le contenu d'une boîte de films. Il a réalisé une pile à part pour les VHS. Je le soupçonne de vouloir les conserver. À dix-neuf ans à peine, mon frère accumule avec la même ardeur que notre grand-père et cultive un amour tout particulier pour les artéfacts de notre enfance. Je suis certaine que ces cassettes finiront dans son musée personnel, sa bibliothèque à bibelots et figurines aux portes de verres qui trône aux côtés du meuble à télévision, comme une tranche de notre passé sauvée au vol par la nostalgie de Noah. En m'assoyant à côté de lui pour admirer les enveloppes cartonnées des cassettes j'aperçois l'immense pile de bacs de plastique empilés le long du mur du salon. Je laisse échapper un soupir de découragement que mon père entend en remontant l'escalier.

— Coudonc ! Tu viens à peine d'arriver. Ça va être quoi demain matin ?

— Ça vient d'où tout ça ?



— De vous autres ! Le poids de mes décisions.

Il se met à rire en empoignant l'épaisse tignasse de mon frère qui se laisse faire comme à son habitude. Noah a toujours été ce canal de l'inconfort familial, celui vers lequel on se retourne quand il faut alléger l'atmosphère, détourner l'attention. Pour éviter de plomber davantage l'ambiance, on lui tire les joues, on lui lève le chandail, on joue avec son poil de grand ours brun, on l'étripe avec amour et insistance. Et Noah répond par son docile mutisme à son statut de souffre-malaise. Je tasse ses épais cheveux et embrasse son front en enserrant son corps de longue échalote. À trois, le rythme de l'excavation s'accélère. Les questions, d'abord déchirantes, – *est-ce qu'on a un double de cette photo-là ?* – se posent avec plus de rapidité et l'habitude rend le tri moins douloureux, sauf pour Noah dont la pile à *garder* semble comme par magie encore plus grosse que celle du fouillis initial. Le rangement des boîtes ne répond à aucune logique et j'avoue prendre goût à ne pas savoir sur quoi je vais tomber en soulevant un couvercle. Cahiers Canada remplis de savants barbots et de séries de lettres cursives en rang d'oignons, lainages d'hiver trop petits, trop démodés ou trop odorants, guirlandes féériques aux ampoules défectueuses, livres abandonnés, bougies et centres de table d'une autre époque, et albums de famille. Un nombre astronomique de photos de famille.

J'ouvre un carnet à la couverture bleu nuit et tombe nez à nez avec ma mère d'il y a trente ans en pull de laine au bras de mon père tout sourire. Quel étrange tableau, presque mythique. Les deux personnes qui s'y tiennent au centre n'existent plus de différentes manières, à cause du divorce, de l'âge, de la maladie. Reproduire cette scène serait impossible et j'ai le vertigineux sentiment de tenir entre mes mains un spécimen rare et dangereux, un électron libre vestige d'une relation dont le souvenir reste instable. Je glisse le précieux papier glacé dans ma pile à garder en taisant ma découverte. Je ne veux pas que mon père la voie et se sente obligé de me donner des explications.

*Ça, c'était dans l'appartement rue Fabre, juste avant que tu viennes au monde.* Non. Je veux garder le mystère intact, ne surtout pas briser le charme qui enveloppe cet instant où deux personnes se sont enlacées devant l'appareil. Pas de date ni de légende. Rien que cette brève paix à laquelle je tords un peu le bras pour qu'elle force la note et m'aide à y croire.

— Hey, Simon va-tu être rentré pour les fêtes ?

— Hem, ça risque d'être compliqué, je crois...

— Vous êtes toujours ensemble ?

— Ben oui, franchement !

— Okay, relaxe.

Je suis mandatée pour remplir le coffre de la voiture et aller faire un voyage au centre de dons d'ici sa fermeture. Mon père me confie ses clés et revient à la charge en demandant à Noah d'où lui vient tout ce poil qu'il a sur le corps. L'auto se trouve dans le garage et au moment d'ouvrir la porte, je me souviens que la poignée est installée à l'envers. Je pousse la porte et avant même d'allumer, cette odeur m'enveloppe à nouveau.

Je n'y ai remis les pieds qu'à de très rares occasions depuis mon déménagement. Déjà petite, mes escapades dans cette pièce fraîche pour fouiner dans les coffres de mon père ou les boîtes de dossiers de ma mère relevaient de l'indiscipline. Il fallait considérer le garage avec le plus grand sérieux et jamais, même lorsque notre grand-mère nous sortait au musée, il n'avait fallu

faire preuve d'autant de respect pour un lieu. Je pense que mes parents craignaient qu'on ne chamboule un ordre sacré. Ce qui nous était interdit enfant, par décret royal, a perdu de son lustre avec l'âge. Notre univers a muté en salle d'archives, en royaume de la litière pour chat, et l'envie d'aller m'y promener m'a quittée pendant de longues années. Alors pourquoi ce frisson ? Pourquoi cette excitation lorsque je tends mon bras pour atteindre l'interrupteur derrière l'établi et lorsque j'accroche au passage les murs poreux de béton abrasifs comme les arêtes tranchantes d'un corail fossilisé ?

Je range soigneusement les paquets à donner dans le coffre, j'ouvre la portière et je m'assois sur le siège du conducteur. Je démarre le véhicule. Je suis en train de vivre mes derniers instants de cette vie. Pour une dernière fois, je suis là où j'ai été élevée, dans le confort et la certitude des matins heureux. Ma petite maison de poupée. Quelle chose étrange de penser qu'elle appartiendra dans quelques semaines à peine à des inconnus qui s'y installeront, prépareront à souper, regarderont la télévision, baiseront, travailleront, se battront et mourront. Et moi, j'emporte les restes dans mon long corbillard, petite fille de porcelaine endeuillée. J'accote mon front sur le volant, puis je ferme les yeux. J'ai envie de dormir un peu dans l'habitacle chaud et sombre. Sur le filtre de mes paupières apparaissent les rayons en bois blanc du garage de ma mère et son fatras d'objets sauvés du dépotoir. La queue grise de Scarlett danse lentement entre les boîtes. La chatte apparaît et disparaît, saute d'une étagère à l'autre. Elle s'immobilise un instant, puis descend de son promontoire pour venir me rejoindre. Son corps chaud dégage une grande chaleur et un ronronnement puissant que je sens se répandre dans mes genoux. Elle s'étire de tout son long et vient appuyer ses pattes avant sur mon bassin. Ses yeux sereins me disent au revoir. Je le sais, parce que Scarlett ne nous observe jamais pour rien. Elle a toujours ses raisons. Je lui dis adieu et la regarde disparaître quelque part entre les miroirs du castelet, son petit corps nuageux décuplé

par les reflets du verre.

La porte de garage qui glisse sur ses rails me réveille. Noah tient le bouton de la manette enfoncé et couvre sa bouche et son nez avec son pull. Je croise son regard paniqué à travers la vitre du pare-brise et je comprends que je me suis endormie au volant, le moteur en marche.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— J'ai déconné. J'suis vraiment désolée, Noah.

Il reste interdit, les paumes ouvertes dans ma direction, comme pour y attirer ma réponse.

— J'ai eu un coup de fatigue. S'il te plaît, dis rien à papa. Y va freaker.

— D'accord, mais je viens avec toi et c'est moi qui conduis.

Il prend ma place derrière le volant et continue tout droit. Dans le rétroviseur, la maison devient toute petite. Elle pourrait tenir dans ma main. Je pourrais la glisser dans ma poche et la faire disparaître. Au feu de circulation, j'aperçois les larmes sur le visage de Noah.

— Je m'excuse, No. Je voulais vraiment pas te faire de la peine.

Il sourit tristement. Ma brève mort restera notre secret le plus glauque, bien pire que nos vols au dépanneur ou nos bagarres de ruelle avec les Maillé de la rue Kent.

neige rend le désespoir moins patent. Les enfants de la voisine du quatrième jouent dans le stationnement arrière transformé pour l'occasion en garderie de quartier. Je hais les enfants, particulièrement quand leurs cris enterrent la voix cuivrée de Mathieu Belhumeur pendant le radiojournal de midi. Au moins, je ne suis pas la seule à penser ainsi. Mon ange veille sur moi. Dolores protège jalousement ses platebandes qu'elle prépare pour le premier gel qui se fait attendre. Elle chasse la horde d'enfants à coup d'incantations mystérieuses.

— Sacrez vot' camp, maudits verrats d'angine !

J'ai prévu d'entamer la découpe des moulures et du plafond dans le salon. Mon choix s'est arrêté sur un gris argileux, riche et terreux. J'avance avec une lenteur déconcertante, mais le travail est bon.

Mon père a conclu la vente la semaine dernière. Il déménagera dans un quatre et demi de Verdun d'ici le mois de janvier. Depuis, Noah m'a appelé un nombre inquiétant de fois pour prendre de mes nouvelles. Je crois avoir semé un doute chez lui. Il pense avoir décelé dans mon idiotie un acte manqué. S'il savait à quel point je manque de panache pour ce genre de fin. Je suis plutôt du type syncope sur une véranda ou agonie lente et lyrique dans un lit baldaquin. Sauf que son inquiétude m'agace de plus en plus. Voilà mon cellulaire qui sonne encore sur le plancher du salon avec la photo de contact de Noah comme une icône sainte au centre de l'écran. Je laisse sonner, en espérant faire solidement vibrer le sommier des voisins du deuxième qui entonnaient *Express Yourself* de Madonna à quatre heures cette nuit.

*Peux pas parler, j'ai les mains dans la peinture. Je t'aime xx*

À quel point peut-on détester un lieu ? Quelle est la limite physiologique à cette haine ? Est-ce

que, si je continue à m'acharner sur cette moulure terriblement mal découpée, je risque d'imploser?

On sonne à la porte. Je descends de l'escabeau sur lequel je suis perchée depuis assez longtemps pour que les marches aient imprimé leurs motifs rectilignes sur mes cuisses et mes genoux. Par le judas, j'aperçois le visage oblong d'une femme que je peine à reconnaître. Elle attend patiemment dans le sas et fait aller ses épaules d'avant en arrière dans son manteau coussiné. Je sais que je la connais, mais impossible de l'identifier par le petit œil déformant. Je tire le loquet. Il se met à couiner, puis glisse à nouveau en travers de la porte. Je répète le mouvement à trois reprises et rencontre la même résistance. La petite danse de la femme derrière la porte s'intensifie.

— Passez par-derrière !

La tête difforme s'approche du judas et plante sa bouche lustrée dans l'œil de verre.

— Ingrid ? C'est Tania. Je vais passer par le stationnement.

Tania apparaît dans la cuisine, son sourire plaqué d'un gloss fuchsia qui lui peint une grappe de campanule au-dessus du menton. Elle défait les boutons perlés de son manteau et révèle un immense ventre aux flancs incurvés. Elle respire la fraîcheur. Elle me déprime. C'est la première fois que je revois mon ancienne colocataire en cinq ans.

— Surprise !

— Je vois que t'es pas venue seule.

La tête lui part par en arrière et son rire me laisse croire un court instant qu'elle s'étouffe avec un merle chanteur. Mais non, elle paraît bien heureuse. Je lui fais visiter mon champ de guerre avec mon plancher de publisacs, mes tupperwares de peinture et mon amour propre étalé aux quatre

coins de la pièce. Elle arbore maintenant un sourire poli, de ceux des diplomates en visite. Je suis la trajectoire de son regard posé sur les galons de peinture au sol et je réalise alors que j'ai peut-être mis Tania en danger en l'invitant à rentrer. On ne peut pas faire un pas sans glisser sur des journaux, s'accrocher sur un coin de meuble ou piler sur une spatule.

— Un thé ?

Pendant que l'eau bout sur le rond, j'installe Tania près de la fenêtre entrouverte. Je ne veux pas devenir le visage d'un fait divers pour avoir causé la mort par intoxication d'une innocente femme et de son enfant à naître. J'ai des principes tout de même. Je verse l'eau brûlante sur les feuilles de thé pendant que Tania contemple de son sourire éthéré la petite colonne de vapeur qui s'élève de sa tasse fêlée. Elle a la détestable manie de caresser son ventre comme pour dire à la chose qui pousse en elle *ne t'en fais pas, ton heure n'est pas encore arrivée*. Je me demande si elle en a conscience, si la tendresse avec laquelle elle trace ces interminables cercles sur sa bedaine lui vient naturellement ou si elle s'est entraînée pour y parvenir comme un chiot à qui l'on tente d'inculquer les fondements du bien et du mal à coup de croquettes ou comme ces mères, qui ne veulent pas risquer qu'on puisse les soupçonner de manquer d'amour pour leur progéniture. Alors elle astique son bide, pour conjurer le sort. Elle ne parle pas, et reste là, légèrement avachie sur la petite chaise en pin de la cuisine à m'observer de son côté de la table, attendant quelque chose qui ne vient pas.

— Je suis contente de te voir, Ingrid. Sincèrement.

Elle se penche et étale sa généreuse poitrine sur la table pour atteindre ma main qu'elle ne lâchera plus pendant de longues minutes. À la force de sa poigne, je me demande si elle n'a pas repris la crosse comme quand nous étions au collège. Je dois avouer que sa certitude m'apaise. Déjà à

l'école, elle assumait ses rares démonstrations d'amour avec un aplomb que je jalousais. Elle a toujours su offrir un réconfort d'une rude efficacité et, à cet instant précis, mes doigts pris dans l'étau de sa poigne puissante, quelque chose se répare en moi. Lorsque Tania dit je t'aime, il faut répondre, *oui, Madame. Moi aussi, Madame.*

Quand elle a eu fini ses études en psychologie, elle a travaillé auprès de sa tante comme intervenante dans un centre jeunesse. C'est là qu'elle a fait la connaissance de Mathieu.

— Et vous avez des plans pour l'arrivée du bébé ?

— Ah, Mathieu pis moi on n'est plus ensemble.

— Ouff, excuse-moi, je savais pas.

— T'inquiète. On a décidé de rester discrets. De toute façon on reste en bons termes.

Après leur séparation, avec l'aide de Mathieu, Tania est retournée s'installer chez son père pour qu'il l'aide durant sa grossesse. À ce qu'elle me dit, Mathieu lui rend tout de même visite chaque semaine et continue de la conduire à ses rendez-vous à l'hôpital.

— C'est compliqué, mais ça fonctionne. J'te demande pas de comprendre.

Elle lâche ma main et se redresse sur sa chaise en face de moi. Je la sens se refermer, d'un coup sec, et j'ai soudainement peur de la perdre. En la voyant débarquer dans ma cuisine, ses pommettes saillantes rougies par la morsure du froid, son profil de grande Allemande et l'espérance plaquée en masque épais sur son visage, j'ai négligé de considérer les fissures qui viennent souvent pourrir un tableau. Je vois maintenant que son plan ne s'est pas exactement déroulé comme prévu, qu'elle essaie de rester forte. Et je m'en veux soudainement de l'avoir prise pour ce qu'elle n'est pas.



— Tu sais, quand tu es arrivée, je t’ai à peine reconnue. T’as tellement changé en six ans.

La voilà qui me revient, un peu intriguée.

— T’as l’air super groundé !

— Le centre m’a beaucoup changé. Je vois passer des jeunes tellement amochés, Ingrid. C’est pour eux que je me bats tous les jours. Ça me tient en vie.

— Tu vas être correct avec le p’tit ?

— Y faut ! C’est pas comme si j’avais le choix rendu là. Mais ce qui fait vraiment la différence, c’est d’avoir mon noyau dur. Si ça va pas, je sais qui appeler.

Elle a repris mes mains et je sais bien qu’elle me dit *ça vaut aussi pour toi, cocotte*. Quand une femme comme Tania vous parle ainsi, on ne peut que tomber amoureux. Ce n’est pas pour rien qu’elle a été mon premier amour. À une certaine époque, je la voulais tout le temps auprès de moi. On s’est rencontrées pour la première fois en psychologie dans le fond d’un local du cégep où on passait le plus clair de notre temps collées l’une à l’autre comme deux inséparables. Nos périodes d’études constituaient, chaque semaine, ce moment intime où l’on restait attentives au souffle de l’autre, au glissement calculé des mains sur les feuilles de notes, où, finalement, on percevait tous les signes du désir sauf celui d’étudier. Je me demande si, dans une réalité alternative, Tania et moi aurions pu être ensemble, nous vouloir ouvertement.

- Les choses changent tellement vite, Tania.
- Oui, je sais.

En quittant l'appartement, elle me demande de rappeler mon frère. Je réalise alors que l'idée d'une visite impromptue ne lui est pas venue seule.

24

Notre mère avait installé son atelier dans la pièce adjacente au garage, une sorte de long corridor pensé par stations de travail distinctes, mais cet ordre était factice. D'une manière assez fascinante, tout objet qui s'y retrouvait finissait par être absorbé et disparaître dans une armoire, un tiroir, sous un couvercle sous l'effet d'un vortex mystique. Il nous était formellement interdit d'y jouer sans supervision. Notre beau-père nous l'avait défendu et il nous faisait franchement peur avec son torse de géant et ses paluches de cuir. Il fallait donc attendre qu'il parte au bureau et que notre mère soit occupée au téléphone ou dans la cour pour nous y introduire. Alors que mon frère se dirigeait tout droit vers les tubes d'acrylique et les grands rectangles de carton, je m'engouffrais au fond du long corridor pour aller étudier l'armoire à vitrail. On appelait ainsi ce meuble éventré sans porte qu'on avait trouvé une bonne journée au chemin, parce qu'il recelait tout le matériel nécessaire à la confection de ces assemblages de verre.

Précautionneusement, je retirais une des feuilles de son rayon sans accrocher les rebords tranchants des autres, puis je la plaçais contre la fenêtre pour observer les jeux de lumière se dessiner sur le plancher de l'atelier. Durant ces moments, j'ambitionnais de trouver une journée où nous aurions la maison à nous seuls afin de substituer aux vitres ternes des vitraux de ma propre confection. J'avais déjà vu ma mère planter les clous sur la base en bois et tordre les baguettes de plomb pour

faire tenir entre elles toutes ces couleurs. Il n’y avait là rien de sorcier. Dans l’attente de ce moment, je piochais dans la boîte de rebuts des retailles de verre de toutes les couleurs que je cachais ensuite sous mon lit dans un livre creux. Il s’agissait du délit idéal. Personne ne remarquerait l’absence de ces ordures contrairement aux projets de mon frère qui nécessitaient de vastes surfaces et beaucoup de peinture.

Une année, ma mère avait hérité par l’entremise d’une tante de plusieurs modèles sur lesquels mouler du feutre pour confectionner des toques et des chapeaux. Elle avait rangé la douzaine de têtes en bois sur le dessus d’une commode dans l’atelier sans nous en parler. Noah, en les apercevant, avait gravi les escaliers à toute allure, terrorisé par ces ovales sans visage. Elle avait bien fabriqué un chapeau, un fois. Je me souviens qu’elle le portait pour venir nous chercher à l’école. Noah et moi nous tenions écrasés sur la banquette arrière pour ne pas être vus en leur présence, elle et son immense capeline cerise. Les têtes en bois n’avaient plus jamais servi. Elles ont continué d’accumuler la poussière, oubliées dans un coin sombre de l’atelier. J’ignore ce qu’elles sont devenues. Elles ont sûrement atterri dans une des profondes bennes de l’écocentre.

Vers la fin de sa vie, maman avait développé une obsession pour la danse et avait tenté d’apprendre la samba. Encore aujourd’hui, je reste convaincue que sa fascination pour la discipline tenait moins à l’art en lui-même qu’à l’extravagance des costumes qu’elle confectionnait et dans lesquels elle paradait seule dans son atelier. Ne souhaitant pas payer pour des leçons privées, elle jumelait aux pratiques hebdomadaires en groupe qui avaient lieu dans le sous-sol de l’église paroissiale, plusieurs séances de danse à la maison. Pour l’aider dans son projet, mon beau-père, tout subjugué qu’il était de voir ma mère accoutrée de drapés soyeux, de plumes et de sequins – il n’y avait pourtant là rien d’anormal – avait couvert le mur ouest de la salle d’une impressionnante quantité

de miroirs de forme carrée donnant à voir un reflet à peu près fidèle de la réalité. Lorsqu'on s'assoit au rez-de-chaussée, le plancher de la maison vibrait sous l'effet des percussions diffusées par la radio portative bleue poudre qu'elle emportait sous son bras le soir avant d'aller aux pratiques. Je la regardais partir dans la noirceur de novembre en m'imaginant une dizaine de fringantes quinquagénaires en talons et bustiers se trémousser devant le sacristie avec un mélange de dégoût et d'admiration. Bien sûr, l'activité avait perdu en sensualité avec la progression de la maladie. Ma mère portait désormais des bracelets en velours autour de ses avant-bras pour dissimuler les bleus et le cathéter. La ceinture de paillettes se portait plus haute autour de la taille pour éclipser le sac de stomie. Son aplomb de bête de scène s'était envolé, disséminé le long de la route entre deux traitements de chimio. La maladie a cette capacité d'emporter de très fines couches de l'individu, à la manière d'un oignon dont l'on retirerait les peaux dans un cours de bio pour mieux en observer la structure interne au microscope. Le malade perd des lamelles de lui-même comme des écailles, une vieille peau de serpent. Mais le corps oublie de faire peau neuve et laisse le malade tel qu'il est, un peu plus gris, un peu plus faible, un peu plus laid. Je trouve ce processus d'une méticuleuse indécence. Je me rappelle l'avoir trouvée laide. *Tu es laide, maman avec cette maladie tatouée partout sur ton corps. Tu es laide avec ta peau de désert aride. Tu es triste et laide de faire comme si. Tu es laide, toi qui danses alors que tu crèves. Tu es laide d'avoir l'esprit en fête quand tu sais que rien ni fera. Ni la médecine, ni la magie, ni la danse. Tu es laide d'être aussi illusoire.*

Après les funérailles, notre beau-père nous avait rendu visite chez mon père. Il avait réuni quelques objets de notre mère qu'il souhaitait nous rendre. Parmi les photos, les croquis et les carnets de notes, se trouvaient des bouts de costumes qui avaient échappé aux centres de dons. Les morceaux

m'avaient paru assez ordinaires, moins clinquants que dans mes souvenirs.

Je repense souvent à l'atelier avec tout de même une certaine tristesse. Mais cette pièce n'a jamais été nôtre. Elle est demeurée le refuge épisodique d'une femme un peu inconstante, passionnée et chaotique.

25

Les rues sont blanches, mais pas pour longtemps. Dans moins d'une heure, les pare-terres de la ville redeviendront bruns. Je constate que je n'ai jamais vraiment questionné cette transition en apparence naturelle, ce passage dans les rues de la ville du blanc au brun. Je suppose qu'un premier tuyau d'échappement cochonne le tapis de neige et que les autres sarclent et malaxent la bouillie pour ensuite aller l'étaler bien partout. Cela reste un travail d'équipe. Simon a une expression pour cela, quand il veut parler de l'épaisse pâte marron qui fait dévier sa roue avant. La cassonade. L'idée de marcher dans un demi-pieds de sucre brun me redonne le sourire.

Noah est venu me rejoindre à la porte du bloc. Je me suis finalement décidée à le rappeler après la visite de Tania. Il m'a proposé de passer dimanche matin pour prendre une marche et aller manger. Il m'attend dans l'entrée du bloc, le manteau ouvert sur une chemise attachée en jaloux. Je fonds. Il se moque gentiment de ma tuque, de mon cache-cou, de mon foulard et de mes mitaines, moqueries auxquelles je réponds par une grimace qu'il ne peut pas voir, puisque seul mon nez est encore visible. La première ruelle que nous empruntons paraît praticable et nous décidons de les

enfiler une à une pour remonter vers le nord de la ville.

Je connais comme le fond de ma poche les ruelles que nous empruntons. Pendant le confinement, nos uniques sorties à Simon et moi se résumaient à la visite de la pharmacie, de l'épicerie et des quelques rues avoisinantes. Nous prenions à tous les jours des chemins aléatoires qui finissaient tous, avons-le, par se ressembler un peu. J'ai apprivoisé ces détours, me suis attachée à leur réconfortante asymétrie. Je fais tourner Noah sur la sixième avenue, parce que j'aime m'arrêter devant le poteau sur lequel les résidents ont placardé les prénoms des enfants qui fréquentent la ruelle. Non pas parce que je suis touchée par la naïveté enfantine du geste – les enfants me répugnent – mais bien parce qu'à un moment donné, toutes ces personnes se sont côtoyées assez longtemps pour échanger leurs noms et, de façon consensuelle, formuler le désir de clouer leur lien inextricable sur une planche de plywood verticale dans leur cour arrière. Le geste, d'une poésie tout à fait banale, reste rudement efficace. Je n'arrive pas à concevoir, à la quantité de ruelles vertes qui naissent dans le quartier, comment autant de personnes peuvent travailler ensemble sans vouloir s'étriper. Je frissonne simplement à imaginer qu'un tel projet pourrait voir le jour sur mon tronçon de la douzième avenue. Je pense que je déménagerais. Tout pour éviter de travailler avec mes voisins dont la simple pensée propage en moi une vague d'apathie. Sauf peut-être pour Dolores et Amir. Dolores parce qu'elle dit tout sans filtre, et Amir, parce qu'il est diplomate et sait quand ne rien dire.

— C'est cool pareil.

— Ça reste un peu quétaine, tu trouves pas ?

— Ça peut être cool et quétaine. L'un n'empêche pas l'autre.

Noah tient rarement tête à ma négativité. Il est plutôt du type à absorber le mal-être des autres

quand il ne sait pas quoi en faire et à le digérer lentement comme un repas trop lourd qui nous reste sur l'estomac. C'est sa façon d'aider. Mais je le sens combatif ce matin, prêt à parer mon venin de petit fille gâtée et désillusionnée.

Devant nous, sur la façade d'un garage sont alignés les frères Dalton, vêtus de tenues de prisonnier, leurs chevilles retenues les unes aux autres par un lourd boulet de canon. Le très décontracté Lucky Luke, les précède, germe de blé en bouche et canon à la main, prêt à tirer. La murale a dû être peinte l'été dernier. Les couleurs sont encore très vives. Au tour de Noah de rester immobile devant la fresque, un sourire niais plaqué entre ses joues roses. Je suis convaincue que s'il le pouvait, il arracherait au mur sa peinture et la ramènerait chez lui pour lui trouver un coin au chaud dans sa bibliothèque à bibelots. Est-ce qu'il a gardé ce souvenir coloré de notre enfance, avec ce fini brillant et intact ? Je me dis qu'il est peut-être temps de reparler de maman.

— J'ai repensé à l'atelier de maman cette semaine.

— Ah ouais, pourquoi ?

— Je sais pas trop. J'imagine que faire le tri chez papa, ça m'a shakée.

— Je savais qui se passait quelque chose. T'étais bizarre. En tout cas, plus que d'habitude.

Je le pousse dans le banc de neige. Bien que grand, Noah n'a jamais eu le pied très solide. Il s'étale le long d'une clôture un peu trop violemment à mon goût.

— Va donc chier !

— Toi-même, tarla.

Je l'aide à se remettre sur pieds, mais je garde maintenant une distance plus que raisonnable entre nous pour éviter de me faire avoir à mon tour.

— Tu lui en veux-tu ?

— À qui ?

— À maman.

— Lui en vouloir pour quoi ?

— De nous avoir rien dit.

Noah regarde ses pieds, songeur. Il a les sourcils froncés, ce qui veut dire qu'il réfléchit sérieusement à la question.

— J'imagine que oui. Peut-être un peu. En même temps, pas avoir eu la conversation avec elle, ça veut pas dire qu'on le savait pas.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Ben, ça se sent ces choses-là. Quand quelqu'un va pas bien.

J'essaie de ravalier ma salive. Le sixième sens de Noah m'avait échappé. Noah, celui qui voit à travers les gens. Ou peut-être que ces choses-là, comme il le dit, sont bel et bien évidentes. Que je suis atteinte d'un manque d'humanité chronique qui m'empêche de percevoir la douleur des autres. Je suis peut-être tout simplement égoïste.

Mon frère, lui, est fait d'une autre trempe, celle des sous-estimés. La boule d'énergie de mon enfance n'existe plus. J'ai devant les yeux un géant qui économise ses mots. Parce qu'il parle peu et préfère s'effacer, il n'attire pas les regards et se replie sur lui-même comme un poil incarné douloureusement infecté. N'empêche qu'il sent le monde avec une impressionnante acuité. J'ose à peine imaginer ce qu'il a dû ressentir quand notre mère passait des après-midis entiers allongée sur le canapé à somnoler. Et quand notre père, un peu nerveux, nous déposait devant sa porte pour



la fin de semaine, un sourire timide sur le visage avec ces regards à la dérobée posés sur nous dans le rétroviseur. Et quand il trouvait dans les yeux de ses enseignants cette pitié, parce son intervenante les avait prévenus de sa situation familiale délicate. Parfois, je crains que son caractère ne l'anéantisse, qu'il se laisse pénétrer par les autres avec trop de résilience et que son petit cœur soit piétiné au passage. J'aime Noah. Je l'aime avec violence, et j'ai au moins la certitude que tant que je vivrai, cet amour ne tarira pas.

Au restaurant, il s'assoit au bord de la fenêtre, replace au centre de la table la corbeille de confitures, puis se commande une crêpe nature avec un bol de fruits sans kiwis. Quand on brunch, il prend le même déjeuner, et ce depuis dix ans. Lorsque je le vois replacer les petits pots dans la corbeille pour en faire de belles colonnes droites, mon cœur se serre, et je remercie l'univers de m'avoir donné un frère d'une si intarissable prévisibilité.

Tania et moi suivions un cours ensemble lorsque nous avons étudié pour la première fois la pyramide des besoins de Maslow. J'avais surtout retenu du cours que nos besoins de base doivent être satisfaits, sans quoi nous en écopons dans d'autres sphères de notre vie. Je dois admettre que j'écoutais d'une oreille distraite l'enseignante, tandis que la main de Tania sur ma cuisse m'incendiait tout le bas-ventre. Ce cours m'avait tout de même marquée. Maslow est devenu, bien malgré lui, mon gourou personnel de la fainéantise, mon prétexte de prédilection pour me débarrasser de mes obligations ou écourter mes sorties. Je me devais d'interrompre prématurément

mes séances de travail en raison d'un inconfort gastrique ou des conditions environnantes tout à fait inadéquates à l'étude. L'entraînement tournait court, bien souvent à cause d'une pressante envie de pisser. La sortie au cinéma devenait la condition *sine qua non* de mon bien-être spirituel au détriment du ménage de mon appartement. Le pauvre homme porte donc sur sa conscience le poids de l'utilisation fallacieuse que j'ai fait de son modèle théorique.

J'y repense aujourd'hui, à quatre pattes sur la tuile froide de la salle de bain, tentant de faire disparaître l'épais cerne qui tache la cuvette, parce que je réalise qu'à ce moment précis, il s'avérerait totalement impensable de faire des projets d'avenir. Pas avant que la céramique de mon cabinet d'aisance n'ait retrouvé la fraîcheur de ses vingt ans. Avec le temps, je suis devenue habile en décoctions désinfectantes, dégraissantes, décollantes et décrassantes, mais aucun de mes mélanges ne vient à bout de cette cuvette qui aurait dû être remplacée au cours du dernier siècle. La bouche béante de la lunette me regarde et se moque de moi. *Enweille frotte, belle épaisse, frotte, frotte !*

Je sens soudainement un liquide froid se reprendre sur le fond de ma tête. Ce que je prends d'abord pour de la sueur se met à glisser entre mes deux yeux, le long de l'arrête de mon nez. Je lève la tête au plafond et j'aperçois une immense poche de laquelle fuit une eau légèrement jaunâtre. Je vois déjà le plafond s'écrouler sur moi d'un coup sec. Ploc. Quel détestable épigramme inscrirait-on sur ma tombe : *Morte sous les décombres*. Sauf que la plomberie se met à hurler quelque part au deuxième et la crainte me noue soudainement l'estomac. Et si tout s'écroulait réellement...

Je sors par la porte du stationnement – le loquet d'en avant fait encore des siennes – et je grimpe l'escalier extérieur jusqu'au balcon arrière des voisins d'où je tambourine à la fenêtre de plus en plus fort. Les minutes passent dans l'appréhension du sinistre qui m'attend au rez-de-chaussée,

alors je redouble d'ardeur. Je cogne à m'en faire saigner les jointures. Une silhouette se profile enfin dans le corridor. On débarre la porte. Une petite tête exaspérée apparaît dans l'entrebâillement.

— Ouiiii ?

— S'il vous plaît, pouvez-vous couper l'eau ? Ma salle de bain est inondée.

— En quoi ça me regarde ?

Le rouge me monte au visage. L'envie de lui planter mon index dans le globe oculaire me travaille, tandis que mon interlocuteur bat des cils dans le plus total désintérêt de ma situation. Je me fais insistante.

— C'est grave ! On doit appeler le propriétaire. Le problème part aussi de votre salle de bain.

— Okay, j'ai compris.

Il roule des yeux. Le putain de babouin bleaché en peignoir de flanelle roule des yeux devant moi avant de me claquer la porte au nez. Une pulsion de mort me traverse le corps et je fais demi-tour à la fois insultée et terriblement amère. Dans mon appartement, le plafond est encore là où il devrait être, mais la poche semble encore avoir enflée. Combien d'années de négligence se trouvent accumulées entre ces murs, à sous-estimer l'ampleur des dégâts, à retarder l'inévitable. J'ai la profonde conviction que le monde se porterait mieux si l'on radiait de la surface de la Terre ce fichu taudis une bonne fois pour toutes. Je compose le numéro de mon propriétaire et j'atterris directement sur sa boîte vocale.

— Vous avez bien rejoint Gérard Gosselin. Laissez-moi un bref message et je vous rappellerai

dès que possible.

— Mon p'tit Gérard. Tu veux que ce soit bref ? M'as te faire ça de façon expéditive, mon chum, tu vas voir. T'as pas bougé le p'tit doigt quand ta cochonnerie de bain magique a rendu l'âme. Tu nous as fait poireauter pendant huit semaines avant de venir poser une nouvelle planche de plywood pour remplacer not' comptoir tout pourri. Nos portes d'armoire ferment toujours pas, les voisins du deuxième s'arrangent pour m'envoyer à l'hospice, ma porte avant ouvre pu, pis tu veux-tu en savoir une bonne ? Hennn !!? Ta criss d'inertie vient de te couter un dégât d'eau. Là, écoute-moi ben jusqu'au bout, mon p'tit Gérard. Tu vas ramener ton p'tit cul de gestionnaire blasé sur la douzième dès que t'auras écouté ce message, tu vas te faire pousser des couilles, une colonne, pis une conscience tant qu'à y être, pis tu vas faire ta job, sinon j'te traîne en justice. S'tu assez bref à ton goût ça ? Bye !

Le visage de Simon traverse alors mon esprit. Je le vois qui prendrait la situation en main à sa façon, qui se rendrait avec flegme chez nos voisins pour exposer le problème, qui contacterait le propriétaire avec juste ce qui faut d'autorité pour que les choses bougent, qui me regarderait, un peu amusé, avec ses yeux tendres de biche aux aguets, l'air de dire, *ça va, chéri*. Oui, ça va, Simon. Ça va, sauf pour le bout où t'as décidé de partir. C'te bout-là, clairement, ça va pas. Dans le fond de ma poitrine, derrière mon cœur qui bat à tout rompre, je sens une part de moi-même se décrocher, et j'ai désormais la certitude d'avoir atteint un point de non-retour.

La boulangerie reste effacée avec son entrée en retrait par rapport à la saillie du trottoir. Je continue de croire que cette discrétion doit nous coûter de précieux dollars chaque année. Je traverse le portail de fer et accroche mon vélo sur le support devant la vitrine. Hors de question de sacrifier aux chenilles des déneigeuses mon précieux véhicule en le laissant impuissant sur le trottoir.

J'insère la clé dans la serrure et pousse la porte avec mon épaule gauche. L'aire de vente baigne dans la noirceur, mais j'aperçois de la lumière derrière les échelles et j'entends les boulangers s'affairer à sortir les derniers pains du four avant l'ouverture. La chaleur du four à bois enveloppe tout l'espace d'une duveteuse caresse. Les premiers temps, j'avais plutôt été happée par l'odeur de la levure et de la pâte au beurre, mais après quelques semaines seulement, mon nez s'y était fait comme profondément engourdi par l'habitude. Je m'y étais si accoutumée qu'à plusieurs reprises, lorsqu'un client théâtral – dieu sait qu'ils fréquentent en grand nombre le Plateau Mont-Royal – inspirait à plein poumons l'air chaud du commerce, puis lâchait un soupir d'extase devant moi, je ne pouvais m'empêcher d'éprouver un malaise, ne pouvant que vaguement m'identifier au bonheur sincère qu'il ressentait. Ce petit manège bénin trouve encore à mes yeux un certain charme, alors je joue le jeu. Je m'y plie de bonne foi et je dilate mes nasaux d'hypocrite bovine pour faire plaisir au client, cela depuis cinq ans.

Un mouvement répété un nombre incalculable de fois finit par s'inscrire en nous d'une manière aussi indélébile que l'est notre capacité à respirer. Chaque fibre de notre corps subit la drill répétée de notre cervelet jusqu'à tatouer en nous les bons pas de danse. Et l'on finit par avoir un lieu dans la

peau, qu'on le veuille ou non. D'une main, j'empoigne le livret des commandes à côté de la caisse enregistreuse et de l'autre, les poches de farine vides empilées sous le comptoir de service. Mes pieds me dirigent sans effort devant les bonnes miches que j'empile au fond des sacs de façon à ne pas briser la croûte ou aplatir la mie encore tiède. Bientôt, toutes les commandes attendent le livreur dans le sas et je commence à garnir les comptoirs. Les pains se doivent d'être disposés dans un ordre bien précis, suivant l'emploi du grain et du levain. D'abord, en partant de l'extrême droite, on retrouve les farines de blé entier, puis le kamut, l'épeautre, le seigle et le sarrasin. Après quoi, je retire de leur boîtier les affichettes des produits que je dépose en vitrine. Je rapporte ensuite de l'arrière-boutique les échelles de viennoiseries qui couinent lorsqu'elles glissent sur les roues enfarinées. Mes doigts détachent des plaques les croissants, les chocolatines et les danoises dont la peau dorée colle légèrement au papier ciré. Il faut alors les répartir savamment pour que l'étalage garde sa symétrie ; les pâtes feuilletées en colonnade, les danoises en pyramides, les chaussons à la queue leu leu, chacun dans son rang. Mais je dois interrompre mon mouvement et aller débarrer la porte avant à mon premier client en veston qui s'arrête à sept heures tapantes prendre son expresso et son croissant au fromage avant d'arriver au bureau. Puis les matinaux se succèdent, réguliers ou étrangers, toutes de pauvres âmes gourmandes en quête de réconfort dans le froid crépusculaire. Et moi, je suis leur messie, avec mes quiches et mes cafés. J'occupe une place de choix dans l'organigramme du bon samaritain, et je sais comment y faire, tout mon être le sait.

À dix heures tapantes, la boulangerie retrouve son calme. Je peux me préparer un café et passer le balai dans l'aire de service en attendant l'arrivée de ma collègue d'ici une heure. Aujourd'hui, je trouve cette accalmie délicieuse. Autour de moi, dans l'immobilité des lieux, j'entends le discret sifflement du mousser qui libère sa pression, le crépitement des néons au-dessus de ma tête et le vent qui se brusque aux fenêtres, mais qui ne peut pas m'atteindre là d'où je me trouve. Je reste

hors de portée et bien heureuse de l'être enfin. Depuis que j'ai déversé mon fiel sur le répondeur de Gérard la semaine dernière, il n'a pas donné signe de vie. Je ne me souviens plus très bien des mots que j'ai employés, mais j'en ai retenu l'idée générale. Je souhaiterais pouvoir réécouter ce message, question d'évaluer l'ampleur des dégâts, mais je me défends de présenter des excuses à cette brute de proprio. On ne pardonne pas à un connard parce qu'à bout de nerfs, on s'est fait connard soi-même. Ce petit jeu n'aurait jamais de fin.

Je décide de me lancer dans le détartrage des grilles. Une à une, je les retire du meuble en faisant couler le robinet. Je remplis ensuite mon seau d'eau savonneuse et, avec une laine d'acier, je me mets à frotter le métal qui retrouve sa brillance, section par section. J'ai bien souvent utilisé mes ongles à réaliser cette tâche. La majorité du temps, j'en retire une grande satisfaction, mais il y a tout de même ces semaines où j'en chie comme Sisyphe. Par chance, je suis dans le bon état d'esprit, alors je mets tout mon cœur à l'ouvrage et la besogne avance bon train.

Lorsque Sophie ressort du vestiaire avec sa toque et son tablier, je vais la rejoindre le temps d'une pause.

— C'était bien ta fin de semaine ?

— Ouais, moi pis mon chum on est allés faire du snow à Tremblant, mais y'avait ben que trop de monde, c'était pas gérable.

— Ah, merde. Dommage. Hey ! En passant, Monsieur Laberge, y vient pas prendre son pain ici le matin quand t'es là ?

— L'aveugle, ça ?

— Oui...

— Ah, tu savais pas ?

— Quoi, ça ?

— Les boss ont vu passer sa photo dans la chronique nécrologique. On en parlait justement la semaine dernière.

La nouvelle me fait l'effet d'une gifle en plein visage. Je reste plantée devant Sophie à bégayer un *voyons donc !* consterné, mais ma collègue ne semble pas trop savoir quoi faire de mon étonnement. Elle me donne l'impression de jongler avec, en se le garochant d'une main à d'autre comme pour ne pas se brûler le bout des doigts.

— C'était pas une jeunesse le bonhomme, pis on savait rien de lui. Peut-être qui souffrait beaucoup...

Je reste muette devant la cruelle évidence. Lui et moi ne savions pratiquement rien l'un de l'autre. Il venait acheter son pain, moi je le servais, et voilà tout. Pourtant, l'annonce de son décès me paraît irréaliste. Le petit homme à l'imperméable beige et à la calotte de laine va traverser le portail d'une minute à l'autre, tracer sa route sur la pierre rugueuse, trouver les marches du bout de sa canne et retentir comme une apparition juste devant moi avec son sourire pâle et son calme de vieil enfant sage. Il flairera la bonne affaire, commandera sa petite gourmandise habituelle et repartira satisfait, une fois de plus. Non. Rien de tout cela n'a de sens.

Où est ma place dans cette histoire ? Qui reprend le rôle dans ma vie de la douce et futile apparition hebdomadaire ? Les morts manquent cruellement de timing. Et ils restent incapables de terminer ce qu'ils ont commencé.



Simon maîtrise de mieux en mieux l'art du texto lacunaire dont il saupoudre parcimonieusement mon quotidien. *Débordé. Tellement de job. Tu me manques, chérie.* J'y réponds, parce que je l'aime, mais je n'ai plus vraiment d'attente. La distance a cautérisé notre couple. Nous ne sommes plus que deux moignons d'un même corps, chacun de son propre bord du continent.

— C'est ton p'tit chum ?

Dolores, perchée au-dessus de mon épaule, observe mon écran sur lequel j'ai les yeux rivés depuis que nous avons pénétré dans la quincaillerie. Je cherchais l'avoine ce matin pour me préparer un gruau et, en fouillant dans les armoires, j'ai retrouvé mon sac de farine et ceux de légumineuses criblés de trous. Je soupçonnais la présence de souris depuis longtemps, surtout par grand froid, mais pour Dolorès, les généreuses bouchées prises dans mes sacs de lentilles et mon pain en croûte sont indubitablement le fruit d'une infestation de rats, et personne ne pourrait mieux me conseiller qu'elle. Elle me décoche un *suis-moi* autoritaire et s'enfonce dans l'allée des produits pour nuisibles. Une fois passé le centre de la rangée, elle s'immobilise et retire des rayons plusieurs paquets au vernis lustré qu'elle envoie valser dans mon panier. Je n'arrive pas à savoir si la fascination de Dolorès pour la traque aux rongeurs éveille plutôt en moi du dégoût ou du respect. De toute évidence, notre exotique sortie stimule sa fibre d'exterminatrice amateur.

— Ces p'tites granules-là, ça fait que ta bibitte a devient chèse chèse chèse pis qu'a va pas puer din murs. Évite de prendre c'te produit-là, parce que ça va se mettre à sentir la charogne, pis

y'aura pas d'autre option que de toute arracher.

Je l'écoute avec déférence, tout en m'imaginant arracher les murs de l'appartement, les poutres et le linoléum pour que la bâtisse s'écrase sur elle-même dans ce qui serait une implosion salvatrice. Dolorès me ramène à la réalité en faisant aller ses mains devant mon visage.

— Hey ! Ma fille, reste concentrée. On a une mission.

Je me décide finalement à acheter d'affriolantes granules verdâtres et une large cage pour emprisonner les rongeurs repentants. Alors que j'attends mon tour à la caisse et que je dissimule mes emplettes dans le fonds du panier – j'ai la détestable impression de me faire épier avec dédain par les autres clients de la file – Dolorès me quitte pour aller explorer les serres. Elle en revient avec, sous le bras, deux plantes jumelles au feuillage caoutchouteux et aux fleurs blanches.

— Gardénia ! Je t'en prends une, pour éloigner le mauvais œil.

Une fois chez moi, je débarre la porte arrière et Dolorès me double pour se planter, jambes bien écartées, au milieu de la cuisine. Elle dépose le gardénia sur le rebord de la fenêtre, puis étudie l'amoncellement de légumineuses séchées sur ma table de cuisine d'un regard approbateur. Je suis préposée à la javellisation des armoires de cuisine et des électroménagers pendant que Dolorès vide mes garde-robes et installe ses granules empoisonnées le long des moulures.

En fin de soirée, elle repart avec sa plante et la certitude d'avoir fait tout ce qui était en son pouvoir pour me sauver d'une violente infestation. Moi, j'ai les poumons en feu et trois garde-robes inutilisables. Je me décide tout de même à regrouper dans le coin de la chambre les souliers et les manteaux d'hiver exilés dans le processus. Épuisée, je m'enfile une part de pâté chinois et je

m'endors dans les effluves de produits chimiques avec, au cœur, le sentiment du devoir accompli.

Dans mes rêves, les bestioles grattent et couinent derrière ma commode. Je les sens grimper sur mon édredon, déféquer sur mes taies d'oreiller et mordre mes avant-bras pour repartir se repaître des bouts de ma personne dans leur sinistre tanière. Puis elles s'empoisonnent dans leur trou avec les petites dragées de la fée Dolorès et nous pourrissons entre mes murs, ensemble, comme des amants maudits.

29.

*Deux mois plus tard...*

Le procès est prévu pour dix heures ce matin. L'horloge sur le mur adjacent à la salle d'audience indique dix heures moins quart. Je porte encore l'attelle qui soutient mon épaule gauche. La douleur s'est dissipée au cours des dernières semaines, mais la honte, elle, me fait l'effet d'un tatouage en plein front qui ne cicatriserait pas. J'ai des haut-le-cœur depuis que je me suis assise sur l'inconfortable banc en bois devant les machines distributrices. Impossible de trouver une position assez confortable pour rester immobile plus de cinq minutes. À croire que la salle d'attente a été conçue pour favoriser les malaises. Je décide de me lever pour faire les cent pas, mais, au même moment, de l'autre côté du corridor, mon propriétaire pousse les portes battantes avec son avocat. Nos regards se croisent et une vague glaciale me traverse le corps. Je me rassois sur le blanc de bois, et je retiens mon souffle. Alors que je me demande comment je m'y suis prise pour me

retrouver si bas, mon téléphone se met à vibrer dans mon sac.

*Deux mois plus tôt...*

J'ai remis ma démission à la boulangerie quelques jours après avoir appris le décès de Monsieur Laberge, pas que les deux événements ne soient spécialement liés, mais j'aime le croire, pour m'insuffler un peu de dignité devant la quasi-indifférence qu'a suscité la nouvelle de mon départ. Annie, ma patronne, – j'ai cette image brûlée sur le fond de ma rétine pour le restant de mes jours – tartina sa demi-baguette d'une épaisse tranche de reblochon, l'oreille collée à la radio qui diffusait le dernier match de foot de la France, le tout en recomptant le fond du tiroir-caisse. L'annonce de mon départ est passée comme une lettre à la poste. Tout en m'écoutant lui dire que je me sentais mûre pour de nouveaux défis, Annie s'enfilait le restant de sa tranche dans l'œsophage et s'impatiait devant l'incapacité de son équipe à marquer un but en tir de pénalité.

— Du coup, on se revoit l'année prochaine ?

La déconcertante légèreté avec laquelle cette idée lui est venue... J'ai acquiescé en me disant qu'un énième retour au travail dans ce commerce signerait mon arrêt de mort, ma fossilisation au service client. Et l'enseignement deviendrait ce fantôme éculé, un tasse kitsch qui aurait perdu ses imprimés dorés et qu'on aurait retrouvée, couverte d'un couche de poussière grasse au fond d'une armoire. *Over my dead body, Annie.*

Je n'ai pas offert les deux semaines de préavis qui témoigneraient de ma bonne foi et de mon désir d'entretenir des relations cordiales avec la main qui m'a jadis nourrie. J'ai poussé la porte du commerce à quatorze heures tapantes avec la ferme intention de ne pas y remettre les pieds le lundi

suis, ni plus jamais ensuite. Je n'aime pas les périodes de transition, les entre-deux fourrés à l'incertitude comme le serait un profiterole. Tout cela me lève le cœur. Non, j'ai bien fait de couper les ponts. Cette relation s'éternisait dans sa morosité et j'aurais fini comme ces miches de l'avant-veille, transformée en une sorte de brique au cœur glacial.

Le commis de plancher à la SAQ me propose un vin rouge à mon image, vif, mais sans longueur. J'en prends deux bouteilles pour célébrer avec moi-même la fin de ce chapitre. Dehors, la douceur de mars me fait l'effet d'un baume après les trois derniers mois de noirceur et de gel. J'écoute avec appréhension le cliquetis des bouteilles qui s'entrechoquent dans ma boîte à lunch. Je déambule sur Masson, le manteau ouvert et le regard tourné vers Monsieur Laberge. J'ai envie de me gorger d'un optimisme sincère, de celui qui allège le pas et survolte l'esprit, mais je n'ai le droit pour cette fois qu'à la caresse du soleil et à l'envie de boire, ce qui n'est pas peu de choses.

Alors maintenant quoi ? Sans emploi par ma propre volonté et sans expérience d'enseignement crédible, dans une relation qui marche sur le respirateur artificiel depuis environ six mois – ne nous mentons pas – je rentre me terrer dans mon appartement sans charme à titre de jeune femme vive sans perspective d'avenir. Simon a une élégante manière de décrire les échecs. Il dit que face à ces disgrâces, on emmagasine une énergie cinétique qui peut s'avérer une puissante alliée pour rebondir. Ces questions d'énergie emmagasinée m'évoque plutôt la souffrance ressentie lorsqu'on se crisse en bas.

Le soir tombe doucement sur Rosemont lorsque j'achève ma première bouteille. Je danse seule entre le meuble de la télévision et le divan sur une chanson de Dalida et j'ai laissé les rideaux ouverts pour que les curieux en quête de réconfort espionnent à la bonne fenêtre. La griserie me fait

croire à mon talent et j'écrase mes pieds sur le plancher au rythme de la mandoline. Je n'ai jamais achevé la peinture dans le salon ni même retiré les feuilles de papiers journaux qui recouvrent le plancher, ce qui fait que mes talons glissent parfois sur la surface instable. Je finis par m'allonger un peu essoufflée sur mon canapé. J'affectionne particulièrement l'engourdissement qui traverse mes mains et ma nuque lorsque je bois quelques verres de trop. Je resterais là, inerte, la conscience et le corps éteints des heures durant. Je raffole du déni sous toutes ses formes, mais lorsque j'ouvre les yeux, au-dessus de ma tête j'aperçois le globe du luminaire et sa myriade de cadavres de mouches que je n'ai jamais pris le temps de nettoyer. Et je ne vois plus que ça...

Je n'arrive plus à en détourner les yeux et je sens mon visage se crispier. Il faut que cette histoire se règle sans plus attendre. De peine et de misère, je déloge l'escabeau de l'arrière de la bibliothèque et j'écarte les deux montants. Deux des quatre pattes tangent légèrement sans que je ne parvienne à les stabiliser, même en appuyant de toutes mes forces sur la barre d'écartement. Je resterai prudente. Une fois en haut, je pose mon genou droit sur le dessus de la volée de marches. Les bras tendus, j'atteins le rebords du luminaire sans peine, mais il reste figé sur son socle lorsque je tente de le dévisser. Je m'y prends autrement. Avec mon bras droit, je vais chercher le côté opposé du globe pour créer un meilleur levier. Je tire de toutes mes forces. Le globe se détache et je perds l'équilibre. En tombant, ma tête vient percuter le rebord de l'étagère et je m'écrase sur la table à café. Mes oreilles sillent un instant, puis plus rien.

30.

Près de dix-huit heures plus tard, je sors des urgences avec, au bras, un épais bandage qui m'enserme l'épaule gauche, une écharpe autour du cou et un mal de tête carabiné. Je dois passer à la

pharmacie récupérer une prescription de morphine pour combattre l'envie de m'assommer avec une pelle dans l'espoir que la douleur ne cesse. L'idée de me retrouver à nouveau seule ce soir me déprime profondément. Je me promets d'appeler Noah et de l'inviter à venir écouter un film à l'appart bientôt. Qui sait, il m'insufflera peut-être la candeur nécessaire pour prendre un peu de recul.

Lorsque j'ai repris connaissance, j'ai tout de suite su que quelque chose n'allait pas. Le sang qui pulsait dans mon épaule gauche, cette sensation de brûlure qui montait en vague jusqu'à mon oreille. L'échelle gisait au sol et la plaque de verre de la table à café était rompue sur toute sa longueur. À côté de moi, l'atroce luminaire reposait intact, la multitude de corps en tête d'épingle disséminée sur le plancher et certainement dans les plis de mon chandail et dans mes cheveux. À l'hôpital, les radiographies ont révélé une fracture bien nette de la tête de l'humérus.

— Le coup que vous avez reçu à la base de votre crâne a causé une commotion légère. Je vous prescris quatre semaines d'immobilisation pour votre bras. Pour votre tête, surveillez vos symptômes et si votre cas s'aggrave, revenez aux urgences sans attendre.

Le taxi me dépose à l'entrée de l'immeuble autour de six heures du matin. Je n'y pense plus et je tente de débarrer la porte avant qui refuse de s'ouvrir. Je reste plantée sur le perron à tourner la poignée dans le beurre, et je sens les larmes me monter aux yeux sans arriver à les retenir. Ma voisine de palier, alertée par ma litanie, en profite pour sortir son recyclage.

— Ouf ! qu'est-ce qui s'est passé ?

— Ah ! Mêlé-toé donc de tes affaires pour une fois !

Je sens dans mon dos son silence de vieille mégère offusquée aussi froid que si j'avais laissé le sas

ouvert en pleine tempête. J'attends qu'elle ne claque sa porte pour me trainer en lyrant jusqu'au stationnement.

Une fois à l'intérieur, j'abandonne mon manteau et mon sac dans la cuisine et je vais m'allonger dans la chambre. Bien à plat sur le matelas, j'arrive à oublier mon épaule, mais la moindre pression sur mon bras m'arrache un gémississement.

Autour de moi, à travers les murs, la vie dans le bloc reprend graduellement son cours après la torpeur moite de la nuit. Le couinement de la tuyauterie d'un des locataires qui prend sa douche, le crissement des bottes d'hiver des quatre enfants au troisième étage prêts pour se rendre à l'école, les portières des voitures et le ronronnement rapide des moteurs une fois la clé mise dans le contact. Je suis l'une des leurs, avec ma conscience routinière. Tous ces voisins, ces corps évoluant en vase clos, prennent leurs routes parallèles, mais reviennent à chaque fois au bercail, dormir auprès d'autres étrangers. Une étrange colonie dont les membres se touchent sans se voir. Je suis l'une des leurs. Je dois défendre mon territoire, le conserver à tout prix.

La journée durant, je me réveille aux heures, le front plaqué d'une angoisse brûlante. Et quand la douleur devient insupportable, je fixe les chiffres rouges de mon cadran dans l'espoir que le prochain comprimé me plonge dans un sommeil sans rêve. Il n'existe rien de plus insupportable que l'attente et l'insipide état dans lequel elle vous plonge et où l'on étouffe. Alors j'écoute l'immeuble respirer, cette vieille bâtisse aux poumons encrassés et à la voix rauque qui me murmure à l'oreille le travail acharné qu'elle accomplit au quotidien dans l'indifférence générale. Et nous soupirons ensemble, de nous sentir aussi seules à l'ouvrage dans nos grands corps meurtris. Le soir venu, je trouve une position qui rend la douleur supportable, le dos légèrement surélevé, le cou incliné vers l'avant, puis je plonge enfin dans le sommeil lourd que j'attends depuis des heures. La semaine passe dans cette alternance de siestes collantes et de doses d'opioïdes qui me gardent toutes



deux comateuse. En moi, de petits soldats s'affairent à guérir ce que j'ai détruit.

31.

Au deuxième, les voisins viennent de rentrer après ce que je devine avoir été une longue tournée des bars. J'ai d'abord entendu le tintement des verres à vin qui s'entrechoquent dans un détestable élan de joie, mais bien vite, les rires ont suivi, puis les cris d'extase et le clapotement incessant de ces monstres à fourrures et talons. Je savais que ce moment arriverait, celui de l'implosion imminente où la limite physiologique de la résignation humaine serait atteinte et où il me faudrait contrattaquer. Les trolls ont envahi mon royaume. Au-dessus de ma tête, ils ont posé leur nid de voraces parasites et fait la promesse solennelle de me sucer mes dernières énergies vives jusqu'à ce qu'il ne subsiste de moi qu'une coque vide. Je ne le laisserai pas arriver, jamais.

Dans la cuisine, j'empoigne le manche à balai et je le plante de toutes mes forces dans la couche de plâtre fraîchement repeinte du plafond. Le coup laisse un profond trou dans la surface lisse et répand un peu de poussière de craie sur mon visage. Je recommence à trois reprises, chaque impact secouant douloureusement mon épaule immobilisée. Mais le résultat est trop jouissif pour m'arrêter maintenant. Dans le bureau de Simon, je sors du coffre à outils une lourde masse au manche arrondi. Ma voix s'enraile au moment de fracasser le mur mitoyen. Je délaisse vite la masse pour m'y prendre avec le côté tranchant d'un marteau, beaucoup plus facile à manier que l'autre outil dans mon état. Je hurle tandis que le mur se couvre de vagues cassantes et, du fond de

ma gorge jusqu'aux trolls du deuxième, percolent les seuls mots que j'arrive encore à formuler.

— Vos yeules ! Vos yeules !

J'insère un disque dans le lecteur CD et je tourne la roulette de son au maximum jusqu'à ce que la vaisselle se mette à vibrer dans mes armoires. J'ai encore le temps de démolir deux chaises de cuisine avant d'être prise d'un vertige et de devoir m'asseoir sur la seule chaise restante encore intacte. Une grande fatigue me traverse le corps. Je m'assoupis, le front sur la table de cuisine, bercée par les vibrations des Black Keys. Je n'entends pas les voisins cogner et lorsque les policiers décident enfin de défoncer la porte, ils ne croient pas une seconde à mon histoire de loquet brisé.

32.

*Deux mois plus tard...*

J'ai si longtemps pataugé dans la honte après l'incident que je n'ai toujours pas osé remettre les pieds dans mon appartement. Je crains trop de croiser le regard de l'un de mes voisins et de lire dans leurs yeux ce jugement sans appel, celui qui me consacrerait folle. En attendant que je retombe sur mes pieds – c'est du moins la formulation qu'emploie ma très diplomatique grand-mère – mes grands-parents ont accepté de m'héberger dans leur sous-sol. J'y ai droit à un matelas de fortune, une télévision et beaucoup trop de temps seule avec moi-même pour macérer dans mon idiotie. *Tu vas voir chérie, la poussière va retomber.* Oui, grand-maman, je l'espère.

C'est la première fois que je croise mon propriétaire depuis que j'ai saccagé son logement. Il y a quelques minutes, dans le corridor du tribunal, nos regards se sont croisés. Depuis, je me tiens derrière la machine distributrice de barre chocolatées en espérant lui échapper d'ici l'audience, pour que cette journée infernale se termine enfin et que je puisse passer à autre chose. Mon téléphone se met à vibrer dans mon sac et le visage calme et rasé de Simon apparaît sur mon écran.

— Hey ! C'est pas vraiment le moment idéal. On peut se rappeler ?

— Désolé...

— Allô ?!

— Oui, oui, je suis encore là. Écoute, y'a pas vraiment de bonne manière de t'annoncer ça.

— ...

— Je vais rester vivre ici, Ingrid.

— ...

— On va pas se mentir, toi et moi ça fait un moment qu'on essaie même plus de faire fonctionner notre relation. Je pense que le mieux ça serait qu'on se laisse aller.

— Je sais pas quoi te dire.

— Je vois pas d'autres solutions. Désolé que ça se termine comme ça. Tu dis rien ?

— ...

— Je vais te laisser un peu de temps. Je te rappellerai pour qu'on en discute un peu plus tard.

Simon raccroche. Au même moment, on ouvre les portes de la salle et le nom de mon avocate résonne dans l'intercom. Je ne peux retenir le rire qui me saisit alors, et la légende raconte que le juge administratif en entend encore l'écho chaque fois qu'il préside une audience.

\*\*\*

J'ignore combien lui aura coûté l'entreprise, mais un immense camion a emporté en son ventre les restes de Simon en direction des plaines texanes. Il n'a rien laissé derrière lui. Simon fait bien les choses, même lorsqu'il s'agit d'y mettre fin.

Suite au procès, j'ai obtenu le droit de rester vivre dans l'appartement jusqu'à la fin du bail. L'absence de système de ventilation et la présence de moisissures dangereuses révélées lors de l'inspection auront joué en ma faveur. J'ai toutefois dû rembourser le propriétaire pour le travail du plâtrier après avoir démolé une partie de la finition du plafond et des murs du salon. En somme, le juge a statué que j'avais fait plus de bruit que de mal et j'en ai été quitte pour un demi mille et une irritation des poumons.

Les jours qui ont suivi la remise des clés de l'appartement, dans l'entrée du garage de mon grand-père, j'ai entreposé mes meubles les plus volumineux et monopolisé une commode pour ranger mes effets personnels. Je squatte leur sous-sol depuis deux semaines avec la bénédiction de ma dedushka qui, avec son sourire timide, me dit que *ça fait du bien de voir un peu de jeunesse dans la maison*. Mon grand-père s'est donné pour objectif de faire une mise au point complète de mon vélo pour occuper ses après-midis, et plus les jours passent, plus mon engin est méconnaissable. Je le laisse faire, bercée par la certitude qu'il veut me faire plaisir et par la douce indifférence de ceux qui ont d'autres problèmes à gérer. Personne de ma famille n'est au courant pour mon affaire avec le tribunal du logement, et je crois bien que les choses resteront ainsi encore longtemps. J'ai préféré garder le secret au risque d'entacher d'avantage le blason familial. J'en suis venue à la conclusion qu'il valait mieux taire certaines choses, malgré tout. À chacun son jardin secret dans lequel enfouir ses échecs. J'ai tout de même honte. Je porte ce sentiment comme une espèce de gilet de mauvaise fabrique qu'on aurait retrouvé au dégel du printemps dans un caniveau, lourd et rigide. Je crains surtout que

Noah ne l'apprenne, que son beau visage ne se plisse de déception en apprenant la nouvelle. Je lui raconterai tout un jour. Pas maintenant.

Juillet m'enveloppe tout entière et fait un peu fondre le frimas sur cette veste que je porte depuis assez longtemps. Ma dedushka porte un short et s'avance vers moi avec une proposition dans le regard.

— Mon cœur, et si on allait porter des fleurs à ta mère ?

Nous allons rejoindre le cimetière Côte-des-neiges dans la petite civique argent qui tient avec de la broche. Une fois l'auto stationnée, nous remontons l'allée centrale avec, entre les mains, une carte pour nous guider dans les dédales de Notre-Dame-Des-Neiges. Ma mère repose quelque part sur une colline face aux sentiers du Mont-Royal. Le coteau est nu et le soleil frappe avec insistance sur les monuments en pierre. Je n'étais pas revenue la voir depuis les funérailles. Ma grand-mère me le reproche parfois, gentiment, comme une suggestion, parfois une question. *Sais-tu si le terrain est bien entretenu ?* Je lui réponds que ma mère et moi préférons communiquer par téléphone. *Que c'est bien plus efficace.* Elle tient fermement le bouquet d'iris destiné à sa fille. Je la laisse parler à son enfant. Nous restons un instant à flanc de colline, parce que c'est ce qui s'impose.

Sur le chemin du retour, je lui prends la mains et j'enlace mes doigts autour des siens. Nous gardons le silence, parce qu'il n'y a rien à dire. Je le sais, et elle aussi. Nous sommes trois femmes à remonter l'allée centrale, qui essayons de nous comprendre et de nous pardonner.

## Repenser la demeure : une valse entre deuil et désir dans *Les maisons* et *Faire les sucres* de

Fanny Britt

Notre compréhension de l'espace domestique comme objet d'étude a connu un tournant épistémologique avec le développement d'approches féministes en sociologie, en géographie, en anthropologie, en philosophie et en histoire au cours de la seconde moitié du 20<sup>e</sup> siècle. En reconnaissant la subjectivité de l'espace et les rapports de force qui s'y jouent, ainsi que les genres et les identités sexuelles, ces approches ont légitimé l'étude de l'espace privé auquel ont longtemps été cantonnées les femmes<sup>1</sup>. Il relève de l'évidence de dire que l'espace domestique reflète à plusieurs égards les inégalités socioéconomiques du groupe dont il est le produit. Son organisation dynamique repose sur les rapports sociaux et les rapports de classe, et sa pratique comporte une dimension « cachée<sup>2</sup> », une part pensée, façonnée en système de représentations symboliques et sociales. C'est donc dire que le « chez-soi », tout en constituant une manifestation matérielle d'un état de la société, transforme celle-ci. Chaque individu entretient avec sa famille, ses amis, ses collègues des relations inévitablement spatialisées qui modulent ses conceptions, ses comportements et même ses attentes vis-à-vis d'autrui. Inutile de rappeler que cet ensemble d'attitudes de gestes et de pensées forme chez chaque individu un tout complexe que je nommerai ici, *identité spatiale*<sup>3</sup>. Une réflexion conjointe entre le texte littéraire et la géographie sociale apparaît nécessaire pour comprendre *l'habiter* des personnages en littérature. Je tenterai donc, dans le cadre de cet essai, de brosser un portrait de l'identité spatiale des personnages de deux romans de ultracontemporains en accordant

---

<sup>1</sup> Susan Moller Okin, « Chapitre 9 : Le genre, le public et le privé », *Genre et politique : débats et perspectives*, Paris, Gallimard, 2000, p.346.

<sup>2</sup> Jacqueline Coutras empreinte ici au travail de l'anthropologue Edward T. Hall. Jacqueline Coutras, « L'insertion différentielle des sexes dans l'espace urbain », *Cahiers du GEDISST* (Groupe d'étude sur la division sociale et sexuelle du travail), n° 5, 1992, p.7.

<sup>3</sup> Edward Relph, *Place and Placelessness*, Angleterre, Éditeur Allen J Scott, 1980 [1976], p.45.

une attention particulière à la pratique ainsi qu'à la représentation de l'espace domestique chez ceux-ci.

En 2015, l'autrice et dramaturge québécoise Fanny Britt faisait paraître son tout premier roman chez Cheval d'août, *Les maisons*<sup>4</sup>. Le lecteur y découvre la vie de Tessa, la narratrice, agente immobilière et mère de trois garçons qui habite avec son conjoint Jim depuis plusieurs années. Lorsque Tessa retrouve par hasard Francis, son premier amour, et qu'ils conviennent d'un rendez-vous, le quotidien de Tessa s'en voit chamboulé et certains événements douloureux de son passé refont surface : sa rupture amoureuse avec Francis, la mort tragique de son jeune frère et l'abandon de ses études en musique. Ces événements, pour certains traumatiques, auront marqué l'héroïne et transformé son rapport à l'espace tant sur le plan des représentations que de la pratique de ceux-ci. En 2020, avec *Faire les sucres*<sup>5</sup>, l'autrice donne naissance au couple d'Adam et de Marion ainsi qu'à la jeune Celia, dont les destins se retrouvent liés à la suite d'un accident de planche sur l'île de Martha's Vineyard. La peur de mourir fait réaliser à Adam la fragilité de sa propre existence, le plongeant par la suite dans un long épisode dépressif. Il abandonne progressivement sa maison et Marion pour trouver refuge dans une érablière auprès des Sweet, les anciens propriétaires devenus pour lui une sorte de famille de substitution.

Postulons d'emblée que les personnages de Tessa, d'Adam, de Marion et de Célia habitent les espaces de la fiction de manières différenciées et que ces ensembles de représentations et de pratiques spatiales demeurent soumis à certaines dynamiques de pouvoir<sup>6</sup>. Si l'identité spatiale d'un personnage englobe l'ensemble des relations qu'entretient celui-ci avec son environnement,

---

<sup>4</sup> Fanny Britt, *Les maisons*, Le Cheval d'août, Montréal, 2015

<sup>5</sup> *Id.*, *Faire les sucres*, Le Cheval d'août, Montréal, 2020.

<sup>6</sup> Christine Delphy, *Classer, dominer. Qui sont les « autres »?*, Éditions la Fabrique, Paris, p.7.

réel ou fantasmé, et avec les individus qui le partagent, la « maison » représente à elle seule un pan fort complexe de l'identité des personnages principaux. Cette figure cumule les paradoxes ; porteuse d'un idéal de stabilité, elle n'en est pas moins un lieu changeant, instable<sup>7</sup>. Derrière une porte close, les rideaux baissés, l'espace privé appelle à lui le public, et le chez-soi reste là, dans l'entre-deux, sur la corde raide. Mais comment s'articulent donc chez les personnages de Fanny Britt les systèmes de représentation autour de l'habitation ? De quelle manière ceux-ci nous ramènent-ils à l'inévitable tension entre le privé et le public ?

### **Première partie : Ériger le désir**

Il me semble que pour amorcer une réflexion sur l'espace comme vecteur de constitution identitaire, Virginia Woolf, avec *A Room of One's Own*, pavait la voix en décrivant plusieurs aspects de la relation de son sexe à l'espace. L'argument de Woolf est clair : pour qu'une femme puisse développer son potentiel d'écrivaine, il est impératif qu'elle dispose d'un espace à elle<sup>8</sup>. Mais Woolf pousse la démonstration en interrogeant sa propre pratique de l'espace et les représentations qu'elle s'en fait. Le premier chapitre du pamphlet relate ses déplacements sur le campus universitaire d'Oxbridge, lieu fictif qui évoque la grande tradition intellectuelle anglaise, puis vers son auberge. De manière rétrospective, elle verbalise l'inconfort et la colère qu'engendre son propre sentiment d'étrangeté au sein de la société qui est la sienne :

[...]et je pensais à l'orgue qui faisait retentir la chapelle de ses accents et aux portes fermées de la bibliothèque ; et je pensais qu'il est bien désagréable d'être enfermé au-dehors; puis je pensais qu'il est pire peut-être d'être enfermé dedans; et, pensant à la sûreté et à la prospérité d'un sexe et à la pauvreté et à l'insécurité de l'autre et à l'effet de la tradition

---

<sup>7</sup> Marie Parent, « L'Amérique à demeure : représentation du chez-soi dans les fictions nord-américaines depuis 1945 » Thèse. Montréal, Université du Québec à Montréal, Doctorat en études littéraires., 2016, p.78.

<sup>8</sup> Virginia Woolf, « Chapitre premier », *Une chambre à soi [A Room of One's Own]*, Paris, 10/18, 1996 [1929], p.8.



et du manque de tradition sur l'esprit d'un écrivain, je pensai enfin qu'il était temps de rouler en boule la vieille peau ratatinée de cette journée, avec ses raisonnements et ses impressions, et sa colère et ses rires, et de la jeter dans la haie. Mille étoiles brillaient dans la solitude du ciel bleu. On se sentait comme seul en compagnie d'une société impénétrable.<sup>9</sup>

Woolf décrit la ségrégation spatiale que subissent les femmes de son époque. Leur confinement à la sphère domestique, cet *enfermement*, les plonge dans un rapport à la fois de dépendance financière et de limitation, voire d'appauvrissement intellectuel, restreignant leur autonomie à penser et à pratiquer les espaces de leur choix. Woolf semble vivre ce que le géographe Edward Relph théorisa en 1976 comme une forme d'*existential outsidersness*, soit l'expression d'un rejet de l'individu par l'espace<sup>10</sup>. Celui-ci devient alors un simple observateur qui n'a que peu de prise sur les lieux qu'il fréquente. Les exemples donnés par l'auteur sont légion : « D'autre part, lorsqu'on est une femme, on est souvent étonnée de voir sa conscience se scinder soudain, mettons quand on descend Whitehall, et passer de son état d'héritière naturelle de notre civilisation à celui, tout opposé, d'élément qui lui est extérieur, étranger, hostile.<sup>11</sup> » Whitehall caractérise le siège du pouvoir politique au Royaume-Uni et la pratique de cet espace apparaît hostile et illégitime pour la femme. Woolf met alors le doigt sur la notion de « division sexuée des espaces » comme mécanisme de différenciation et de mise à l'écart des individus. À cet égard, les travaux de Jacqueline Coutras sur la géographie du genre constituent un point d'assise pour notre discussion. Pour la géographe, il est nécessaire, quand on étudie le rapport différencié des individus, en particulier à partir de la notion du genre, de comprendre ce qui peut mener à une

---

<sup>9</sup> *Ibid.*, p.37.

<sup>10</sup> Edward Relph, « On the identity of places », *Place and Placelessness*, Angleterre, Éditeur Allen J Scott, 1980 [1976], p.51.

<sup>11</sup> Virginia Woolf, *Une chambre à soi*, *op. cit.*, p.146.

pratique différenciée des espaces. Elle insiste sur la nécessité de distinguer la pratique du lieu de sa simple utilisation, puisque la pratique comporte une dimension « cachée<sup>12</sup> », une part pensée, façonnée en système de représentations symboliques et sociales. Le problème tient à « la dissymétrie des liens personnels et collectifs, profonds et intimes, noués avec lui [l'espace], il est à relier à l'inégale maîtrise effective des lieux<sup>13</sup> ».

Penser le genre en fonction d'une réflexion sur l'espace permet d'étudier les formes de domination qui se consolident par la mise en place de systèmes spatialisés<sup>14</sup>. On peut penser aux stratégies typiques d' « altérisation » et d'autoségrégation qui viennent consolider certaines dynamiques de pouvoir. Il apparaît cohérent de replacer le corps dans l'espace pour mieux saisir l'expérience individuelle, sans toutefois tomber sous le joug d'un « déterminisme spatial<sup>15</sup> » qui reproduirait l'idée simpliste qu'on est essentiellement dominé ou dominant, raisonnement qui réduit dès lors à une peau de chagrin la complexité des rapports que nous nous efforçons d'analyser. Le droit à l'espace public, à l'espace politique et plus fondamentalement encore à un espace à soi (Woolf) constitue une revendication centrale des luttes féministes qui ont jalonné la politique du 20<sup>e</sup> siècle.

La notion d'identité spatiale qu'exploite Jacqueline Coutras a d'abord été proposée par le géographe Edward Relph, pour qui le concept est indissociable du dualisme insidene/outsidene : « To be inside a place is to belong to it and identify with it, and the more

---

<sup>12</sup> 2 Jacqueline Coutras empreinte ici au travail de l'anthropologue Edward T. Hall. Nous aborderons son travail lorsque nous traiterons les liens unissant littérature et géographie.

<sup>13</sup> Jacqueline Coutras, « L'insertion différentielle des sexes dans l'espace urbain », *Cahiers du GEDISST* (Groupe d'étude sur la division sociale et sexuelle du travail), n° 5, 1992, p.7.

<sup>14</sup> Christine Delphy, *Classer, dominer. Qui sont les « autres »?*, Paris, p.7.

<sup>15</sup> Claire Hancock, « L'espace ressource ou leurre : qu'est-ce que penser spatialement fait gagner, et perdre, à la réflexion sur le genre ? », *Les cahiers du CEDREF*, n° 21, 2014, p.8.

profoundly inside you are the stronger is this identity with the place.<sup>16</sup> » Il était question plus tôt chez Woolf, avec Whitehall ou l'exemple du campus d'Oxbridge, d'une société en apparence impénétrable, étrangère. C'est la profonde conscience qu'a le sujet de son détachement vis-à-vis des espaces, de son aliénation, qui produit un sentiment « d'irréalité », l'impression, en somme, de ne pas appartenir<sup>17</sup>. À l'inverse, il existerait, toujours selon Relph, différents types d'insiderness : vicerious, behavioural, empathetic, existential<sup>18</sup>. L'objectif n'est pas ici de réaliser une liste exhaustive de la typologie proposée par Relph, mais plutôt de saisir la dimension spatiale de l'identité. Elle prend la forme d'un rapport symbolique tissé par les représentations et pratiques qui sont, par nature, changeantes, instables, et peuvent gagner ou perdre en signifiante. L'identité spatiale doit être conçue non pas comme l'attachement à un lieu, mais plutôt comme un amalgame d'espaces et de coprésences qui formeraient le socle d'un rapport complexe au territoire. Ces espaces vécus sont « une trame dense de relations multiples, économiques, écologiques, sociales, affectives, qui se trouve ainsi tissées. Là se place le cœur de "la boîte noire", la réalité de l'effet de lieu<sup>19</sup>».

Des structures sociales au sein du foyer – le couple, la parentalité – émanent donc des dynamiques de pouvoir, et chez Fanny Britt, l'importance accordée par les personnages principaux à leurs désirs, qu'ils soient réprimés ou assouvis, altère les représentations et pratiques spatiales du chez-soi. On retrouve dans le paratexte du roman *Les maisons* une citation de Rebecca Solnit

de *The Encyclopedia of Trouble and Spaciousness* qui va comme suit : « Houses are cluttered with

---

<sup>16</sup> Christine Delphy, *Classer, dominer. Qui sont les « autres »?*, op. cit., p.7.

<sup>17</sup> *Not belonging*

<sup>18</sup> *Ibid.*, p.49-56.

<sup>19</sup> Armand Frémont et Jacques Chevalier, *Géographie sociale*. Paris, Masson, 1984, p.172.

wishes, the invisible furniture on which we keep bruising our shins<sup>20</sup> ». Solnit rappelle ici habilement à l'aide de la métaphore du mobilier que le désir est une entité omniprésente au sein de l'espace domestique. Cette matérialisation du désir en fait un élément constitutif de l'espace de vie avec lequel les individus rentrent constamment en conflit. Impossible donc de traiter individuellement ces deux objets.

Dans *Les maisons*, le personnage de Tessa renoue avec son premier amour, Francis, mais l'arrivée impromptue de celui-ci vient chambouler la stabilité de son ménage. Que nous apprend le désir puissant de Tessa pour Francis, cet homme qu'elle n'a plus revu depuis leur douloureuse séparation et qui, au détour de la vente d'une propriété, refait surface ? Il lui propose un rendez-vous, et elle en est à considérer l'invitation, non sans gravité, puisque ce tête-à-tête constituerait un point de non-retour :

Attendre. Pressentir avec effroi et exaltation qu'on en espère autant qu'au premier jour, que la fièvre ne se guérit pas, qu'on est une chandelle fondue, que le pouvoir a toujours été et sera toujours du côté des autres, que rien, ni le temps, ni les enfants, ni les briques qu'on a farouchement empilées n'ont d'effet sur le sombre désir de dire oui à cet homme absent depuis si longtemps.<sup>21</sup>

Le conflit interne de la narratrice oppose deux antagonistes d'une grande puissance. Tessa se rattache d'une part à la solidité d'un cadre familial édifié avec effort et dans lequel elle a eu un rôle actif à jouer. Et pourtant, l'imprévisibilité du désir engendre chez elle cette impression de perte de contrôle, voire d'une totale passivité face à l'objet de ses envies. Or, tout l'intérêt pour notre objet d'étude est de savoir en quoi le désir module les représentations du foyer ? Tessa reste dans

---

<sup>20</sup> Traduction libre : Les maisons sont encombrées de souhaits, ce mobilier invisible sur lequel nous continuons d'écorcher nos tibias. Fanny Britt, *Les maisons, op. cit.*, p. 7.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p.37.

l'appréhension des conséquences potentielles de son désir pour Francis lorsqu'elle établit que son possible adultère viendra bouleverser l'ordre établi de la cellule familiale. Mais quel est cet ordre? À quoi s'apparentent les contours du quotidien de Tessa ?

La prévisibilité de son conjoint, Jim, apparaît comme un élément constitutif du couple, une certitude distinctive. Cette caractéristique vient s'arrimer aux gestes quotidiens de celui qu'elle ne connaît que trop bien :

Ses mains se sont posées sur mon front suintant pendant mes accouchements. Elles tâtent et pétrissent mon cul d'Irlandaise. Elles soulèvent Oscar par les pieds et le traînent jusqu'au bain. Ces mains sentent le bois et la colle. À l'orchestre, elles tirent sur la coulisse du trombone, heureuses. Aux heures ordinaires, elles paient le parcomètre, tournent le volant, lacent une botte. Ces mains m'ont plongée dans l'amour et m'y maintiennent en bienheureuse noyée.<sup>22</sup>

En plus d'illustrer la présence constante de Jim dans la vie de Tessa, le passage traduit la parfaite connaissance qu'a la narratrice des habitudes de son conjoint, alors que de Francis, un amant absent, elle ignore à peu près tout. La méticuleuse description des gestes que posent les mains est hautement symbolique en ce qu'elle superpose l'ordinaire, les gestes de la banalité, à l'objet du désir de la narratrice. La sensualité du passage peut se lire à travers la fétichisation de cette partie du corps : le souvenir du contact avec celles-ci ainsi que la faculté d'imaginer ce à quoi elles s'occupent lorsqu'elle n'en est pas témoin. Et puis vient la métaphore de la noyade, révélatrice d'une violence dont on peut difficilement faire abstraction. Ne fait-elle pas écho à cette phrase du premier extrait : « que le pouvoir a toujours été et sera toujours du côté des autres<sup>23</sup> » ? Dans les deux cas, Tessa se perçoit comme dépossédée d'un certain contrôle. Vouloir l'autre n'est

---

<sup>22</sup> *Ibid.*, p.28.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p.37.

envisageable que dans l'optique où l'un des individus maintient une sorte d'hégémonie émotionnelle qui, en d'autres mots, constitue une forme de relation de pouvoir. Chose certaine, la relation de Tessa avec son conjoint confirme bel et bien la place du désir dans sa représentation du chez-soi. Cette dynamique peut être souhaitée, comme c'est le cas avec Jim : « [...] je voudrai qu'elle [la main de Jim] s'imprime sur moi pour la millième fois et qu'elle fasse taire le bruit de mon sang [...]»<sup>24</sup> Mais elle peut simultanément être crainte pour ce qu'elle a de bouleversant ; c'est ce qu'évoque « l'effroi » et « l'exaltation », des sentiments ressentis par Tessa vis-à-vis de Francis. Dans tous les cas, l'identité spatiale du personnage de Tessa se fonde en partie sur une coprésence au sein du foyer dont l'importance se mesure à travers une relation de pouvoir entre les conjoints.

Tessa n'est pas particulièrement tendre avec elle-même quand elle en vient à considérer sa possible infidélité. Elle la perçoit comme une forme de bassesse aux conséquences désastreuses qu'il lui faut commettre pour rester cohérente avec elle-même. Le chemin accidenté qu'emprunte sa pensée est présenté de façon récurrente dans le texte à travers le monologue intérieur dont le mécanisme évoque bien les sentiments contradictoires qui l'habitent : « *C'est ça, hein, pauvre idiote ? Oui, c'est ça, c'est bien l'horrible et crasse envie d'adultère qui t'habite tandis que tu tiens la planche de ton fils qui bat des jambes dans l'eau.* »<sup>25</sup> Cette voix intérieure, accusatrice, la confronte à son rôle parental en contraste duquel l'adultère prend les traits de l'anomalie dans la représentation du foyer, une forme de non-sens qui en altérera la structure. Si le monologue intérieur révèle la pratique de l'autocritique chez la narratrice, il est aussi un indicateur des valeurs constitutives du foyer pour Tessa. Ainsi, son désir d'infidélité met en relief l'importance qu'occupe pour elle la famille, mais

---

<sup>24</sup> *Ibid.*, p.29.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p.70.

aussi les enfants. On peut donc dire que la structure de la famille nucléaire demeure centrale dans sa propre pratique de l'espace domestique bien que le personnage prône une ouverture aux diverses réalités de la famille dont il sera question plus tard dans cette analyse.

Je parlais plus tôt de l'importance des gestes répétés dans le quotidien de Tessa, de cette constance relationnelle envers Jim et ses trois enfants. Lorsque l'on recense les mots utilisés par Tessa pour décrire son couple et son rôle parental, la stabilité domine ce lexique. Les références à l'immuable abondent, comme si notre héroïne avait la certitude que certaines choses ne changent jamais. Elle et son fils aîné, Philémon, se sont habitués à leur présence mutuelle silencieuse. Une routine s'est implantée qui est venue solidifier leur rapport : « [...] ce que nous faisons, c'est encore et toujours la même chose. Nous regardons passer les saisons, ensemble.<sup>26</sup> » Rien n'a changé depuis toutes ces années, Tessa entretient un rapport unifié et harmonieux avec Philémon qui semble lui procurer une grande quiétude. C'est bien cette pérennité qui est menacée par le retour de Francis. Cet amant évoque à Tessa l'échec d'une stabilité relationnelle ardemment désirée : « La répétition dans les mots, les chansons, les paysages, cette route que je connaissais par cœur, c'était tout ce que je souhaitais pour Francis et moi.<sup>27</sup> » Par le biais de l'analepse, la narratrice nous ramène au souvenir d'un trajet en voiture avec son père en direction du chalet familial. Le voyage prend des airs de rituel dont aucun détail n'échappe à l'énumération. À la manière d'un sillon creusé par le mouvement répétitif de l'eau, l'habitude du trajet marque le quotidien de Tessa de manière positive. Mais l'apparente simplicité de son désir vient se buter à l'inconsistance de sa relation amoureuse, marquée par de brèves apparitions de Francis, mais surtout par ses longues absences au cours desquelles Tessa fantasme plus sa relation qu'elle ne la vit. Francis s'oppose en quelque

---

<sup>26</sup> *Ibid.*, p.75.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p.157.

sorte à la manière dont Tessa se représente l'espace domestique. Il annihile toute disposition à l'habitude, nécessaire à l'inscription d'une pratique de l'espace à long terme. Sa présence devient donc une incongruité en totale discordance avec l'espace domestique tel que le conçoit Tessa.

On comprend mieux en quoi le retour de Francis vient altérer l'organisation de la vie de Tessa. Chaque événement du quotidien, plus tôt, une sortie à la piscine, et là, un repas de soir de semaine, semble désormais scellé du sceau d'un drame potentiel : « L'eau des pâtes monte, déborde, répand l'amidon sur les ronds de vitrocéramique de la cuisinière, qui se mettent à fumer. Je sacre et cours égoutter la casserole dans l'évier. Un autre coup de vapeur, un autre soupir qui me fait fermer les yeux. Est-ce ici que tout change ? Est-ce ici que mon histoire se casse ?<sup>28</sup> » Le drame vient se loger dans le contraste entre l'apparente banalité du moment et l'importance qu'il revêt aux yeux de Tessa dans son appréhension d'une fin de relation proche. Le débordement du chaudron de pâtes, image ne manquant pas d'ironie pour décrire la catastrophe, invite aussi à penser la séparation comme une chose ordinaire. C'est d'ailleurs ce que déplore Tessa : l'aisance avec laquelle son absence dans le foyer, d'abord anormale, deviendrait habituelle. « Tout le monde s'y ferait.<sup>29</sup> » Comme elle et ses enfants se sont habitués aux absences répétées de Jim pour ses concerts, les absences de Tessa deviendraient la norme. Et pourtant, elle est habitée de doutes, d'un vertige face à ce changement comme en témoignent ses interrogations. Le « tout » hyperbolique renvoie à l'aspect éminemment central de sa famille dans sa conception du foyer, tandis que la cassure métaphorique évoque un point de non-retour dans la constitution de son histoire personnelle. On peut aisément saisir l'ampleur d'un tel événement sur la vie du personnage. Une relation extraconjugale opérerait à la manière d'un détonateur sur son foyer et viendrait bouleverser

---

<sup>28</sup> *Ibid.*, p.173.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p.73.



l'ensemble de sa pratique domestique, tant sur les plans relationnels qu'individuels. C'est sur ce point en particulier que l'étude de l'intime peut s'avérer pertinente pour comprendre les représentations de l'espace domestique. Ces relations nous informent sur le partage de l'espace ainsi que sur les valeurs constitutrices de celui-ci.

Si Tessa associe son couple à la stabilité et la prévisibilité, la rupture de cet ordre, dans le cas de l'adultère, s'apparente à un cataclysme qu'elle décrit en des termes structuraux – pensons aux blocs érigés, à la cassure – ou hyperboliques. La tension constante dans le récit entre quotidienneté et état de crise témoigne des dynamiques conflictuelles qui peuvent ébranler un foyer : « Je suis seule, et ce qui constitue d'ordinaire un luxe, et un plaisir bien mérité (du moins, c'est ce que disent toutes les publicités de yogourt et de barres chocolatées), est maintenant chargé de prémonitions. Ressemblera-t-elle à ça, ma vie, après ? Une fois que j'aurai démoli le monde, continuerai-je de me réveiller dans cette douce indifférence ?<sup>30</sup> » La prémonition est un savoir, une connaissance « intuitive, vague, inexplicable » qui s'impose à l'esprit de la narratrice. Bien qu'elle soit ici de mauvais augure, elle peut être interprétée comme une forme de pouvoir associé au désir. Celui-ci ne l'aveugle pas, au contraire, il lui insuffle une forme de lucidité. Dans ce bref passage introspectif, un glissement s'opère dans les perceptions de l'espace de la narratrice. Les questions, qui n'appellent pas vraiment de réponse, traduisent plutôt une prise de conscience des mutations qui guettent la pratique de l'espace domestique, marquée par la solitude. La co-présence au sein du foyer est vouée à disparaître, ce qui constituerait un changement radical dans le quotidien de Tessa, comme en témoigne la structure hyperbolique « une fois que j'aurai démoli le monde ». L'adultère induit donc une forme de sacrifice, celui de la transformation du rapport à l'autre au sein du foyer.

---

<sup>30</sup> *Ibid.*, p.111.

Le désir engendre ici une perte relationnelle si centrale dans la pratique et la représentation de l'espace domestique pour Tessa que ce sentiment revêt un caractère funeste.

Il est difficile de faire fi de l'ironie mordante que cultive Tessa à l'égard des discours sociaux sur la condition féminine. À titre d'exemple, dans le précédent extrait, on comprend que sa pratique de l'espace est aussi façonnée par les discours publicitaires s'adressant aux femmes, comme si la tranquillité était chose exceptionnellement rare dans leur quotidien. Tessa en est bien évidemment consciente, mais se plaît à tourner en dérision certains codes genrés. N'empêche que la narratrice constate l'influence de nombreux mécanismes d'oppression qu'elle déplore tout en y adhérant. Dans le récit, le regard critique que la société pose sur Tessa, mais également la tendance à l'autocritique de celle-ci, concernent bien souvent son rôle maternel. Un dense nuage de discours sur la maternité s'agglutine à la narration, la parole de l'autre envahit le texte et traduit l'omniprésence d'un regard extérieur sur l'intimité du foyer.

De la même manière qu'elle critique ouvertement les discours publicitaires adressés aux femmes, elle est affectée par les documents informatifs sur l'allaitement : « J'aurais pu rester au lit pour l'allaiter. J'aurais dû, selon les publications dégoulinantes de miel que l'on nous avait distribuées à la sortie de l'hôpital.<sup>31</sup> » Le conditionnel passé révèle la faute, le « faux pas » de Tessa qui n'a pas su respecter l'injonction. Car c'est bien le point commun entre tous ces discours : l'élaboration d'une marche à suivre. Tessa se positionne en porte-à-faux avec une représentation unique et idéale de la maternité que véhiculent plusieurs de ces discours. L'exemple de Madame Romaman et de son « succès de petite vedette littéraire et de son livre débile où elle relate ses péripéties de mère comblée de quatre enfants<sup>32</sup> » attise le mépris de Tessa. Le problème ne vient

---

<sup>31</sup> *Ibid.*, p.139.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p.114.

pas de l'existence de cette réalité, mais plutôt de l'hégémonie de cette représentation sur l'ensemble *des* maternités. Qu'elle soit vécue comme un accomplissement et qu'elle appelle une forme de reconnaissance constitue une autre forme d'injonction.

Dans ce cas, comment ces discours influencent-ils les représentations et pratiques de l'espace chez Tessa ? Prenons à titre d'exemple son implication au sein du comité de parents à l'école de ses fils. Alors qu'elle reconduit son fils Philémon à l'expo-science, elle craint que les mères du comité n'aperçoivent les alèses d'Oscar, son plus jeune fils :

Il faudra penser à dissimuler les alèses au fond d'un sac sous la banquette arrière. Les autres mères du comité organisateur de l'expo-sciences ne doivent pas les apercevoir. Elles auraient alors le champ libre pour me rappeler – sans que je leur aie demandé quoi que ce soit – que leurs enfants ont tous été propres avant l'âge de deux ans, et qu'elles espèrent qu'Oscar n'a pas *un problème plus grave* ?<sup>33</sup>

Tout d'abord, il est intéressant de se pencher sur la constitution du groupe. Tessa appréhende le jugement posé par les autres mères qui forment l'ensemble du comité. Il est donc impératif qu'elle respecte une rigoureuse marche à suivre comme en témoignent les verbes d'obligation « faudra » et « ne doivent pas ». Elle conçoit son souci de préserver les apparences comme un geste défensif pour protéger son fils du jugement d'autrui. Dans les faits, la découverte des alèses conduirait à une mise en comparaison des mères, de leur échec ou de leur réussite à élever leurs enfants et donc à un jugement, un certain positionnement sur l'échiquier social. Tessa met en place certaines stratégies pour préserver son intimité vis-à-vis des autres mères du comité. Malgré la pression qu'induit la nécessaire socialisation – et le jugement qui l'accompagne – avec les parents de l'école, Tessa perçoit l'école comme un lieu d'ancrage. « [...] j'y [aux réunions]

---

<sup>33</sup> *Ibid.*, p.21.

vais (une fois sur trois), parce que je ne veux pas perdre mon royaume.<sup>34</sup> » Son implication lui permet de prolonger le contact privilégié qu'elle sait éphémère avec ses enfants. Faire acte de présence et s'investir dans l'établissement scolaire de ses fils est un mal nécessaire pour défendre son royaume. Son investissement sert ici un but, celui de maintenir un certain contrôle sur ce qu'elle considère comme sien. Le royaume évoque également un espace merveilleux qui lui appartient, où elle règne en maîtresse et qu'il lui faut préserver par crainte de tomber dans la désuétude, de devenir une « mère sans fonction ». Maintenir certaines relations sociales dans des lieux en périphérie du foyer est donc un moyen de conserver un certain contrôle sur sa pratique de l'espace domestique. Elle s'implique au sein des différents comités dans le but de sublimer son amour pour ses garçons, car il lui faut jongler avec cette réalité : l'impermanence des choses, les nécessaires changements dans la pratique de l'espace domestique lorsque ses habitants vieillissent, se forgent à leur tour de nouvelles visions et de nouvelles pratiques inévitablement porteuses d'un désir d'appartenance à un lieu qu'ils feront leur.

Si Tessa met en place certaines stratégies pour se protéger du jugement d'autrui, elle combat tout de même le repli sur soi en évoluant dans des lieux différenciés de l'espace domestique. Quand Philémon était bébé, elle parcourait la ville selon un itinéraire changeant :

[...] il [Philémon] est rapidement devenu le troisième colocataire de notre appartement. Je l'emmenais partout, déterminée à ne pas me couper du monde, et nous allions nous asseoir, lui dans sa poussette, moi sur les bancs des parcs que je visitais en rotation : Laurier, Jarry, Jeanne-Mance, Maisonneuve, Westmount, Lafontaine.<sup>35</sup>

Philémon et elle partagent donc les mêmes espaces, s'accordent dans cette co-présence. Les

---

<sup>34</sup> *Ibid.*, p.30.

<sup>35</sup> *Ibid.*, p.74.

deux êtres se déplacent ensemble, la marche portant toutes les marques d'une maternité non limitative. Cette habitude de la promenade offre à Tessa une mobilité à travers la ville qui a tout d'un geste délibérément engagé.

Puis, il y a ce mouvement de retour vers la maison où Tessa résiste à une vision convergente de la maternité :

Dans cette solitude bénie, nulle interférence. Nulle culpabilité non plus. Personne ne me reprocherait de ne rien faire de plus important. Personne ne laisserait entendre, sous les dehors de questions innocentes, qu'avoir un bébé, ce n'était pas un choix de carrière. *Tu y retournes quand, finir ton bac ? Il y a des garderies à l'université, tu sais.* Non, dans notre- espace, il n'y avait que deux personnes parfaitement accordées, et une odeur de petit-lait.<sup>36</sup>

Ce qui choque d'emblée, c'est cette tentative d'invasion de l'espace privé par les discours ambiants sur la maternité. La réflexion de la narratrice, construite sur des propositions négatives, témoigne de l'absence totale de place pour ce regard extérieur, et pourtant, si elle le mentionne, c'est qu'il demeure tout de même présent. À de nombreuses reprises, ce discours, prenant parfois la forme de l'autocritique et parfois celle d'une voix accusatrice, comme ici, vient parasiter la pensée de la narratrice. Dans cet extrait, le discours porte sur le double jugement que doit subir la femme, soit celui d'être mère et celui d'être carriériste, l'une manquant d'ambition, l'autre, d'humanité. À cette agression, Tessa répond d'une part par son ironie mordante dont il a été question plus tôt, et d'autre part, par son silence. Cultiver la pratique du silence apaise Tessa et structure son rapport à la maternité et à l'espace domestique qui lui apparaît comme un lieu apaisant par la présence de ses fils et de son conjoint, ceux-ci reconnaissant la valeur de ce silence. Celui-ci apparaît presque revendicateur en ce qu'il s'oppose aux discours ambiants. Lorsque la

---

<sup>36</sup> *Ibid.*, p.139.

narratrice évoque la soirée où sa mère lui avait fait traverser la ville en voiture pour endormir son fils, le silence, ou plutôt, l'absence de jugement, lui apporte un grand soulagement : « [...] il y avait la permission d'être accompagnée en silencieuse tout à la fois. "On va faire un bout encore." Sa joie a rejailli sans bruit. Je me suis calée dans mon siège, j'ai posé ma tête sur le dossier, et j'ai fermé les yeux.<sup>37</sup> » Donc, oui, être mère, mais l'être en ses termes. Pour Tessa, la maternité constitue une expérience partagée et multiple qu'il faut défendre des assauts répétés du monolithe discursif. Ce désir, cette conviction profonde, influence sa pratique et sa perception de l'espace, elle trouve de nouveaux lieux d'ancrage, cultivent des habitudes de déplacement et conçoit l'espace domestique à travers la co-présence des membres de son foyer et l'importance qu'y revêt le silence.

## **Deuxième partie : Faire rentrer l'autre**

Dans *Faire les sucres*, l'élément déclencheur du récit s'articule autour d'un accident sur la plage de Lucy Vincent, réservée aux touristes et aux résidents les plus fortunés de l'île de Martha's Vineyard : « On y avait l'impression d'avoir découvert un lieu jusque-là vierge, un éden, le bout du monde. » Adam, qui s'y trouve en vacances avec sa conjointe Marion, perd le contrôle de sa planche de surf et vient percuter Celia, une adolescente de la localité. La jeune fille est gravement blessée au genou, et Adam, d'abord emporté par le ressac, pense avoir frôlé la mort, mais s'en sort sans blessure physique. Cet événement lui fait toutefois réaliser la précarité de son existence et le plonge ensuite dans un épisode dépressif au cours duquel il fuira son domicile et sa conjointe pour trouver refuge dans une érablière. Endeuillée et solitaire, Marion amorcera une nouvelle vie, tentant de composer avec la *disparition* de son conjoint. La maison deviendra dès lors un espace

---

<sup>37</sup> *Ibid.*, p.175.

stérile, fui par les personnages.

Que symbolise le motif de l'eau dans la pratique et la représentation des espaces de vie de ces trois personnages ? Prenons d'abord Celia dont la famille habite l'île depuis au moins trois générations. Depuis qu'elle est enfant, elle se rend en bordure de l'océan pour observer le va-et-vient incessant des touristes qui affluent chaque année :

À la place, elle observait les grands bateaux arriver et repartir, le ventre chargé de voitures et de vacanciers. Elle ne s'attendait pas exactement à trouver Julian [son père] dans la foule ; mais quelque chose la ramenait toujours vers l'eau. Pourquoi je vois toujours l'eau monter, et jamais redescendre ? demandait-elle parfois. Sa mère lui répondait, c'est un hasard. Un jour, tu verras la marée descendante. Mais Celia secouait obstinément la tête. Tu ne comprends pas.<sup>38</sup>

Celia scrute l'étendue d'eau qui délimite l'espace habitable de l'île. On peut supposer que l'attrance du personnage pour l'océan est liée à sa fonction de passeur, puisqu'il constitue un moyen de rejoindre l'ailleurs. C'est d'ailleurs ce qui distingue les plaisanciers des insulaires : la pratique de l'espace naval, extensive pour les uns, limitative pour les autres. Les grands bateaux chargés d'étrangers apparaissent disproportionnés, amassant une « foule » sur les berges de l'île. Ce partage inéquitable de l'espace habitable pèse sur Celia qui n'arrive à profiter de l'île qu'en basse saison : « Un après-midi d'octobre à la marina d'Edgartown libérée des touristes, sous le soleil généreux de la basse saison, quand Celia pouvait réclamer pour elle seule la lumière et le bruit des vagues.<sup>39</sup> » En raison de la dépendance de la population locale à l'industrie touristique, comme c'est le cas pour la famille de Celia qui possède une confiserie, un rapport d'obligation envers les plaisanciers s'établit que l'on sent dans l'impression d'abondance des ressources lorsque

---

<sup>38</sup> *Ibid.*, p.11.

<sup>39</sup> *Ibid.*, p.230.

ces derniers sont absents. Lors de ces « moments glorieux<sup>40</sup> », l'adolescente reprend alors ses droits sur le territoire. Mais au-delà de sa fonction de lieu de passage, l'eau apparaît oppressante, anxiogène aux yeux de Celia qui ne la voit jamais redescendre :

Elle avait l'impression que sa peau, ce matin, contenait toutes ces couleurs à la fois. Qu'elle était une algue abandonnée, à clapoter sous le courant pour toujours, ni morte ni vivante. Elle a imaginé l'eau de mer monter, monter jusqu'aux dunes, remplir l'escalier de bois pour inonder le stationnement, envahir les voitures, affluer vers les rues, s'infiltrer dans les maisons et charrier avec elle les meubles, la lampe rose du salon, celle de l'abat-jour en papier, les crocus, le grille-pain. Cette vision s'invitait dans sa tête aux moments les plus inopportuns, et elle ne pouvait rien y faire.<sup>41</sup>

Dans la vision de Celia, l'eau, qui symbolise l'isolement de l'espace habité, mais également le rapport de dépendance des insulaires aux étrangers qui viennent le visiter, dévaste l'entièreté de l'île pour faire table rase de la communauté. Cette scène cataclysmique, fruit de l'imagination de Celia, est la manifestation psychique d'une angoisse incontrôlable auquel elle est confrontée dans une totale impuissance. Le rapport de Celia à l'eau est d'autant plus conflictuel si l'on considère qu'elle reste profondément inscrite en elle sur le plan identitaire. Sa peau en prend « les couleurs », les reflets changeants. À la manière d'une algue, métaphore ne manquant pas d'éloquence pour révéler son impuissance, elle s'imbrique dans l'élément aquatique, se laisse balloter par les courants, et ce, sans possibilité d'améliorer son sort.

La crainte douloureuse de l'engloutissement ne la quitte pas et elle semble même la transmettre à Adam dès lors qu'ils se rencontrent à l'hôpital après l'accident :

---

<sup>40</sup> *Ibid.*, p.230.

<sup>41</sup> *Ibid.*, p.231.



Elle a vu la noyade de l'homme, sa bouche, sa gorge, ses voies respiratoires, et ses poumons remplis d'eau – de larmes, oui, bien sûr –, et le ressac qui entraînerait sa femme avec lui, ses cheveux blonds parsemés des petites roches remontées des fonds marins, son corps gorgé, bleui, parmi les parasols et les serviettes [...] Mais cette fois-ci, elle a compris : c'était plus que ça – l'effroi chez l'homme venait de ce qu'elle lui avait fait connaître, sans rien dire, ce qu'il avait deviné dans son regard. Elle lui avait montré l'avenir et il ne s'en remettrait pas.<sup>42</sup>

Celia apparaît ici dotée d'un don de prémonition qui lui révèle le sort réservé à Adam et Marion à travers la métaphore filée de la noyade. La description très graphique de la mort symbolique de l'individu, qui entraînera avec lui sa conjointe, est transmise à travers le regard de l'adolescente. Ainsi, si l'eau constitue pour Celia une forme de condamnation, pour Adam, « chassé de son idylle », elle évoque plutôt le souvenir traumatisant et la promesse d'une chute : « il ne s'en remettrait pas ». On peut donc postuler que la rencontre des deux personnages lors de cet accident a un impact direct sur le rapport au monde d'Adam. Le premier témoin de ces conséquences radicales reste Marion : « [...] une partie de moi a l'impression que l'homme que j'aime depuis dix ans a cessé d'exister ce jour-là [...] que j'ai ramené au Québec une enveloppe vide, un ectoplasme d'Adam, et que le reste de lui, *la matière de lui*, s'est échoué sur le sable et a été emportée par la marée [...] »<sup>43</sup> » Marion ressent les changements profonds chez son conjoint comme une absence de celui-ci. Le lexique de la *non-vie* du personnage et les métaphores de l'ectoplasme et de l'épave ne sont pas sans rappeler le sentiment de passivité exprimé par Celia face à la force oppressante de l'eau. À travers le sentiment de perte de Marion, la dégradation de la relation amoureuse apparaît palpable. L'absence d'interactions, la modification des habitudes de vie au sein du foyer et dans sa vie professionnelle, les obsessions et l'évitement d'Adam

---

<sup>42</sup> *Ibid.*, p.255-256.

<sup>43</sup> *Ibid.*, p.62-63.

laissent présager la portée traumatique de l'accident et son impact sur le couple. Une expérience partagée peut ainsi lier de façon dramatique de parfaits étrangers et être porteuse de significations différentes pour ceux-ci.

Si le rapport différencié de nos personnages à l'élément aquatique influe sur leurs comportements et leurs représentations de l'espace habité, le traitement thématique du sucre, toujours dans cette dynamique de contrastes, mène à distinguer deux isotopies, la pauvreté et le luxe. La famille de Celia travaille le sucre depuis trois générations et tient boutique sur l'île depuis 1934. *Les taffys de Clara*, nom de la grand-mère de Celia, doivent leur réputation à ce savoir-faire filial et à l'aspect artisanal de cette production. Le roman s'ouvre d'ailleurs sur l'univers de la boutique vu à travers les yeux de Celia, qui était alors une enfant émerveillée : « Il l'assoyait sur un tabouret placé près du ventilateur et elle le regardait faire. Il versait d'abord le sucre dans la grande marmite de cuivre, dont Celia pensait qu'elle se transformait en timbale d'orchestre, le soir venu.<sup>44</sup> » Celia rentre d'abord en contact avec le travail en tant qu'observatrice privilégiée. Son grand-père l'installe confortablement pour qu'elle ne ressente pas la chaleur des casseroles bouillantes et devient, le temps d'une représentation, un performeur pour sa petite fille. Le processus de confection de la confiserie prend donc les traits d'un spectacle ludique et multisensoriel. C'est que la boutique épouse ici l'imaginaire de Celia et existe pour l'héroïne à travers son fantasme. Grâce entre autres aux efforts concertés de la famille pour susciter son intérêt et son affection pour la boutique, ce pays de sucreries constitue alors sa réalité du lieu. Réalité qui ne tarde toutefois pas à s'altérer dès lors que le filtre candide de l'enfance s'estompe.

Celia réalise bientôt la lourdeur du processus et l'épuisement de sa mère : « Rhonda a porté

---

<sup>44</sup> *Ibid.*, p.9.

la main à sa nuque pour la masser, un geste que Celia connaissait tant. Sa lassitude, ce corps éprouvé par les mouvements répétés, le sucre liquide sur la plaque de marbre, qu'il fallait racler, soulever, étirer, brasser. Et recommencer, jusqu'à l'épuisement.<sup>45</sup> » Le simple mouvement de la main rappelle à Celia les assauts répétés du travail sur le corps maternel. Rhonda subit les conséquences de ses tâches quotidiennes à la fois exigeantes et lassantes. Les détails techniques de l'explication, mis en évidence par l'énumération des verbes d'action, anéantissent toute contemplation du processus, contrairement à ce qu'on a pu noter dans l'extrait précédent. Par la force mécanique sollicitée, l'idée qu'on se fait de l'individu cède plutôt la place à l'image d'un corps besogneux et fragilisé. Le portrait de la mère est d'autant plus déchirant si l'on considère le poids de l'obligation, l'impossible finitude du geste. Sa relation au magasin se définit par la contrainte: elle y est « inextricablement<sup>46</sup> » liée. Cet acharnement révèle la précarité du ménage dont l'ensemble des économies, bien qu'injectées dans l'entreprise, ne suffit plus pour vivre convenablement. À la suite de la vente de l'immeuble et de la hausse des loyers, la résilience face à la multiplication des difficultés semble être la seule réponse possible pour Rhonda et sa famille : « Il n'y avait eu que la suite des choses, serremments de ceinture et solidarité locale, heures supplémentaires et sacrifices. Rhonda ne dormait pas beaucoup. Mais n'avait-elle pas toujours manqué de sommeil ?<sup>47</sup> » Les commerçants locaux apparaissent impuissants dans le processus décisionnel et n'ont d'autre choix que de se rabattre sur la modification de leurs propres habitudes de vie. Les privations, ces « serremments de ceintures », témoignent de l'austérité économique que subit une certaine strate de la population. C'est donc l'adversité qui agit comme un liant au sein de la petite communauté. Si Rhonda ne peut, aux yeux de sa fille, s'extirper de

---

<sup>45</sup> *Ibid.*, p.248.

<sup>46</sup> *Ibid.*, p.248.

<sup>47</sup> *Ibid.*, p.249.

cette condition, elle souhaite que celle-ci s'en dissocie en ne lui léguant pas le commerce. En rompant avec la tradition familiale, Rhonda tente de protéger sa fille d'une relation d'asservissement au lieu. Malgré tout, Celia semble imprégnée d'un grand fatalisme que nous avons déjà abordé à travers la symbolique de l'élément aquatique. Au-delà du fait d'être témoin des sacrifices de sa mère et de son dépérissement physique, Celia a un rapport à l'espace qui influe sur ce sentiment.

Dans le récit, Celia cultive une aversion particulière pour ce que je nommerai ici le *fantasme insulaire*, cette conception d'une vie idyllique où il fait nécessairement bon vivre. Cette idéalisation du lieu qu'apportent dans leurs bagages les nombreux touristes semble entrer en contradiction avec les conditions de vie du personnage.

Quelle chance vous avez ! s'extasiaient-ils, en chargeant les achats qu'ils avaient payés avec insouciance dans leurs rutilants véhicules utilitaires sport transportés, à grands frais, par le traversier. Ils ignoraient que les nuits d'été pouvaient être collantes et lourdes dans les appartements vieilliss d'Oak Bluffs ou de Vineyard Haven, aux façades écaillées par l'air salin et le manque de revenus. Les nuits d'hiver, on n'en parlait même pas. Celia et son frère enfilaient deux paires de chaussettes de laine l'une sur l'autre dès l'instant où ils rentraient de l'école pour conserver la chaleur de l'autobus scolaire.<sup>48</sup>

La pratique des lieux des vacanciers se distingue à plusieurs égards de celle des locaux. Les premiers y profitent majoritairement d'activités de plaisance ou du moins, sélectionnent celles-ci selon leur bon vouloir. En ce qui concerne les moyens de transport, le contraste entre le véhicule et le milieu apparaît frappant. La présence de ces luxueuses automobiles devient un indice supplémentaire de l'aisance des touristes, certes, mais aussi de leur désintérêt pour les autres réalités sur l'île. Ils se présentent avec désinvolture, prennent leurs marques tout en manquant, aux

---

<sup>48</sup> *Ibid.*, p.229-230.

yeux de Celia, du désir ou de l'acuité nécessaire pour comprendre les conditions de vie des locaux. Ces commentaires en apparences anodins – « Quelle chance vous avez ! » – viennent éveiller une hargne chez Celia qu'elle nous livre à travers son expérience quotidienne de l'espace domestique. Il s'en dégage un inconfort dû à l'humidité par temps chaud et par temps froid et un état de décrépitude généralisé. Le piteux état des bâtiments s'explique par le climat, mais surtout par le manque de moyens financiers pour les entretenir comme l'illustre le zeugme « écaillées par l'air salin et le manque de revenus. » Notons toutefois la nécessaire adaptation des personnages face à l'adversité. Tout comme le fait Rhonda en accumulant les emplois ou en profitant de l'aide de la collectivité, Celia met en place des stratégies d'adaptation pour survivre dans ce qui apparaît, somme toute, être un espace hostile.

En vieillissant, Celia observe des changements dans son environnement immédiat qui viennent modifier drastiquement son rapport au lieu. Le magasin et le travail du sucre, d'abord enchanteurs et sécurisants, prennent les traits d'un fardeau à la fois nécessaire et avilissant. Et ce poids semble se répartir sur les épaules de l'ensemble de la famille : sa mère, son frère, et Herb, son grand-père, « si noueux qu'on aurait cru un lutin, un gnome taillé dans le bois et la mousse<sup>49</sup> ». La figure du vacancier occupe une place conflictuelle dans le système de représentation de Celia. Il est ce mal nécessaire à la subsistance, mais aussi une entité parasitaire qui va et vient au gré des saisons touristiques.

Pour Adam, le sucre possède une tout autre signification. À son retour au Québec, sans en parler à sa conjointe, il procède à l'achat expéditif d'une érablière à Oka, lieu auquel il vouera tout son temps libre. Il devient propriétaire de l'entreprise familiale des Sweet, grâce à l'épargne de

---

<sup>49</sup> *Ibid.*, p.248.

son couple, et décide d'embaucher les anciens propriétaires pour qu'ils lui apprennent les rudiments du métier. Si Adam est mué par des motivations d'ordre émotionnel dont il sera question plus tard, aux yeux de ses proches et de ses collaborateurs, le projet de l'érablière est avant tout d'ordre expérientiel :

Entre deux salutations, Adam a expliqué son projet à Félix [son fils]. L'érablière serait un genre de laboratoire, un terrain de jeu pour « créateur total », où il contrôlerait chaque étape de sa production : l'extraction de l'eau d'érable, la confection des mousses, pralins et macarons les plus délicats. Il avait exposé ainsi la chose lors d'une réunion avec l'équipe de l'émission et prévenu que cette nouvelle aventure lui grugerait du temps et qu'il ne pourrait plus participer aux tests avant tournage.<sup>50</sup>

La comparaison avec le laboratoire et la métaphore du terrain de jeu pour parler de l'érablière rappellent la découverte, la nouveauté, mais également le plaisir ludique. Bien évidemment, lorsqu'Adam s'adresse à son équipe de tournage – il dirige plusieurs restaurants et est la tête d'affiche d'une émission de télévision très populaire, *Adam à table !* – il tient un discours de vendeur, un jargon d'homme d'affaires pour convaincre une équipe de l'importance et de la viabilité de son projet. Cet achat représente plusieurs centaines de milliers de dollars. Il s'offre – littéralement – cette terre dans de très courts délais, par intérêt pour l'endroit, mais aussi pour son potentiel, comme l'évoque l'emploi du conditionnel présent et l'expression quelque peu abstraite et pléonastique du « créateur total ». Un fantasme donc, mais également un prétexte pour justifier ses absences au travail, puisqu'Adam cherche à se détacher peu à peu de son ancienne vie.

Le travail du sucre s'inscrit dans un besoin de renouveau chez Adam et l'on pourrait même défendre que son traitement thématique s'apparente plutôt au luxe, contrairement à celui qui en

---

<sup>50</sup> *Ibid.*, p.96-97.

est fait dans le chapitre premier et le chapitre final du récit sur la vie de Celia dont il se dégage un plus grand nombre de références à la pauvreté. Sur ce dernier point, notons que, malgré le prétendu « contrôle » de la production du sirop d'érable, hormis l'étape de l'extraction, Adam n'énumère que des produits finis : « mousses, pralins et macarons les plus délicats ». Dans le récit de Celia, les descriptions tournent plutôt autour de l'aspect technique et de la difficulté de la tâche, les énumérations en étant de verbes d'action – « saisissaient, déplaçaient, versaient, etc<sup>51</sup>. » – ou de groupes nominaux relatifs à la privation – « serremments de ceinture, solidarité locale, heures supplémentaires, sacrifices, etc<sup>52</sup>. ». Plusieurs raisons expliquent ce décalage au niveau de la représentation du travail du sucre. Nous pouvons penser aux expériences d'Adam, étranger aux domaines professionnels externes à la cuisine et à la télévision, à son rapport différencié au travail manuel, à sa condition socio-économique, mais aussi, et surtout, à sa totale ignorance de l'acériculture. D'ailleurs, afin d'éviter que cette ignorance ne lui nuise, il embauche Sylvain Sweet, le fils de l'ancien propriétaire comme mentor. La démarche d'Adam s'inscrit donc dans la durée, puisqu'il met en place plusieurs stratégies pour s'appropriier l'espace : l'achat de la terre, l'embauche de Sylvain, le renoncement à certaines obligations professionnelles, etc.

Mais cette décision est-elle réellement mue par des motifs d'ordres créatifs et pécuniaires ? La réaction d'Adam face à l'enthousiasme de son équipe de travail laisse croire que l'érablière constitue bien plus qu'un lieu d'expérimentation : « La perspective d'accueillir dans l'antre de l'érablière une équipe de tournage, tous ces gens avec leurs vestes bruissantes et leurs cellulaires qui sonnent, leurs blagues et leur *aisance*, l'avait rebuté. Un pillage.<sup>53</sup> » L'antre représente à la fois un abri contre le dehors et un lieu d'isolement, de repli sur soi. Le personnage perçoit son

---

<sup>51</sup> *Ibid.*, p.11.

<sup>52</sup> *Ibid.*, p.249.

<sup>53</sup> *Ibid.*, p.97.

ouverture aux regards extérieurs comme un geste d'une grande violence, ce qui nous indique le caractère intime du lieu. Accueillir des étrangers reviendrait à se montrer vulnérable à la face du monde. « Ces gens », tous les mêmes dans leur généricité – qu'il s'agisse de son équipe n'y change rien – ne sont pas les bienvenus. Le bruit qu'engendrerait leur présence ne ferait que profaner *son* lieu sacré. Ces vestes bruissantes, ces sonneries et ces blagues sont autant d'agressions sonores pour Adam, de marques de la possible banalité du lieu aux yeux des autres qui, par le fait même, négligent de faire preuve d'un respect qu'Adam juge nécessaire. L'autre nous informe ici de la valeur hautement symbolique de l'érablière pour Adam, un lieu consacré qu'il se doit de protéger. Toutefois, une question demeure : pourquoi ce lieu ? Comment expliquer le soudain ancrage d'Adam à cette terre ? Pourquoi affirme-t-il avec forte conviction que cette terre, « c'est chez [lui]<sup>54</sup> » ?

[...] je prends conscience de manière extrêmement aiguë de la finitude des choses, de l'impermanence de toute forme de sérénité, et ce constat fait mal, monsieur Sweet, Sylvain, ce constat me transperce [...] Ce que je veux dire, c'est que, quand je me suis tenu sur votre chemin de terre, tout à l'heure, sous les tubulures bleues entre les érables, et qu'un coup de vent a fait bruissier les feuilles et crier les jaseurs d'Amérique, j'ai ressenti de la joie, de la vraie, et j'ai pensé : voici le chemin, j'exploiterai cette terre au nom de ma joie.<sup>55</sup>

L'expérience de la mort a enclenché chez Adam un processus introspectif douloureux et une remise en question dont nous avons précédemment parlé. Or, il semble que le milieu de l'érablière procure un apaisement au personnage. Lorsqu'il se trouve au milieu de la propriété, enveloppé par celle-ci, son esprit trouve à s'occuper autrement. Adam saisit soudainement avec une grande acuité les bruits de la nature et cet enveloppement, en contraste avec le brouhaha

---

<sup>54</sup> *Ibid.*, p.68.

<sup>55</sup> *Ibid.*, p.68-69.



anxiogène de l'humain, lui apporte un grand bonheur. D'abord grâce à une première expérience agréable du lieu, il se prend ainsi à espérer et décide de faire de l'érablière son nouveau lieu d'ancrage.

Le mouvement se trouve inversé chez les deux protagonistes : alors que Celia semble vouée, par une forme de déterminisme social, à demeurer dans sa condition, Adam, privilégié sur le plan social et économique, enclenche un processus de délocalisation de l'espace habité. Le sucre d'un côté, apparaît salvateur, et de l'autre, limitant.

### **Troisième partie : Une nécessaire disparition**

Qu'advient-il de l'espace habité dès lors que les personnages, pour des raisons variées, sont appelés à le désertir ? Quels phénomènes permettent d'identifier dans *Les maisons* et *Faire les sucres* la dissolution progressive des liens unissant un personnage à un lieu afin d'en créer de nouveaux ailleurs ? Dans *Les maisons*, le rapport des personnages principaux avec l'espace domestique oscille entre enracinement et déracinement, le deuil constituant une manifestation d'un point de rupture dans les pratiques et représentations de l'espace domestique.

Tessa, la narratrice des *Maisons*, travaille comme courtière immobilière et accompagne au quotidien des individus dans le processus d'achat ou de vente d'une propriété. Ce processus s'avère généralement riche sur le plan émotif et Tessa se plaît à qualifier ces périodes de tension de « drames ordinaires<sup>56</sup> ». Au-delà de l'ironie de la formulation, la narratrice relève que vente et achat sont souvent synonymes de bouleversements humains et de transformations des représentations du monde. Son rôle étant de faire cohabiter l'attachement affectif et symbolique du foyer avec la marchandisation de celui-ci, Tessa prend à plusieurs égards les traits d'une *proche*, d'une

---

<sup>56</sup> Fanny Britt, *Les maisons*, *op. cit.*, p.12.

accompagnatrice privilégiée s’immisçant avec doigté et respect dans l’espace privé :

Je l’achèterais, moi, si je le pouvais. Elle fera le bonheur d’une famille parce qu’elle a fait le leur pendant plusieurs années. Ma cliente hoche la tête, je sais que cette idée la reconforte – elle apaise tous les clients. Il y aurait une douceur dans l’idée que sa maison continue de vivre à l’extérieur de soi, comme une extension, une promesse renouvelée malgré les épreuves et les échecs, un sens tout à coup donné à la douleur.<sup>57</sup>

Cette double posture de *proche intermédiaire* lui permet d’intervenir dans l’accompagnement affectif de ses clients afin de les aider à trouver un sens à travers le sentiment de perte. À cet égard, la personnification de la maison permet de la concevoir comme une extension de l’individu. Sa cliente trouve donc un certain réconfort à l’idée que ce *corps* survive à sa relation et s’attache à d’autres. Ce que Tessa fait, c’est d’offrir la certitude d’une suite. Cette adéquation entre individu et maison se répète à de nombreuses reprises dans le récit comme si l’expérience liait inextricablement les deux. Cette idée se retrouve dans le passage précédemment cité, mais aussi dans celui où une autre cliente de Tessa, Tania, dont les efforts pour tomber enceinte se sont avérés infructueux et qui, au même moment désire obtenir un condo en demande, lance : « Je veux pas le perdre!<sup>58</sup> ». Les deuils fusionnent en une douleur unique et il apparaît dès lors impossible d’en isoler les causes.

L’expérience a appris à Tessa qu’un cérémonial de la vente facilite également l’acceptation du changement. Pour les vendeurs, ce mécanisme comprend l’effacement ou la dissimulation des traces du vécu, afin d’atténuer le souvenir et de permettre aux futurs habitants de mieux s’y projeter, de rendre l’espace leur. « Évelyne a eu la finesse de garder les murs blancs. Ce sera moins difficile

---

<sup>57</sup> *Ibid.*, p.13.

<sup>58</sup> *Ibid.*, p.62.

pour les visiteurs d'y projeter leur propre existence [...]»<sup>59</sup> ». Dans la perspective de la marchandisation de la propriété, les marques de subjectivité nuisent à la vente, puisque l'espace peut paraître habité et rentrer en contradiction avec la réalité des visiteurs, d'où l'importance d'offrir un canevas vierge. Pour ce qui est de déceler le vécu de ses clients derrière cette apparente neutralité, Tessa y parvient sans trop de difficulté :

Malgré l'ordre évident dans lequel Évelyne aime vivre, il y a quelque chose de déguisé, ici, à la façon des scènes de crime soigneusement nettoyées des téléséries policières qui, lorsqu'on les éclaire à la black light, se révèlent constellées de taches de sang. Elle est comme ça leur chambre : ensanglantée et impeccable.<sup>60</sup>

L'espace intime de la chambre à coucher semble imprégné par les bouleversements dans la cellule familiale et l'acuité de Tessa à étudier le lieu lui permet de déduire le récit derrière l'apparente normalité de l'espace. L'iconicité de la scène de crime rappelle l'appellation de *drame ordinaire* utilisée par Tessa. On peut toutefois se questionner sur les objectifs d'une telle dissimulation. L'impératif de la vente dont nous avons parlé plus tôt rentre certainement en ligne de compte, mais l'effacement des traces demeure cohérent avec la tentative de deuil, le désir de se reconstruire et de passer à autre chose.

Le cérémonial occupe aussi une place importante dans l'achat d'une propriété. Si, à l'inverse, la dissimulation répond à une tentative de deuil, au moment de la prise de possession, l'ensemble des *gestes-rituels* marquent l'inscription des habitants dans le nouvel espace : « Les premiers acheteurs se reconnaissent à des kilomètres à la ronde. Ils ont le corps tendu par l'excitation. Ils sont au seuil de tout, littéralement. Le processus prend pour eux des allures

---

<sup>59</sup> *Ibid.*, p.14.

<sup>60</sup> *Ibid.*, p.15.

symboliques : la distribution des clés, la plume avec laquelle ils signent leur promesse d'achat, le temps qu'il faisait lorsqu'ils ont visité la maison.<sup>61</sup> » Ici, le seuil physique de la maison se mêle à un seuil métaphorique, à la notion de commencement pour les futurs acheteurs. Pour témoigner de l'importance du changement en cours, l'entrée doit être marquée par une série de gestes hautement symboliques. Les clés ou la plume, par leur charge signifiante, servent alors d'objets rituels pour marquer tangiblement ce passage. Tessa constate donc que les techniques employées pour défaire les liens avec l'espace domestique ou en créer de nouveaux diffèrent drastiquement.

En quoi le contact de Tessa avec ses clients, ses incursions dans une multitude de sphères privées, influencent-elles son propre rapport à l'espace ? Impossible de passer sous silence le cynisme avec lequel Tessa traite les enjeux liés à l'espace privé. On peut supposer qu'une telle attitude la protège en partie des épreuves d'autrui auxquelles elle s'expose quotidiennement, mais le soi se définissant à travers l'autre, il s'avère que ces contacts répétés lui font prendre conscience des liens unissant son propre vécu à celui de ses clients, particulièrement ses clientes. Toujours au premier chapitre, Tessa semble se reconnaître en Évelyne : « Nous faisons partie d'un club, le club de celles qui ne parlent pas d'amour comme dans les annonces de lait maternisé, mais qui, dans chaque phrase, dans chaque pli de paupière épuisée, parlent tout de même d'amour et de rien d'autre.<sup>62</sup> » L'existence d'un club sous-tend que les membres de ce cercle d'initiées possèdent un savoir qui les lie les unes aux autres : une expérience réelle de l'amour, basée sur le vécu et non sur un idéal véhiculé entre autres par les discours publicitaires. Cette unité témoigne d'une forme d'identification à l'expérience de l'autre, d'une compréhension et d'une solidarité mutuelle dans l'épreuve. Ces femmes font de l'amour une condition *sine qua non* du foyer. Elle en appelle à un

---

<sup>61</sup> *Ibid.*, p.59.

<sup>62</sup> *Ibid.*, p.19.

plus grand réalisme et une plus grande transparence dans la représentation de l'affect. Ce moment de communion entre Évelyne et Tessa témoigne bien de la manière dont le soi peut s'identifier à l'autre et construire une représentation du monde en communion avec celui-ci. Ce contact permet à Tessa de définir sa propre représentation du foyer et les changements qui en menacent la structure<sup>63</sup>.

Une relation semblable unit Tessa à sa mère, Paule. La place centrale qu'occupe le souvenir dans la construction du récit permet de mieux comprendre l'élaboration progressive du foyer dans l'imaginaire du personnage, car l'expérience de Paule influe sur ces représentations.

À trente-deux ans, ma mère avait quitté son Abitibi avec deux enfants à sa remorque. Elle s'est attachée sauvagement à la ville. Paule avait et aurait toujours des épinettes noires à la place des os. Non, ce qu'elle quittait, c'était mon père et les dix ans de vie commune, sa molle cruauté, l'amoncellement de promesses non tenues; c'était l'étroitesse des lieux, *un scandale*, dirait-elle souvent par la suite, cette paradoxale petitesse d'esprit quand le ciel abitibien paraissait plus grand que tout.<sup>64</sup>

Notons d'abord la lucidité avec laquelle Tessa décrit les motifs de l'exil de sa mère. La déception de celle-ci, perceptible dans le jeu de contraste entre l'immensité du territoire et l'étroitesse d'esprit, conduit à voir l'exil comme un geste nécessairement libérateur. Paule déserte avant tout une relation qu'elle juge oppressante, mais demeure intimement liée à son Abitibi natale sur le plan identitaire. Par l'évocation de cet exil maternel et l'étude de ses causes, Tessa inscrit à même son récit personnel sa compréhension et sa solidarité à l'égard du vécu de sa mère. Il s'agit par ailleurs d'une expérience commune entre les deux femmes, Tessa étant l'une des deux *enfants* ayant fait le voyage jusqu'à la ville. Et si l'espace de la ville devient pour Paule un nouveau lieu d'ancrage

---

<sup>63</sup> Cf. à l'analyse proposée en première partie : « ériger le désir ».

<sup>64</sup> Fanny Britt, *Les maisons*, op. cit., p.41.

après sa désertion, qu'elle y marche *parmi les siens*, pour Tessa, l'attachement à ce nouvel environnement est dû avant tout à son identification aux femmes qui y habitent : « Une autre femme de la ville était remplie du même mystère, belle malgré les doigts étranglés par les poignées des sacs d'épicerie trop chargés, accablée de la fatigue du celles qui n'ont pas le temps d'espérer mieux. Montréal à notre arrivée en 1982, était peuplée de ma-mères.<sup>65</sup> »

Le lien maternel constitue un modèle, un référent à partir duquel Tessa élabore sa conception de l'espace. Dans cette optique, l'exil permet ici la reconnaissance du vécu de sa mère à travers celui d'autres femmes qui peuplent la ville. Cette collectivité possède une connaissance mystérieuse qui n'est pas sans rappeler la métaphore du club analysée précédemment. Si cette image servait, plus tôt, à exprimer l'importance de l'amour dans la constitution du foyer, le mystère évoque ici la connaissance du réel que possède ce groupe de femmes. Le champ lexical de l'épuisement comprenant les mots « étranglés, chargés, accablé, fatigue » et le manque de temps, évoquant la charge de travail portée par ces femmes, cantonne à nouveau le lieu à l'expérience de l'adversité. L'exil apparaît donc formateur pour notre personnage, en ce qu'il permet une prise de conscience du caractère éminemment conflictuel du foyer. Ces invasions de l'espace narratif par le souvenir nous informent aussi de la précarité dans laquelle Tessa a grandi. L'instabilité financière de son père, leur petit logement, situé au-dessus d'une boutique de la rue Saint-Viateur, dans lequel ils vivaient, sa mère, son frère et elle, et les contacts répétés avec des amis mieux nantis de sa mère ont forgé chez Tessa sa compréhension des inégalités socioéconomiques : « [...] pour le reste, ils semblaient couler des jours paisibles dans leurs maisons remplies de "vitraux d'origine" et leurs frigos étaient toujours remplis de yogourts en portions individuelles. Chez nous, on achetait

---

<sup>65</sup> *Ibid.*, p.42.

en vrac les céréales de riz soufflé, rangées dans des pots de verre à vue sur le chauffe-eau de la cuisine, à côté de la fournaise à gaz.<sup>66</sup> » La description du foyer de ces intellectuels de la classe moyenne répond à un idéal bourgeois. Le personnage semble envier ce confort matériel perceptible entre autres par les différences dans les choix de consommation. La maison apparaît avant tout spacieuse et élégante, en opposition directe avec l'aspect étriqué de l'appartement familial où les éléments fonctionnels comme le chauffe-eau et la fournaise à gaz sont à la vue de tous. Paule résiste toutefois à un déterminisme qui l'enchaînerait à sa *condition* à travers des gestes quotidiens en apparence banals : « Peut-être qu'au moment de déposer sur la table un cari d'agneau, elle était moins rappelée à sa condition de mère seule qu'en face d'un pain de viande.<sup>67</sup> » Avec du recul, l'originalité de Paule lui apparaît revendicatrice, mais il n'en demeure pas moins que Tessa est conscientisée dès son plus jeune âge aux difficultés de leur précarité financière. L'insouciance de l'enfance, les brefs épisodes de communion entre sa mère et elle entrent en tension avec cette conscience de classe.

Changer de lieu, choisir l'exil, permet à Paule de créer de nouveaux liens significatifs, de se retrouver entourée d'individus qui lui ressemblent au cœur de la ville. Pour Tessa, ce mouvement amorce une prise de conscience de sa condition et des expériences qui différencient ou rapprochent des individus. Dans cette quête de sens, la figure maternelle, par sa force revendicatrice, apparaît essentielle à la constitution de l'espace domestique.

#### **Quatrième partie : Quitter la maison**

Dans *Faire les sucres*, l'accident d'Adam transforme drastiquement sa pratique de l'espace domestique : il cesse de cuisiner, passe de longues heures à dormir, est régulièrement secoué par

---

<sup>66</sup> *Ibid.*, p.51.

<sup>67</sup> *Ibid.*, p.54.

des crises de larmes, cultive une obsession pour un fil électrique – visible de la fenêtre du salon et qui gâche selon lui le panorama – et se révèle incapable d’accomplir ses tâches professionnelles. Les changements brusques de l’habitus d’Adam prennent Marion de court. Elle n’arrive pas à en comprendre les tenants et les aboutissants, ni à s’identifier à cette douleur ou à agir sur celle-ci. Face à cet aveu d’impuissance, Adam freine toute possibilité de dialogue : « Un mur venait de s’élever entre eux, et il savait sans pouvoir se l’expliquer qu’il la punirait pour ce qu’elle venait de dire.<sup>68</sup> » La métaphore du mur illustre la rupture du contact au sein du couple. L’impossible identification de Marion à l’expérience d’Adam irrite celui-ci qui exprime alors sa colère par un bris de communication. Il faut dire que le sentiment d’impuissance ressenti par Marion est tout à fait nouveau, puisque celle-ci a toujours su trouver les mots pour épauler son conjoint. À cette culture du silence s’ajoute l’apparente hostilité du foyer. Leur luxueuse résidence avait toujours été une source de réconfort et de soulagement pour Marion, mais force est de constater que celle-ci prend rapidement les traits d’un environnement anxiogène :

Elle avait ouvert la porte avec précaution, comme accompagnée d’une musique de film inquiétante – du violoncelle, des notes tenues longtemps. Elle voulait appeler Adam, sa bouche asséchée l’en empêchait, et elle avait gardé le silence. [...] Les branches jetaient au contraire ce soir-là des teintes lugubres sur les surfaces, il s’y jouait le spectacle d’un présage malheureux.<sup>69</sup>

La description revêt ici toute la théâtralité d’une scène d’horreur dans laquelle la peur de Marion tirerait son origine d’une incertitude. Dans quel état retrouvera-t-elle Adam ? Elle y apparaît muette, les mots bloqués quelque part en elle, comme retenus par une appréhension, une sinistre intuition. On remarque un renversement de signification concernant le thème de la noirceur.

---

<sup>68</sup> Fanny Britt, *Faire les sucres*, op. cit., p.48.

<sup>69</sup> *Ibid.*, p.56.



Celle-ci, habituellement rassurante, cède la place à une vision où se mêlent tristesse et effroi. L'espace semble épouser l'état émotionnel du personnage et annoncer les bouleversements à venir, lisibles à travers un message tracé par les ombres qui n'est pas sans rappeler le pouvoir de prémonition du personnage de Celia.

Nuançons toutefois l'importance de ces changements en rappelant que des difficultés relationnelles existaient déjà au sein de la famille avant l'accident. Divorcé, Adam entretient une relation cordiale avec son ex-femme, mais s'est toujours attiré l'animosité de sa fille, Adèle, et ce, dès le plus jeune âge de celle-ci : « Adèle lui signalait une chose primordiale : elle lui interdisait le monde qu'elle habitait, elle le punissait, ou pour ses absences, ou parce qu'il avait quitté sa mère, ou parce qu'elle le trouvait idiot.<sup>70</sup> » Ce *monde habité* renvoie à la fois à ce qu'Adèle perçoit et imagine en tant qu'enfant. Lorsqu'elle refuse que son père la nourrisse, elle opère consciemment une mise à l'écart de la figure paternelle. Ce châtement s'apparente à un mécanisme d'*altérisation* qui vise à exclure l'individu de la pratique quotidienne de l'espace. Le statut de famille recomposée a également pour effet pervers de mettre en commun les expériences intimes. C'est ce qui arrive à Marion lorsqu'elle pense à Sarah, l'ex-femme d'Adam : « Se disait-elle, tiens, voilà la femme qui reçoit parfois sur son ventre le sperme de celui qui m'a aspergée aussi, voilà la femme avec qui je partage cette expérience. Trouvait-elle cela aussi étrange que Marion ?<sup>71</sup> » Un rapprochement s'établit entre les deux femmes sur la base de leurs expériences intimes avec le même homme et cause l'inconfort de Marion. Ces facteurs qui engendraient déjà des tensions au sein de l'espace domestique avant l'accident apparaissent désormais exacerbés et provoquent un important sentiment d'impuissance chez les protagonistes.

---

<sup>70</sup> *Ibid.*, p.72-73.

<sup>71</sup> *Ibid.*, p.59.

Lorsqu'Adam acquiert l'érablière avec les économies du couple sans consulter Marion, celle-ci est mise pour une première fois à l'écart des projets de son compagnon. Elle ne pourra dès lors arpenter cette nouvelle propriété qu'en tant qu'« étrangère<sup>72</sup> ». Elle se met toutefois en quête de nouveaux espaces significatifs et trouve le réconfort voulu auprès des membres d'une chorale :

Patrick a regardé Marion en lui faisant un petit signe de tête. Comme pour lui dire, entre, tu es la bienvenue ici. Comme pour lui dire, aujourd'hui, l'homme dont tu partages la vie depuis dix ans t'a parlé avec une sorte d'entêtement violent dans la voix [...] tu es partie après son aveu, tu es venue ici parmi nous, les chanteurs insoucians du lundi soir, tu t'es réfugiée parmi nous plutôt que de rester là-bas auprès de lui, et je suis là pour te dire que ceci, Marion, n'est pas fortuit.<sup>73</sup>

Marion devine dans le non verbal bienveillant de son interlocuteur une compréhension absolue de sa situation. Elle se trouve à la fois accueillie dans un espace physique, comme en témoignent les formules d'accueil, « entre », « tu es la bienvenue », mais également au sein d'un groupe qui fait d'elle un membre à part entière du collectif. L'image du refuge rappelle à peu de choses près l'ancre d'Adam. Marion se retire donc de l'espace domestique selon un mouvement similaire à celui de son compagnon pour se trouver, elle aussi, un abri. Dans le message implicite de Patrick, Marion occupe un rôle actif et fait le choix conscient de délaisser son foyer au profit de nouvelles attaches.

Adam prend donc la décision de désertir l'espace stérile du foyer au profit de l'érablière. Sa tentative de faire de ce nouveau territoire un lieu d'ancrage se révèle-t-elle fructueuse ? Son rapprochement avec les Sweet semble effectivement lui procurer un grand réconfort, entre autres, lorsque ceux-ci l'invitent à réveillonner : « Il avait porté la coupe à ses lèvres et avait pensé, tant

---

<sup>72</sup> *Ibid.*, p.161.

<sup>73</sup> *Ibid.*, p.84-85.

pis, je suis si bien ici, entouré de mes sœurs. Il avait laissé les mots se déposer au creux de sa cage thoracique. *Mes sœurs*.<sup>74</sup> » Le mal-être d'Adam cède sa place à un bonheur simple que l'on perçoit dans la candeur de la formulation *si bien ici*. Il prend conscience de l'importance qu'a pour lui cette proximité. En l'occurrence, le *tant pis* renvoie au peu d'intérêt qu'ont ses préférences en matière d'alcool et à son désir de ne pas gâcher l'instant en les imposant à ses hôtes. La naissance d'un attachement quasi filial traduit la force de son sentiment d'appartenance au groupe. Et lui-même semble apprivoiser avec surprise le doux effet de cette familiarité. Difficile de ne pas voir l'apparente candeur avec laquelle Adam fait des Sweet sa famille de substitution, car hormis lors des festivités du Nouvel An, la relation d'Adam avec ceux-ci et la terre semble plutôt vouée à l'échec. En effet, à de nombreuses reprises dans le récit, l'érablière se fait le miroir de l'état de décrépitude du personnage :

*Retourner à la terre* pouvait prendre un sens aussi bien macabre que spirituel – et il fallait l'admettre, c'est ce qui était en train de lui arriver, à lui, le Roger Bontemps, feu de Bengale des plus belles cuisines de la métropole, amoureux de la chair, à manger ou à toucher, et ayant toujours le mot pour rire. Cet incorrigible Adam s'était transformé en un sol sombre et humide, grouillant de vers et troué de racines, une matière malléable et asservie, destinée à mourir – ou à renaître.<sup>75</sup>

Le doute plane donc sur la capacité du personnage à inverser sa métamorphose. Adam souffre d'une forme de plasticité, d'une incapacité à conserver sa forme, à la manière d'un affaissement généralisé de sa personne. Il semble réduit à un état de mort-vivant qui tranche avec la personnalité de l'homme qu'il fut autrefois, jovial, sans souci et amusant. Les qualités de la terre rendent évidentes la totale opposition de ses deux personnalités, de ses *deux Adam*. Peu probable

---

<sup>74</sup> *Ibid.*, p.165

<sup>75</sup> *Ibid.*, p.206.

que cette terre supposément salvatrice permette d'inverser le cours de cette transformation. Ailleurs dans le récit, Adam sollicite l'aide de Marion pour récolter l'eau d'érable, et tandis qu'il lui parle des blessures infligées aux érables, un parallèle évident s'établit entre les blessures de l'arbre et celles du couple : « [...] [il] lui parlait des blessures cachées des érables sans ignorer que les métaphores amoureuses y abondaient comme rigoles au printemps, et c'est sans doute pour cela qu'il n'arrivait pas à la regarder. Quelle étrange sensation que celle d'oublier comment plonger ses yeux dans les yeux qu'on connaît le mieux.<sup>76</sup> » Il s'agit du premier échange entre les deux personnages portant de manière indirecte sur l'état de leur couple, de la première verbalisation par Adam de ses difficultés relationnelles. Adam et Marion sont bien conscients de la double portée de leur échange et ils se révèlent maladroits dans cette proximité éphémère, inaptes à reproduire des gestes autrefois familiers. La négation marque la distance entre les deux personnages : un geste aussi simple que celui de regarder l'autre devient embarrassant, perd de son naturel. Encore une fois, le rapprochement poétique entre la réalité du personnage et l'érable révèle la manière dont l'expérience individuelle peut moduler les représentations d'un lieu. Celle-ci le rattrape inévitablement, où qu'il soit.

Autrement, à quoi est dû l'échec de l'appropriation de l'érable comme espace de vie pour Adam ? Les causes apparaissent nombreuses et concourent à donner l'impression que c'est l'espace lui-même et ses habitants qui repoussent le personnage. Tout d'abord, posséder le domaine qu'il convoite ne lui apporte pas les connaissances requises pour s'en occuper, et il se retrouve bien souvent confronté à sa propre inexpérience : « [...] ce matin encore, il avait pris un hêtre pour un orme, et les Sweet avaient ri, sans malice, évidemment, mais ils avaient ri.<sup>77</sup> » Ces fréquents aveux

---

<sup>76</sup> *Ibid.*, p.165.

<sup>77</sup> *Ibid.*, p.88-89.

d'ignorance, comme en témoigne l'emploi de l'adverbe « encore », rappellent aux yeux de tous l'amateurisme d'Adam. Malgré la banalité de la faute, ces erreurs ramènent constamment le personnage à sa condition d'étranger. *Voilà un homme qui se prend pour un autre. Sa place n'est pas ici.* Le rapport d'autorité qu'entretient Adam avec les Sweet apparaît risible lorsque l'on réalise que l'un est bien plus dépendant des autres qu'*a contrario* : « C'est toi le boss, boss, disait-il invariablement. Adam s'était demandé s'il se faisait niaiser et si cette déclaration d'obéissance répétée de la part de Sylvain ne constituait pas sa façon de lui faire comprendre que tout ça était ridicule [...] »<sup>78</sup> Cette dénomination employée par Sylvain pour s'adresser à Adam recèle une pointe de moquerie qui n'échappe pas au principal intéressé. Adam y voit une nouvelle marque de son impuissance et du caractère dérisoire de son entreprise. Notons ensuite que la relation filiale tant espérée par Adam est avant tout fantasmée par celui-ci. Si les sœurs Sweet l'accueillent dans leur demeure durant les fêtes, lorsque le patriarche de la famille meurt des suites de sa maladie, Adam se voit exclu du processus de deuil. Venue cogner à leur porte, Nathalie l'arrête au seuil et lui demande de quitter les lieux pour passer du temps « en famille »<sup>79</sup>. Le manque de pudeur avec lequel Adam s'impose lors de cette soirée prend les traits d'une intrusion dans l'intimité du foyer et dans le processus de deuil des Sweet. Adam vit un double sentiment de perte : il est à la fois privé d'un mentor et du réconfort de sa famille de substitution. Finalement, dès lors que la résidence familiale des Sweet est mise en vente, les derniers liens unissant la famille à Adam sont rompus et le charme de l'érablière s'évanouit : « Il était prisonnier, dans un stationnement, ses mains moites agrippées au volant, son cœur prêt à flancher, et rongé par un hurlement enfoui, qui pulvériserait tout sur son passage, une bombe lancée sur une ville de pierres sèches. »<sup>80</sup> Ce cri violent du

---

<sup>78</sup> *Ibid.*, p.86.

<sup>79</sup> *Ibid.*, p.193.

<sup>80</sup> *Ibid.*, p.214.

personnage évoque son sentiment d'impuissance, lui qui se retrouve face à une série d'événements hors de son contrôle, le privant de ses nouveaux repères identitaires. Cette douloureuse prise de conscience annihile toute nouvelle appropriation de l'espace chez Adam, à la manière d'un détenu, coupé du monde extérieur. Les formules hyperboliques marquent la portée cataclysmique de ces changements. Adam est métaphoriquement décrit comme étant un lieu stérile, une image des plus parlantes pour notre objet d'étude. La vente de la propriété marque le point final d'une suite de deuils aux conséquences désastreuses sur la psychologie du personnage. Ce qui demeurerait de lui n'est plus.

Cet essai avait pour objectif de brosser le portrait de l'identité spatiale des personnages principaux des deux romans de Fanny Britt, soit *Les maisons* et *Faire les sucres*. Ma réflexion a été grandement alimentée par certains principes et concepts issus de la géographie sociale afin de donner une plus grande profondeur à l'étude de la pratique et de la représentation des lieux dans les œuvres étudiées. Procédons ici par profils distincts pour différencier les multiples rapports au lieu afin de rendre plus clairs les parallèles à faire entre ces réalités. Pour le personnage de Tessa, le désir opère à la manière d'un révélateur qui imprimerait sur une pellicule photographique la place centrale de la famille dans sa constitution du foyer. Elle conçoit la maternité dans ses réalités multiples et elle combat les assauts répétés des discours convergents et essentialistes sur la question. En réponse à ces agressions qui pénètrent le foyer, elle adopte plusieurs stratégies d'appropriation de l'espace. La pratique d'autres lieux significatifs ainsi que le caractère revendicateur du silence façonnent son rapport à l'environnement. Son travail de courtière immobilière la mène aussi à étudier les comportements des vendeurs et des acheteurs et à déceler la place prépondérante du deuil dans l'attachement des individus à l'espace domestique. Ceux-ci s'inscrivent dans l'espace grâce à

plusieurs rituels. Ils procèdent entre autres à la dissimulation ou à l'effacement des traces dans le cas du déménagement afin d'atténuer leur sentiment de perte. Finalement, l'importance du collectif et de l'identification à l'expérience de l'autre se dégage du processus introspectif de Tessa. L'exil de sa mère – et par conséquent le sien –, l'attachement au nouveau territoire de la ville, ainsi que le façonnement d'un rapport de classe concourent à modeler l'identité spatiale de notre personnage. Dans *Faire les sucres*, le rapport à l'espace des personnages d'Adam et de Celia se distingue drastiquement l'un de l'autre. Alors que l'eau évoque avant tout l'isolement insulaire et le rapport de dépendance à l'industrie du tourisme pour Celia, elle rappelle avant tout à Adam le jour fatidique de l'accident. À la manière d'une vision cauchemardesque, le motif aquatique envahit la pensée du personnage et modifie sa pratique quotidienne de l'espace domestique, qu'il a toutefois le loisir de désert, contrairement à ce que peut faire Celia. Sur ce dernier point, le *travail* du sucre demeure un gagne-pain pour la famille de Celia, inévitablement liée à leur condition socioéconomique ainsi qu'à un héritage familial lourd de sens. Pour Adam, travailler le sucre est avant tout une échappatoire, un moyen de parvenir à ses fins : redonner un sens à sa vie. Son entreprise repose sur le travail d'autrui ainsi que sur un grand investissement financier. Il bénéficie donc d'un bien plus large éventail de moyens pour s'ancrer dans l'ailleurs. Afin de survivre, les insulaires doivent s'adapter à leur environnement en faisant preuve de solidarité, et en modifiant leurs habitudes de vie. Pour le personnage de Celia, la réalité de l'espace domestique apparaît limitative et mortifère. Bien que cette analyse concoure à dépeindre une vision similaire de l'espace domestique pour Adam, la maison est avant tout pour lui un lieu de réminiscence qu'il faut fuir. Le parcours du personnage décrit une sorte de transfert du lieu d'ancrage se soldant toutefois par un échec de l'appropriation de ce nouveau lieu. Adam est en effet repoussé par les Sweet auxquels il s'est identifié durant tout le récit. Les épreuves vécues par Adam ont pour conséquence directe d'« altérer » sa conjointe, Marion.

L'impossible dialogue, la transformation de l'habitus d'Adam et la distance physique entre eux poussent également Marion à chercher un ailleurs pour combler son besoin d'appartenance. L'étude de la maison en littérature, cet espace liminaire<sup>81</sup>, cette « forme élémentaire du territoire<sup>82</sup> », gagne à être pensée de manière transdisciplinaire pour en rendre compte de manière plus complète et nuancée.

---

<sup>81</sup> Marie Parent, « L'Amérique à demeure : représentation du chez-soi dans les fictions nord-américaines depuis 1945 » Thèse. Montréal, Université du Québec à Montréal, Doctorat en études littéraires., 2016, p.78.

<sup>82</sup> Guy Di Méo, *Géographie sociale et territoires*, Paris, Nathan, 1998, p.94



## **Bibliographie**

### **Corpus primaire**

Britt, Fanny. *Faire les sucres*. Cheval d'août, 2020, Montréal, 257 p.

Britt, Fanny. *Les maisons*. Cheval d'août, 2015, Montréal, 222 p.

### **Corpus ayant servi à la création**

Britt, Fanny. *Hurlevents*. Lemeac, 2018, Montréal 100 p.

Britt, Fanny Britt. *Les retranchées*. Atelier 10, Montréal, 2019, 115 p.

Britt, Fanny. *Les tranchées*. Atelier 10, Montréal, 2013, 102 p.

Joubert, Lucie. *Le carquois de velours. L'ironie au féminin dans la littérature québécoise. 1960-1980*, l'Hexagone, coll. « Essais littéraires », Montréal, 1998, 181 p.

Sugàr, Anouk. *Perdre la maison : Essai sur l'art et le deuil de l'espace habité*. Éditions Varia, Art, Montréal, 2020, 180 p.

Woolf, Virginia. *Une chambre à soi*, Édition 10-18, Paris, 10-18, 2001 [1929], 290 p.

### **Corpus théorique**

#### **Fanny Britt**

Alarie, Julien. « La structure familiale comme rempart : entrée et sortie de l'ironie dans *Les maisons* de Fanny Britt », *Voix et Images*, vol. 44, n° 2, 2019, p.87–102.

Doane, Sébastien. « Isn't it Ironic ? Ironie et recherche de vérité herméneutique », *Science et Esprit*, vol. 3, n° 2, 2021, p.79–94.

#### **Le genre, le public et le privé**

Delphy, Christine. *Classe, dominer. Qui sont les « autres » ?*, Éditions la Fabrique, Paris, 2008, 232 p.

Dauphin, Sandrine. « L'élaboration des politiques d'égalité ou les incertitudes du féminisme d'état: une comparaison France/Canada », *Cahiers du Genre*, vol. 3, n° 1, 2006, p.96-116.

Diremberg, Lucia et Camille Schmoll. « Ce que le genre fait à l'espace...et inversement », *Les cahiers du CEDREF*, n° 21, 2014, [consulté le 4 septembre 2022], doi.org/10.4000/cedref.953

Guiné, Anouk. « Multiculturalisme et genre : entre sphères publique et sphère privée », *Cahiers du Genre*, vol. 1, n° 38, 2005, p.191-211.

Hancock, Claire. « L'espace ressource ou leurre : qu'est-ce que penser spatialement fait gagner, et perdre, à la réflexion sur le genre ? », *Les cahiers du CEDREF*, n° 21, 2014, [consulté le 4 septembre 2022], doi.org/10.4000/cedref.958

Heinich, Nathalie. « Lorsque le sexe paraît : de quelques confusions dans des débats brûlants », *Le débat*, vol. 4, n° 131, 2004, p.169-178.

Lépinard, Éléonore et Marylène Lieber. « Introduction : Théoriser le genre », *Les théories en étude du genre*, La Découverte, coll. « Repères », 2020, p.3-8.

Massey, Doreen. *Space, Place and Gender*. University of Minnesota Press, Minneapolis, 1994, 289 p.

Moller Okin, Susan. « Chapitre 9 : Le genre, le public et le privé », *Genre et politique : débats et perspectives*, Gallimard, Paris, 2000, p.345-396.

Moller Okin, Susan. *Justice, Genre et Famille*. Flammarion, Montréal, 2008, 416 p.

Nepveu, Pierre. *Lectures des lieux*. Boréal, coll. « Papiers collés », Montréal, 2004, 22 p.

Rey, Martine. « Genre et lieux. Du neutre conceptuel à un nouvel ordre spatial urbain ? », *Espace, populations, sociétés*, vol. 3, 2002, p.347-359.

Rosaldo, Michelle Z. et Louise Lamphere. *Women, Culture and Society : A Theoretical Overview*, Stanford University Press, 1974, 360 p.

Scott, Joan W. « Gender : A Usefull Category of Historical Analysis », *American Historical Review*, vol. 91, n°5, p.1053-1075.

## **Théories issues de la géographie sociale**

Baron, Christine. « Littérature et géographie : lieux, espaces, paysages et écritures », *Fabula Littérature, histoire, théorie*, n° 8, mai 2011, [consulté le 16 septembre 2022], [www.fabula.org/lht/baron.html](http://www.fabula.org/lht/baron.html)

Coutras, Jacqueline. « Les pratiques spatiales des sexes : quelles problématiques ? » *Espace, populations, sociétés*, 1989, p.111-115.

Coutras, Jacqueline. « L'insertion différentielle des sexes dans l'espace urbain », *Cahiers du GEDISST (Groupe d'étude sur la division sociale et sexuelle du travail)*, n° 5, 1992, p.7-21.

Coutras, Jacqueline. *Crise urbaine et espaces sexués*. Armand Colin, Paris, 1996, 155 p.

Hall, Edward T. *La dimension cachée*. Éditions du Seuil, Paris, 1971 [1966], 254 p.

Lazarotti, Olivier. *Habiter : la condition géographique*. Éditions Belin, Paris, 2006, 287 p.

Relph, Edward. *Place and Placelessness*. Éditeur Allen J Scott, Angleterre 1980 [1976], 156 p.

Ripoll, Fabrice et Vincent Veschambre. « L'appropriation de l'espace comme problématique », *Norois, environnement, aménagement, société*, vol. 195, n° 2, 2005, p.7-15.

Rosemberg, Muriel. « La spatialité littéraire au prisme de la géographie », *Spatialités littéraires*, n°4, 2016, p.289-294.

Rosemberg, Muriel. *La géographie et le littéraire. Contribution aux savoirs de la géographie*. Thèse de doctorat en géographie, Paris 1, 2012, 176 p.

Stock, Matis. « Construire l'identité par la pratique des lieux », *Territoires et identités dans les mondes contemporains*, Éditions de la Villette, 2006, p.142-159.

Stock, Matis. « L'habiter comme pratique des lieux géographiques », *EspacesTemps.net, revue interdisciplinaire de sciences sociales*, 2004, [consulté le 16 septembre 2022], [www.espacestems.net/articles/habitercomme-pratique-des-lieux-geographiques](http://www.espacestems.net/articles/habitercomme-pratique-des-lieux-geographiques)

Tuan, Yi-Fu. *Space and Place: The Perspective of Experience*. Press Minneapolis, Minnesota, 1989 [1977], 235 p.

## **L'espace domestique**

Chapman, Rosemary. « L'écriture de l'espace au féminin : géographie féministe et textes littéraires québécois », *Recherches féministes*, vol. 10, n° 2, 1997, p. 13-26.

Collot, Michel. *Pour une géographie littéraire*. Éditions Corti, Paris, 2014, 200 p.

Comtois, Charlotte. *Donner lieu(x) au pouvoir : mobilité géographique et agentivité au féminin dans quatre romans québécois contemporains*. Mémoire de maîtrise en Études littéraires et culturelles, Université de Sherbrooke, 2018, 138 p.

Décarie, Isabelle. *Fictions domestiques : la maison dans tous ses états*, Trait d'union, coll. « Spirales », Montréal, 2004, 114 p.

Després, Carole. « De la maison bourgeoise à la maison moderne. Univers domestique, esthétique et sensibilité féminine », *Recherches féministes*, vol. 2, n° 1, 1989, p. 3–18.

Gilbert, Pierre. « Classes, genre et styles de vie dans l'espace domestique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 5, n° 215, 2016, p.4-15.

Lambert, Anne, et autres. *Le monde privé des femmes : genre et habitat dans la société française*. Paris, Éditions de l'Ined, 2018, 309 p.

Parent, Marie. *L'Amérique à demeure : représentation du chez-soi dans les fictions nordaméricaines depuis 1945*. Thèse de doctorat en Études littéraires, Université du Québec à Montréal, 2016, 483 p.

Pezzeu-Massabuau, Jacques. *La maison : espace social*. Presses universitaires de France, Paris, 1983, 252 p.

Serfaty-Garzon, Perla. *Psychologie de la maison. Une archéologie de l'intimité*. Éditions du Méridien et Éditions Cursus universitaire, Montréal, 1999, 117 p.

Syaszak, Jean-François. « L'espace domestique : pour une géographie de l'intérieur », *Annales de géographie*, vol. 110, n° 620, 2001, p. 339-363.

Turbiau, Aurore. « "Le privé est politique" comme paradoxe littéraire : révolution et intimité chez les Québécoises Louky Bersianik et France Théorêt », *Textes et contextes*, vol. 15, n° 2, 2020, [consulté le 16 septembre 2022], [preo.u-bourgogne.fr/textesetcontextes/indez.php?id=30](http://preo.u-bourgogne.fr/textesetcontextes/indez.php?id=30)